


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
149
NAPOLI



ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRESNY.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DUFRESNY.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TOME TROISIEME.

LA COQUETTE DE VILLAGE,

OU

LE LOT SUPPOSÉ.

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

eprésentée pour la premiere fois le 27. May 1715.

PRE'FACE

DE L'AUTEUR.

DEPUIS que l'on joue le Lot Supposé, je me suis attaché à sçavoir au vrai, les discours qu'on en tient dans le monde ; en voici quelques-uns des plus marquez.

Le premier, qui par bonheur est assez général, c'est celui-ci : *Cette Comédie m'a plû, m'a réjoüi :* c'est ce témognagne qui prouve la réussite de ma piece : il met la critique en défaut, il abrege la dissertation.

Par les autres discours qui sont plus variez, j'ai connu le fort & le foible de mon ouvrage, & le caractere de mes juges. Une décision trop favorable me fera reconnoître un ami zélé, s'il dit, *la Piece est bonne, mais il y a des défauts.* Au contraire *la Piece ne vaut rien*, dit un autre, *mais il y a d'assez jolies choses.*

Je vous entens ; vous faites ensuite

l'éloge de *quelque ſaillie brillante*, je vous reconnois, vous êtes auteur, Monſieur *Vadius.*

J'aperçois dans les Tuilleries un docte cenſeur ; il eſt de la clique d'*Ariſtophane*, il a l'air ennuyé & dégoûté, car il ſort de ma Comédie, il me voit, il prend un autre viſage ; & me dit gracieuſement : *Je vous félicite, il y a de l'eſprit dans tout ce que vous faites.* Je vous connois maſque, vous me vendez cher cet eſprit-là, quand vous faites mon éloge à d'autres qu'à moi.

Il y en a qui n'ont ni entêtement, ni fiel ; mais avant que de ſe déclarer, ils veulent ſçavoir à qui ils ont à faire : parmi ceux-là, voici la déciſion regnante. *J'ai vû la Piece, il y a du bon & du mauvais.* Quelqu'un ſe déchaîne-t'il contre tout l'ouvrage ? celui-ci devient ſon écho, il blâme tout auſſi ; le mauvais anéantit le bon, elle eſt toute déteſtable. Vient-il un homme qui en eſt charmé ! le même écho ſe tourne à bien ; c'eſt ce que je vous diſois ; conclut-il, la Piece eſt excellente !

Ces Cameleons de critique ne hazardent pas beaucoup : mais voici un juge important qui riſque encore moins, c'eſt

n censeur muet. Le somme-t'on de étailler son jugement sur le fond du oëme, sur l'action, les situations, les aracteres; un sourire dédaigneux conamne tout cela, mais à jeu sûr; car ès qu'il a haussé les épaules, & qu'il ous a tourné le dos, sa censure est sans ·plique.

Je garde pour un autre occasion la ·itique des *Critiqueurs*, cela nous meroit trop loin dans la petite Préface une petite piece; *car au fonds une piece trois actes, n'est qu'une petite piece*, sent avec mépris quelques autres, qui ›ur tout éloge d'une piece en cinq tes, m'en demanderoient une en iit.

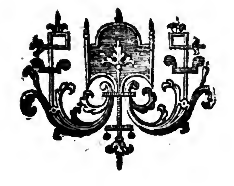
On m'accusera peut-être d'avoir fait ısser en revûe ces critiques suspects ›ur insinuer que les autres approuvent a Comédie. Je me défendrois mal de tte accusation, c'est plûtôt fait d'a›uer que je serois homme à dire moiême de ma piéce une partie du bien :e mes amis en disent. C'est trop de nité, s'écriera quelqu'un! j'en conens; la vanité sied mal à un auteur, ıis elle ne laisse pas de m'être utile ns un siécle où la malignité des cen-

ſeurs iroit juſqu'à convenir avec moi que mon poëme ne vaut rien, ſi j'étois aſſez modeſte pour le dire : à Dieu ne plaiſe, je n'outrerai point la modeſtie ; mais auſſi je borne ma vanité à l'unique eſpece de louange qu'un auteur peut, & doit même ſe donner, qui eſt de ſçavoir les regles de ſon art. Il ſeroit ridicule, par exemple, à un architecte, de dire par modeſtie, qu'il ne ſçait pas les regles de l'Architecture ; ce ſeroit dire qu'il eſt un ſot, car il doit ſçavoir ſon métier.

Plus ſot encore ſeroit celui qui diroit: j'ai du génie, j'ai du goût, j'ai le don des graces ; ainſi mon Architecture doit vous plaire. On ne ſçauroit prouver qu'on doit plaire, & ſe vanter de ce qu'on ne peut prouver, c'eſt ſotiſe ; mais à l'égard des regles, la diſpute étant fondée entre l'Architecte & le Critique ; le ſot ſeroit celui des deux qui prouveroit mal la régularité, ou l'irrégularité de l'édifice.

Ce que je dis-là de l'Architecture, ſe peut appliquer aux ouvrages de Théâtre : ils ont cela de commun avec les grands édifices, que les plus parfaits ne laiſſent pas d'avoir quantité de défauts ;

ainſi la critique a toujours beau jeu contre un poëme comique, qui a des difficultés infinies, & dont la plûpart ſont inſurmontables ; c'eſt ce que je ferai voir dans un traité de la Comédie, que j'eſpere donner bien-tôt au Public.



ACTEURS.

LE BARON, *Seigneur du Château.*

LA VEUVE, *voisine du Baron.*

ARGAN, *voisin du Baron.*

GIRARD, *Receveur du Village.*

LUCAS, *Fermier du Baron.*

LISETTE, *Fille du Fermier.*



LA COQUETTE DE VILLAGE, OU LE LOT SUPPOSÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD *tient deux lettres, & lit le dessus d'une des deux.*



De Paris. A monsieur le Baron du hameau.
Gardons-lui cette lettre ; il n'est pas au château.

Il met dans sa poche la lettre du Baron, & ouvre l'autre,

Et l'autre à moi Girard. J'ofe bien me promettre
Que la lifte des lots me vient dans cette lettre.
Juftement : mon coufin imprimeur à Paris
Favorife par-là le parti que j'ai pris.
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera qu'à la faveur de cette loterie,
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE.

J'attens monfieur Argan, pourquoi ne vient-il pas ?

GIRARD *lit la Lettre.*

De Paris. Mon cher Coufin, avant que d'avoir diftribué les liftes que j'imprime pour la grande loterie, je vous envoye deux liftes fauffes & faites exprès, où j'ai mis en gros caracteres: le gros lot pour Lucas, cent mille francs : *avec la Devife & le numero ; c'eft ce que vous m'avez demandé pour plaifanter dans votre Village, en faifant croire à votre émule le Fermier Lucas qu'il a le gros lot de cent mille francs.*

Avec ceci, j'efpere obtenir ma Lifette.
Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cedera les beaux :
Il eft homme à donner dans de pareils panaux.
Au fond, c'eft pour fon bien ; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire fon gendre,

Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver?

LA VEUVE.

C'eſt que monſieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD.

Bientôt dans ce château ce voiſin va ſe rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh ! devez-vous en prendre.
Vous ne vous picquez pas de l'aimer tendrement;
C'eſt un vieux épouſeur qu'on attend froidement.

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais-toi; tu ſçais que je l'eſtime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'eſt pas un grand crime;
Je l'honore de plus, étant ſon receveur;
La recette eſt petite, & pour vous de bon cœur
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce ſeroit trop pour moi, demoiſelle ſuivante,
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris,
Mais ici j'ai de plus un garde que j'ai pris
Avec feu mon mari doyen de ce baillage.
C'eſt ainſi que je vins m'annoblir au Village;
Bonne nobleſſe au fond, & qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD.

Reparlons de Liſette & reprenons querelle;

Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,
Par droit de voisinage & droit de parenté,
Au lieu de *l'assagir* par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette?

LA VEUVE.

Langage de Paris; c'est la rendre parfaite

GIRARD.

Belle perfection! helas! bien mal lui prit
Quand vous vintes ici lui rafiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux & plus superbe.

LA VEUVE.

A neuf ans elle étoit déja coquette en herbe;
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien,
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage.
Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ses talens tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD.

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais, en coquetterie.

LA VEUVE.

Eh! c'est tant mieux, te dis-je
C'est ce qui fait valoir l'esprit & la beauté;
Nous avons là-dessus tant de fois disputé.
Par coquette, j'entens une fille très-sage,
Qui du foible d'autrui sçait tirer avantage,
Qui toujours de sang froid, au milieu du danger,

rofite du moment, quelle a sçû ménager,
t sauve sa raison, où nous perdons la nôtre ;
ne coquette sage est plus sage qu'une autre,
uisqu'étant exposée elle a plus combattu.
)n ne le peut nier ; la plus forte vertu
'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
a coquette a des droits bien plus beaux que la prude ;
e beau droit, que celui de faire des heureux !
Jne prude en sa vie épouse un homme, ou deux :
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
latte, fait espérer, promet, jamais ne donne,
Et laissant à chacun l'amour & ses désirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD.

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine ;
J'ai beau m'en plaindre au pere ; helas ! ma plainte est vaine.
Il me méprise.

LA VEUVE.

Oüi, car tu sors de ton état ;
Tu brigues ma parente, & tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD.

Et très-plat, d'accord : mais c'est sans me méconnoître.
Dois-je à Lucas respect ? il m'en devroit peut-être,
Mais, non ; chacun de nous prime sur son pallier,
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE

Bon ! c'est le vieux jeu, sans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute ;
Lisette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards ;
Enfin, le pere fier, & la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle :
Maltotier de village, encor dans les regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats.
Mais pendant quelque tems, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plain pille & repille ;
A force d'enquaisser, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD.

Mon amour aujourd'hui vous paroît téméraire,
Vous blâmez mon projet, oüais quel est ce mystere ?
J'ai depuis près d'un mois, rôdé, tourné, couru ;
En mon absence, helas ! qu'est-il donc survenu ?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, Madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui nous presse.

SCENE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS.

O Forteune, ô Forteune, est c' baintôt que j't'aurai ?

u t'enfuis toujour d'moi, quant eſt-c'que j't'atraprai ?

LA VEUVE.

'oujours fortune en tête ?

LUCAS.

Oüi c'eſt qu'à m'fait envie;
'e ſis ſi las, ſi las, de labourer ma vie !
Labourer pour ſtici, labourer pour ſtila !
J'ai labouré trente ans ; après trente ans me vla.
Labourer pour autrui c'eſt un ptit labourage.
Faut labourer pour ſoi, c'eſt ça qui donn'courage.
Pour égaliſer tout, faudroit-il pas morgoi
Que les autres à leur tour labouriſſent pour moi?

LA VEUVE.

Lucas voudroit d'abord monter ſur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oüi, m'trouver tout vnu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, piſque j'ſis hazardeux ;
C'eſt pu d'a moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.
A quite ou double auſſi j'ai joüé, car ça m'ennuye,
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'eſt placer de l'argent très-prudemment.

LUCAS.

Oüi dea,
Car j'aime les gros lots, j'frai ma forteun'pardà.

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille,
Et l'amour du Baron augmente.

LUCAS.

Il en petille;
Mais ma fill'n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE.

Elle est maligne & fine.

LUCAS.

A cmence à s'éguiser.

LA VEUVE.

Et le Baron, qui n'est qu'un Baron de village,
N'a pas, comme tu sçais, grand esprit en partage.

SCENE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'Faut pas dir', c'est un sot, car tout l'monde l'sçait bien:
Mais Lisett'nous écoute. Eh vient, ma fille, eh vient
Madame m'disoit la, q'ton esprit la contente,
A dit q'tes si subtile, a dit q'tes si sçavante....

LISSETTE.

Mon pere, je ne sçais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis, ma fill' tant pis. Car quand la terr'ne rend
Pas

Pas pu que c'que j'y ſmons, ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la ſimplicité de ce champêtre habit.

LISETTE.

C'eſt pour plaire au Baron, comme vous m'avez dit.
Je m'en ſuis fait aimer, je ſuis obéiſſante,
Et je voudrois, afin que vous fuſſiez contente,
Qu'il m'épouſât bien vîte. Ainſi c'eſt pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE.

Vous l'avez fait aimer, c'eſt déja quelque choſe;
Mais pour faire épouſer il faut doubler la doſe
De regards, de ſoupirs, de petites façons;
Mettez en œuvre enfin mes dernieres leçons.
Par de ſimples appas d'abord tâchons de plaire,
Peu d'affectation, baiſſer les yeux, ſe taire,
Paroître embarraſſée; un homme de ſang froid
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit,
Il ſoupçonne, examine, & reconnoît la feinte:
Mais quand la dupe eſt priſe, affectez tout ſans crainte;
Les traits les plus groſſiers de l'affectation
Loin de le rebuter charment ſa paſſion,
Et l'art eſt pris par lui pour la belle nature.

LUCAS.

Je n'comprens qu'à moitié vot'bell' prédicature.
Faut que c' qu'ou dit' ſoit bau, car vous m'éblouiſſez.

LA VEUVE.

Lisette m'entend bien.

LISETTE.

Pas tant que vous pensez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font, sont des femmes bien fines :
M. is moi qui ne suis pas fine comme elles sont,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE.

Ah ! que vous irez loin ! vous savez plaire & feindre.

LISETTE.

Vous vous trompez ; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au Baron, sans feindre je lui plais ;
S'il falloit le tromper je ne pourrois jamais.
Quand je veux dire un mot contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

LA VEUVE.

Si le Baron pouvoit par un tendre retour,
Reparler du Contrat qu'il promit l'autre jour ;
Il est journalier, quinteux dans sa tendresse,
On pensa profiter de son jour de foiblesse.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis ?

LISETTE.

Hélas ! non.

LA VEUVE.

Il aura réfléchi, c'est son jour de raison,
Son bon jour ; mais l'accès pourra bien lui reprendre

Pour le faire ſigner, c'eſt ce qu'il faut attendre.
Si quelque choſe peut hâter cet heureux jour,
C'eſt la feinte ; feignez un violent amour.

LISETTE.

Helas ! je feindrois mal.

LA VEUVE.

Ça, je ſuis inquiette.
Je veux me marier auſſi-bien que Liſette.
Monſieur Argan m'occupe, & je vais voir chez lui ;
Si, comme il m'a promis il termine aujourd'hui.

SCENE IV.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

FAut feindre, a dit la veuve, & toi t'as la ſottiſe
De n'ſçavoir pencor ben feindre d'la feintiſe.
Tu dis trop c'que tu penſe, & c'eſt un défaut qu'ça ;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'las guer', ça m'fâche.

LISETTE.

Oh ! conſolez-vous mon pere.
Si je ſuis ſotte encor, je ne le ſuis plus guere.
Je ſçai feindre bien mieux que la veuve ne croit,
J'ai de la ruſe encor, bien plus qu'elle n'en voit ;
Si je lui dis toujours que je ſuis innocente,
Que malgré ſes leçons je ſuis une ignorante,

C'eſt tout exprês, afin qu'elle ſe fie à moi.

LUCAS.

Oh! tu fais ben c'qu'a t'dit, & je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE.

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS.

La forteun'c'eſt not'maître.

LISETTE.

Il eſt vrai, c'en eſt une ;
Mais s'il m'alloit manquer?

LUCAS.

Ha, ha ! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manqu'pas, en avoir putôt deux.

LISETTE.

Oui, tout au moins, mon pere, & c'eſt à quoi je tâche:
Mais l'autre a moins de bien, c'eſt-là ce qui me fâche.
Pour Monſieur le Baron, voici ce que je crains.
Quoique la veuve diſe, ah ! j'ai bien des chagrins !
Des diſcours, qu'il me tient, je ne ſuis pas contente ;
Je l'ai tant fait parler en faiſant l'innocente....
Non, pour le mariage il n'entend point raiſon ;
Il dit qu'il veut reſter encor dix ans garçon.

LUCAS.

Reſter garçon encor, garçon ! oh, oh, qu'eux drille !
Il voudroit t'épouſer qu'tu reſtiſſe auſſi fille!

LISETTE.

A l'entendre parler, les amours d'un ſeigneur,

Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS.

Non, non, d'ces ſigneurs-là, l'amour ſans épouſaille
Ote aux filles toujours pu d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera,
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épouſera.

LUCAS.

L'autre amoreux c'eſt donc monſieur Girard peut-être ?

LISETTE.

Fi !

LUCAS.

J'l'y dirai donc fi, drès qu'jl'verrai paroître !
Je l'chaſſrai.

LISETTE.

Le chaſſer ? ah ! gardez-vous en bien.
Laiſſez-le être amoureux, cela ne gâte rien ;
Si les autres manquoient & lui qu'il fit fortune,
Que ſçait-on ?

LUCAS.

C'eſt ben dit en vla donc tras pour une ?
Mais qu'eſt donc c'nouveau-la q'tu dis qu'eſt l'pu certain ?

LISETTE.

S'il m'épouſe, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre !

LISETTE.

J'empêcherai par-là ſon avantage.

LUCAS.

Morgué !

LISETTE

Car je romprai par-là ſon mariage.

LUCAS.

Tatigué !

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par-là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner :
J'épouſe ſon amant.

LUCAS. *s'écriant.*

Ah, jarni ventre bille !
Tu la ruine ell' qui taim'comme ſi t'étois ſa fille.

LISETTE.

Puis-je faire autrement ? J'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort ;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeuneſſe ; & d'une.
L'autre leçon qu'encor hier elle me fit ;
C'eſt que l'on doit aimer d'abord pour ſon profit.
J'aime la Veuve, mais......

LUCAS.

Mais, t'aim'pu c'qui profite.
Ces l'çons-là c'eſt ſa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE.

J'en ſuis au déſeſpoir ; au fond j'ai le cœur bon.

J'aimerois mieux pour elle épouſer le Baron.

LUCAS.

Oüi, car il eſt pu riche, & tu gagnrois au change ;
En cas des tras amans, vla c'ment l'trio s'arange.
L'Baron vaut mieux qu'Argan, il a ſix fois plus d'ben.
Argan vaut mieux qu'Girard ; Girard vaut mieux que ren.

LISETTE.

C'eſt comme rien, oüi ; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir ſecrets mes deſſeins & les vôtres.

LUCAS.

Faut bien du s'gret, oüi, car d'ces deux bons épouſeux,
Gni'en auroit pu pas un, s'ils ſçavient qu'ils ſont deux.

LISETTE.

Monſieur le Baron rentre.

LUCAS.

Oüi. ça' j'men vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE.

Feignez d'être bien en colere.
Il faut voir s'il m'épouſe.



SCENE V.

LUCAS, LISETTE, LE BARON.

LUCAS *à Lisette.*

OH! c'est l'définitif,
Il t'épous'ra morgué, car le vla tout pensif.

LE BARON *à part.*

Lucas veut me quitter! ouf, cela m'inquiette:
Pourrois-je me résoudre à ne plus voir Lisette?

LISETTE *bas à son pere.*

Criez bien fort, & puis sortez sans lui parler.

LUCAS.

Oui, j'veux quitter not' maître, & j'men vas m'en aller.

LISETTE.

Eh, ne le quittez pas.

LUCAS

J'ly ai dit, je n'sis point traître.
J'ly ai dit tantôt, j'm'en vas.

LISETTE.

Quitter un si bon maître!

LUCAS.

Aussi ben te vla grande, & c'est eun' cruauté;
Dans un villag' tu pars ton tems & ta biauté:
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse;
Oüi, j't'enmene à Paris, & drès demain, car ça presse.

Tanquia

Tanquia qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait ;
Et j'n'entens pu raison, drès qu'j'ai là mon toupet.

Enfonçant son chapeau dans sa tête & passant devant le Baron.

J'sis fâché de l'quitter ; mais morgué j'm'en console.

SCENE VI.

LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

IL m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole ;
est-il devenu fou ? que peut-il donc vouloir ?

LISETTE *tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en suis au désespoir.

LE BARON.

Toujours sur la fortune il a quelque chimere.

LISETTE.

l a tort .... car, Monsieur, je voi ce qu'il espere.

LE BARON.

voudroit tout d'un coup devenir grand Seigneur.

LISETTE *regardant tendrement le Baron.*

ui ; me voir grande dame, & c'est là mon malheur.
s'imagine . . . mais . . . c'est ce qui ne peut être,
fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON.

us serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh ! que ce n'est pas-là, Monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme je pense ?

LISETTE.

Il veut bien autre chose.

LE BARON.

Oui, quelque récompense ?

LISETTE *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour;
Là ce jour, que pour moi vous aviez tant d'amour
Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse ;
Vous ne m'aimez plus tant.

Elle pleure.

LE BARON.

Ce jour-là ma tendresse
Etoit comme aujourd'hui, pour vous pleine d'égards;
Je vous aime Lisette.

LISETTE.

Et si pourtant je pars;

LR BARON.

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage.
Un contrat...

LISETTE *suspendant ses pleurs.*

Aujourd'hui ?

LE BARON.

Contrat de mariage.
Il est écrit déja, j'ai fait le premier pas,

Signer c'eſt le ſecond.

LISETTE.

Vous ne ſignerez pas ?

LE BARON.

Je ſignerai.

LISETTE.

Mais quand ? car mon pere m'emmene ;
Il eſt ſi méfiant !

LE BARON.

Ma parole eſt certaine;

LISETTE.

Je vous croi ; mais mon pere ....

LE BARON.

Oui, je vous fais ferment;

LISETTE *pleurant*

Ne jurez pas pour moi, je vous croi bonnement :
Mais mon pere....

LE BARON.

Je vais l'appaiſer je vous jure.

LISETTE *pleurant & l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener ; c'eſt de quoi je ſuis sûre.

LE BARON.

Non, non. Je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE.

C'eſt moi qui veut partir, car vous ne m'aimez pas.

SCENE VII.

LISETTE.

NOn, ce n'est qu'un trompeur, qui me croit innocente ;
Il faut prendre au plûtôt l'amant de ma parente ;
Il n'a guere de bien, c'étoit mon pis aller :
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons ; j'ai fait la naïve & la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCENE VIII.

LISETTE, ARGAN.

ARGAN.

OUi, Lisette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant ! que de charmes je voi !
Elle soupire .... Bon, je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous ?

LISETTE

Ah ! vous m'avez bien surprise.
Je rêvois .... que je viens d'avoir trop de franchise,
Tout à l'heure au jardin ....

ARGAN.

C'est ce qui m'a charmé :

Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE.

Je suis confuse
De ce que vous pensez, je vous demande excuse;
Vous aimer, ce seroit vous manquer de respect.

ARGAN.

Manquez-en, je le veux; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE.

Mais je n'ose en dire d'avantage;
Encouragez-moi donc?

ARGAN.

Pour vous donner courage;
Je fais un contrat, mais comblez donc mes desirs?

SCENE IX.

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE *qui écoute.*

ARGAN.

ACcompagnez d'un mot, vos regards, vos soupirs.
Ce mot, c'est le grand mot; dites-moi, je vous aime.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN.

En vous-même ?

LISETTE.

Hélas ! oüi.

ARGAN.

Quelle naïveté !

LISETTE.

Pourquoi vous le cacher, ſi c'eſt la vérité ?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la ſincérité pure ;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme Nature.
Ça, Liſette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en ſecret à Paris ;
Car d'abord en ſecret ici je vous épouſe.
Cachons tout à la Veuve, elle en ſeroit jalouſe ;
Je vous épouſerai ſans qu'elle en ſçache rien ;
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE.

Ah ! je ne veux que vous, rien que votre perſonne ;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN.

Mais ſi je le lui donne,
Nous deux & nos enfans, de quoi donc vivrons-nous ?

LISETTE.

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN *lui prenant la main.*

Ça ſéparons-nous. Non . . . demeurez.

LISETTE.

Je demeure.

ARGAN.

Allez & trouvez-vous vers le bois dans une heure.

Il lui baiſe la main.

Allez vîte. Attendez ; le mariage eſt fait.

LISETTE *appercevant la Veuve.*

Ah ! tout eſt découvert. *Elle ſort.*

ARGAN.

Je ſuis un indiſcret.

SCENE X.

LA VEUVE, ARGAN *interdit.*

LA VEUVE.

Qu'ai-je entendu ! j'en ſuis muette de ſurpriſe.

ARGAN.

Et moi je ſuis muet de honte .... par franchiſe,
Je vais vous avoüer .... ce que vous avez vû.
J'ai tort .... mon mariage avec vous réſolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre ;
Mais comme l'amitié ſeule faiſoit le nôtre,
L'amour eſt le plus fort, il fera celui-ci :
Au fond j'ai tort pourtant de vous trahir ainſi ;
Mais ſi vous compreniez combien Liſette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même,
Epouſez-là, Monſieur, de bon cœur j'y conſens.
Quel plaiſir, à mon âge, à cinquante & quatre ans,

D'être aimé pour moi-même ; oui, là, pour ma
personne :
Car elle refusoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi.... Mais j'ai tort doublement ;
Vous trahir, vous fâcher ! Je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Lisette : oui, Madame,
J'ai tort, cent fois tort ; mais, elle sera ma femme.

SCENE XI.

LA VEUVE *seule.*

JE n'en puis revenir, ce coup est assommant ;
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément ;
Moi, j'ai bien mérité que Lisette me trompe :
Mais, pour son mariage, il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié tâchons de le désabuser.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD *tenant à sa main le paquet de lettres pour le Baron.*

SAns lever le cachet, & sans me compromettre;
De Monsieur le Baron j'entr'ouvre ainsi la lettre;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'est-là mon coup d'essai
En faussetés

LA VEUVE.

Argan épouseroit Lisette?

GIRARD.

Il n'épousera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir ..... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien : mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousoit, épouse la coquette;
Etoit-ce donc pour lui que j'élevois Lisette?
Lisette impunément m'aura joué ce tour?

Lorſque je l'inſtruiſois à feindre de l'amour,
J'étois donc le joüet de ſon apprentiſſage ?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage,
Que ce que j'en ſemois dans mon inſtruction ;
Quelque grain ſeulement pour la perfection.
Je devois par moi-même être bien informée,
Qu'en un cœur féminin la malice ſemée,
Profite, multiplie, & croît comme chiendent.

GIRARD.

En malice Liſette eſt fertile, & pourtant
Je l'aime. je l'adore, & j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je ! je dois me ſouvenir, Madame,
Que vous ne donnez pas *Liſette a des Girards*,
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards* ;
Moi n'étant qu'un *platpied*, *maltotier de village* ;
Lui laiſſer épouſer votre amant.

LA VEUVE.

A ſon âge
Ménager ſous mes yeux à la fois trois amans !
Coquettes de Paris, & coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie ;
Ma foi tout eſt égal pour la coquetterie.

GIRARD.

Vous vouliez la donner à quelque grand Seigneur ?

LA VEUVE

Ah ! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE.

Soit : mais acheve-moi du moins la confidence.

GIRARD.

Vous ſçavez tout : Il faut leurer par ce faut lot
Notre Baron crédule , avare , amoureux , ſot ,
Afin qu'à ma Liſette il offre mariage ;
Qu'elle accepte & qu'Argan voye qu'elle s'engage.

LA VEUVE.

Liſette doit quitter Argan pour le Baron.
Le Baron eſt plus riche , ainſi le tout eſt bon.

GIRARD.

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Liſette.

LA VEUVE.

Qu'Argan ſoit détrompé ; je ſerai ſatisfaite.

GIRARD.

Qu'il l'a voye à demi mariée au Baron.

LA VEUVE.

Tout-à-fait s'il le faut.

GIRARD.

Tout-à-fait ! diable , non.

LA VEUVE.

Il vient.

GIRARD.

Ma ſeureté , je ſçaurai bien la prendre.



SCENE II.

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD *présentant le paquet de lettres au Baron.*

JE reviens de la poste, & j'ai l'honneur de rendre
A Monsieur, ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCENE III.

LA VEUVE, LE BARON.

LE BARON *ouvrant la lettre.*

VOisine, mon amour va me désespérer ;
Lisette veut partir.

LA VEUVE.

Je lui tiens lieu de mere ;
Je vous la garantis, tendre, sage & sincere,
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut :
Elle veut un contrat, c'est-là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON.

Je veux bien l'épouser, qui vous dite contraire ;
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'est le mieux.

Et je me marierai quand je ferai plus vieux.

LA VEUVE.

Eh, vous l'êtes affez, Monfieur, pour une femme.

LE BARON.

Je fuis irréfolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha ! bon, cette lettre eft d'un de mes amis ;
C'eft pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle eft donc tirée ?

LE BARON.

Oui, juftement, c'eft la lifte.

LA VEUVE.

Je fuis sûre d'un lot ; un phifionomifte
A vû, là, fur mon front, groffe fomme d'argent ;
Que je dois, m'a-t'il dit, gagner en un inftant.
C'eft un lot, à coup sûr, que cet inftant préfage :
C'eft le gain le plus prompt pour une femme fage.

LE BARON.

Hon, hon .... Je fçais par cœur les rebus de chacun,
Les numéros, les noms; & je n'en vois pas un.
Lifons .... ah !

LA VEUVE.

Qu'avez-vous ?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'eft-ce donc ? d'où vous vient cette douleur fubite ?

LE BARON.

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot!

Mais, voyons, relisons; est-ce bien là son mot?

Lucas....

LE BARON.

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE.

Le gros lot à Lucas!... tu nous ruine traître.

LE BARON.

A Lucas le gros lot!

LA VEUVE.

Ne te lasse-tu pas,

O sort, injuste sort, d'enrichir des Lucas?

LE BARON.

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole.

LA VEUVE.

Mais.... Réjouissons-nous, rions.

LE BARON.

Etes-vous folle!

LA VEUVE.

Non, nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché,

C'est la surprise.

LE BARON.

Hé bien?

LA VEUVE.

Quoi vous êtes fâché !
De ce que le hazard vient d'enrichir Lisette ?
La fortune au contraire en favori vous traite ;
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ha, ha !

LA VEUVE.

Pour de l'argent, & sans être amoureux
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord ; cent mille francs acquitteroient mes dettes ;
Ce motif & l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Oui : mais dans le moment il faudroit l'épouser
Avant qu'on sçut ce lot ; c'est la délicatesse
Qu'elle croye devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot ;
Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le sot ;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisete,
Biens présens, à venir.

LE BARON.

Oui, mais, soyez discrette ;
Je dirai que je prens Lisette sans un sou,

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou.

SCENE IV.

L'A VEUVE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

ICi, Lisette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune est faite.
C'est moi qui la procure; embrassez-moi Lisette.

LE BARON

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette; je me rends;
Le parti du contrat est celui que je prends;
Au plus vîte il faudroit avertir le notaire.
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LISETTE *à part.*

Voudroient-ils me tromper, car je n'y comprend rien!

SCENE V.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE, ARGAN.

ARGAN *à part.*

UN éclaircissement ici fera fort bien.

LISETTE *à part.*

Ah ! les voilà tous deux. Tout eſt perdu . . . . . que
faire ?

ARGAN *au Baron.*

Que m'apprend donc Girard : mais c'eſt votre ordinaire,
Et ſouvent ſur l'amour je vous ai vû gaſcon :
Vous croyez être aimé de Liſette, dit-on ?

LE BARON.

La preuve de cela, c'eſt que j'en fais ma femme.

ARGAN.

Girard, en le diſant, ne m'a point troublé l'ame.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir :
Mais ſon amour pour moi ne pourra ſe trahir.

LE BARON.

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN.

C'eſt vous qui vous flattez à tort, je vous aſſure.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN.

Je ſuis ſûr de ſon cœur & de ſa bonne foi.

à Liſette.

Décidez entre nous pour finir la diſpute.

LE BARON.

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE.

Moi, vous dire cela ? je n'ai garde vraiment.
Monſieur, c'eſt par reſpect que je vous laiſſois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire :
Mais ſans vous offenſer, Monſieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous ; ni n'en aurai.

LE BARON.

Quoi ? comment ?

LA VEUVE *à part.*

Que dit-elle ? ah, quelle eſt ma ſurpriſe !

LE BARON.

Que dites-vous ?

ARGAN.

Faut-il qu'elle vous le rediſe ?

LE BARON.

Quoi, vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez ?

LISETTE.

Moi ? non.

ARGAN.

Qu'elle naïveté !

LA VEUVE.

Qu'entens-je !

LE BARON.

Quoi ! vos pleurs, vos ſoupirs . . . ?

LISETTE.

Quel menſonge !

ARGAN.

Je connois mon voiſin ; ſans doute c'eſt en ſonge
Qu'il vous a vûe en pleurs & pouſſer des ſoupirs.
A ſon âge, en dormant, on ſe fait des plaiſirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE.

C'eſt mon pere, & Madame eſt là pour vous le dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

ARGAN.

Je connois Lucas ambitieux.
Il préfere vos biens ; pour lui vous valez mieux :
Mais d'ailleurs je la crois ; au fond quelle apparence
Que Liſette qui dit toûjours ce qu'elle penſe,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi ?

LISETTE.

Que dites-vous, Monſieur ? j'ai crû de bonne foi
Que vous vouliez auſſi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaiſanterie
N'eſt pas vraye.

ARGAN.

Eh ! comment ?

LA VEUVE *à part.*

Quel eſt donc ſon deſſein ?
Rêve-t'elle ? eſt-ce moi qui rêve ?

ARGAN.

C'eſt en vain

Que vous croyez encor le ſecret néceſſaire.

Au Baron.

C'eſt que de notre amour nous faiſions un myſtere

à Liſette.

Parlez; je vous permets de parler librement.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE.

Là-deſſus elle eſt franche.

ARGAN.

Que je ſuis indigné !

LE BARON.

Parbleu, j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprens rien, parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun, je vous aſſure;
Et vous le voyez-bien.

LA VEUVE.

C'eſt parler ſans figure.

LISETTE.

Car tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs & votre qualité.
D'un mari grand ſeigneur je ſerois la ſervante !
De vos bontez pourtant je ſuis reconnoiſſante,
Pardonnez-moi ſi j'oſe ici les refuſer.

En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser;
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

ARGAN.

C'eft bien auffi le vôtre.

LE BARON.

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN.

La laiffer, l'oublier, c'eft affez la punir.

LE BARON.

C'eft bien dit plus d'amour.

ARGAN.

Oui, méprifons Lifette.

LE BARON *à la Veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN *bas.*

Madame....

LA VEUVE *bas.*

Eh bien, Monfieur?

ARGAN.

Voudriez-vous aller
Faire venir chez-vous tout-à-l'heure un notaire;
Nous allons à l'inftant terminer votre affaire.

LA VEUVE *au Baron bas.*

Il l'abandonne & c'eft pour vous le principal,

Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprens rien.

LA VEUVE.

Ni moi; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCENE VI.

LISETTE, ARGAN *qui revient par l'autre côté, regardant si la Veuve ne le voit plus.*

LISETTE.

Je pense.....
Oui, sur ce que j'ai vû, j'ai fort bien fait je croi;
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi:
Pour les ravoir tous deux, je sçai ce qu'il faut faire.

ARGAN *à part.*

La Veuve est déja loin, pénétrons ce mystere.
à Lisette.
Par mépris.... j'ai banni toute animosité;
Je reviens seulement par curiosité....
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE.

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.

Quoi ! n'avez-vous pas vû quel étoit mon dessein ?

ARGAN.

Je ne l'ai pas vû, non, & tout détour est vain.

LISETTE.

A Monsieur le Baron, sans détour & sans ruse ;
J'ai dit la vérité de peur qu'il ne s'abuse.
Je ne veux point tromper.

ARGAN

J'entens bien ; mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi ?

LISETTE.

Parlons de lui d'abord : Vous me voyez ravie !
J'ai puni ce menteur, j'en avois bien envie.

ARGAN.

Mais, moi, moi ?

LISETTE.

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouser, & mon pere est contre vous pour lui,
Et puis vous voudriez que la Veuve jalouse
Eût vû que je vous aime, & que je vous épouse ?
S'ils sçavoient tous les deux que je vous pusse aimer,
Ils diroient au Baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ha, ha !

LISETTE.

Vraiment j'aurois tout gâté le mystere ;
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait : oui, vous avez raiſon ;
C'eſt moi qui ſuis un ſot. Pour tromper le Baron,
Oui, je vois que la feinte eſt utile & prudente.

LISETTE.

J'ai cru bien faire au moins.

ARGAN.

Que Liſette eſt charmante !
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Liſette me préfere à plus riche que moi.
Que d'amour ! que d'eſprit !

LISETTE.

D'eſprit ? je n'en ai guere.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN.

Il faut ſécretement.....

LISETTE.

Oui, mais ſéparons-nous ;
J'irai ſeule en ſecret dans un moment chez vous.

ARGAN.

Sans votre pere.....

LISETTE.

Il vient ; laiſſez-moi, car je tremble,
Que le Baron & lui ne nous voyent enſemble.

SCENE

SCENE VII.

LISETTE, LE BARON LUCAS.

LISETTE.

ME voilà sûre d'un, mais c'est mon pis aller ;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS.

Faut qu'a sai d'venu folle, & c'qu'ou dit' là m'étonne.
Vous dir' qu'a n'vous aim' pas, & r'fuser d'être Baronne !

LE BARON *à Lisette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah ! que je devrois bien vaincre ma passion !
Comment donc à votre âge avoir déja l'audace
De me démentir.... moi, me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE.

Oui, je l'ai soutenu ;
Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble & bon sens & mémoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...;

LISETTE.

Je ne vous aime point.

LE BARON.

Encor ? je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois & devant votre pere . . . ;

LISETTE.

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON.

Elle me désespere ?

LISETTE.

Non jamais. . . . ou du moins . . . :

LE BARON.

Du moins ?

LISETTE.

Si je l'ai dit ;
Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit ;
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours, à tout le monde, à vous-méme, à mon pere.
Quoi ! le monde sçauroit que je vous aimerois ;
Et que lorsque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage ?
Non, non, & contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois ? j'aurois bien peu de cœur.
Mon amour seroit franc & le votre trompeur.

LUCAS *tristement.*

J'ai vû qu'al'a raison.

LE BARON.

C'étoit donc par colere,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincere,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas?

LISETTE.

Oui vraiment; ai-je tort?

LE BARON.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Hélas!

LE BARON.

Oublions tout, Lisette; allons, vîte, un notaire.
Qu'un Contrat soit le prix de votre amour sincere;
Hâtons-nous.

SCENE VIII.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Vîte, vîte.

LISETTE

Allons tout doucement.

LUCAS.

Me vla per' d'une Baronne!

LISETTE.

Oh, j'en doute.

LUCAS.

Comment ?

Il t'fait sa femme, & l'dit.

LISETTE.

Non, j'ai vû du mystere.

LUCAS.

Il t'épous', vla qu'est fait.

LISETTE.

Je n'en crois rien, mon pere.

LUCAS.

'A n'croira point la nôc' tant qu'l'lend'main sai v'nu.

LISETTE.

On me trompe je croi. Premieremeet j'ai vû
La Veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Pester avec Girard, mais, dans une colere...
Au désespoir ; & puis elle vient m'embrasser,
Sçait que je la trompois, & vient me caresser !

LUCAS.

Oui, c'est la trahison.

LISETTE.

Le Baron me refuse
Puis tout d'un coup il change & me veut.

LUCAS.

C'est la ruse.

LISETTE

Si la Veuve & Girard, qui sçavent bien ruser,
Avoient dit au Baron, feignez de l'épouser,
Afin qu'elle y consente, & qu'Argan s'en dégoûte ?

LUCAS.

Oh, vla l'hic, j'y vois clair.

LISETTE.

Pour moi, je n'y voi goute ;
Car, d'un autre côté, peut-être le Baron
Voudroit-il par amour m'épouser tout de bon.
Tout cela m'embarrasse : oui, car plus j'examine..
Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez fine,

LUCAS.

Ecout' mes bons conseils, j'ai l'promptus merveilleux
Pour dans lez embarras où li a du périlleux.
T'as d'l'esprit, mais en cas d'affaire de famille,
Un pere a, comme on dit, pu d'âge que sa fille.
Vla donc mes tras conseils. Allons trouver l'Baron.
C'est l'premier.

LISETTE.

Non

LUCAS.

Non ?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

C'est donc l'second qu'est le bon;
Allons trouver Argan.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Je n'sis donc qu'un'bête ?

Oh, mon trafiém' confeil, c'eft q't'en face à ta tête ;

LISETTE.

Allez trouver tout feul le Baron.

LUCAS.

Oui, j'enten.

LISETTE.

Et moi feule je vais trouver Monfieur Argan.
Finiffez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS.

Tatigué ! ç'a fra ben. J'époufrons chacun l'nôtre.

LISETTE.

Moi, quand les deux contrats feront faits ; je verrais
Sur le premier figné, d'abord je fignerai.

LUCAS.

Tu prendras l'pu hâtif ; c'eft hazard à la blanque.
Signons les deux contrats pûtôt, peur qu'un n'nous manque.

LISETTE.

Monfieur Argan m'attend ; j'y cours.

SCENE IX.

LUCAS *feul.*

VA vîte, va.
Mais qu'ment d'un feul cerveau peut-ell' tirer tou-ça?
Je croi, moi, qu'al n'a deux, car, par la mornombille,

Ça m'ébahit toujours : oui, quoiqu'a n' soit qu'ma fille,
Mornongoi, son esprit s'roit déja l'per' du mien.

SCENE X.

LUCAS, GIRARD.

GIRARD *à part.*

EMparons nous du pere & je ne risque rien;
Car sans lui le Baron ne sçauroit rien conclure.
De cette fausse liste, en faisant la lecture,
Troublons lui la cervelle, & jouons notre jeu.
Contrefaisant les Gazetiers.
Liste, liste des lots.

LUCAS.

Des lots ? voyons un peu.
Quêqu'tu dis là ?

GIRARD.

Voyons, si cette loterie
Rendra bien.

LUCAS.

Que j'voy' donc ? n'vois-j' pas là d'l'imprim'rie ?

GIRARD.

D'ingénieux dictons êtes-vous curieux ?
Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.
Lisezceci.

LUCAS.

Fort ben ! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD.

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,
Qu'une sotise heureuse avec un lot placée !

LUCAS.

Ha, ha ! c'est donc. . . . .

GIRARD.

Oui, c'est . . . . hon, hon.

LUCAS.

Voyons cela.

GIRARD *tourne la liste de l'autre côté.*

Très-volontiers, voyons.

LUCAS.

Eh ! j'n'y voi rien par là.

GIRARD *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Lisons, lisons . . . . . je voi . . . .

Il s'écrie en baissant le papier ensorte que Lucas ne voit plus rien.

LUCAS *avec un peu de joye.*

Qu'est-c' ? montrez donc compere ?

GIRARD.

Non. Je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espere . . .

Il lui fait voir le lot.

Morbleu ; je ne voi rien.

LUCAS.

Ah! morgué j'apperçoi,
Lisons vit' ça Girard, j'ai vû du noir pour moi.

GIRARD *cachant la liste.*

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS.

Et moi j'ai vû paraître.
Mon nom y est.

GIRARD.

Composons, vous n'avez rien peut-être
Je vous donne cent franc, à tout hazard.

LUCAS.

Non, non.
J'ai vû qu'ous avez vû Lucas, c'est mon dicton.

GIRARD.

Si vous avez, du moins, je veux qu'on me rembourse.
Retirer mon argent c'est ma seule ressource.

LUCAS.

Top'à ça, montrez vîte.

GIRARD.

Ah! c'est un des bons lots;
C'est au moins mille francs, j'ai vû plusieurs zeros.

LUCAS.

Des zeros? j'en voudrois voir là tant que d'grains d'sable.

GIRARD.

Vous êtes de zeros un homme insatiable.

LUCAS.

Ah! c'eſt dix mille francs.

GIRARD.

Malepeſte, oui; je voi...

Mais, ſi ce n'étoit pas le numero?

LUCAS.

Morgoi

Tirant le numero.

J'ai ben peur.

GIRARD.

Confrontons.

LUCAS *tranſporté.*

Oui, le vla, c'eſt l'quantiéme.

GIRARD *lui donnant la liſte.*

Reliſez donc l'article, & calculez vous-même.

LUCAS *prenant la liſte.*

Le cœur me bat... me bat... je ſis tout tranſporté;
J'ai peur d'avoir vû trouble, & d'avoir trop compté.
Un'.. deux.. trois.. quatre & cinq....

GIRARD.

Diſons, nombre, dixaine.

LUCAS.

Un', deux... quatre... ai-j' dit trois?

GIRARD.

Oui, dixaine, centaine.

LUCAS.

Ah! j'voi l'mot qu'eſt moulé.

GIRARD.

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS.

J'n'en peu pu d'joye.

GIRARD.

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS.

Ouf.

GIRARD *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS.

Le gros lot!

GIRARD.

A la marge.

Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Comptans; je ne vous les plains pas.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Combien nous boirons chez Lucas!

LUCAS.

Allons vîte à Paris.

GIRARD.

Je vous donne une chaise

Et des chevaux.

LUCAS.

Girard ah ! j'croi qu'j'en mourai d'aise
Voyons vît' la lotri : qu'on m'voy' là tout l'preumier;

GIRARD.

A propos, voulez-vous être encore fermier ?

LUCAS *d'un ton fâché.*

Moi, farmier !

GIRARD.

Pardonnez si j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la question est folle ;
Ainsi de votre bail rendez-moi possesseur :
Il ne vous convient plus, vous serez grand Seigneur;
Je suis un pauvre diable, & votre ami fidelle,
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS.

Ouidea. Fait'moi trouvé sur l'champ des chais', des ch'vaux,
Qu'aillent bian vît', bian vîte.

GIRARD.

Oui, comme des oiseaux.
Mais d'abord en passant entrons chez le notaire
Pour me céder ce bail, entendez-vous compere ?

LUCAS.

Oui, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laissrai tous mes baux,
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE.

JE vous prouverai tout, pouvez-vous en douter?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le temps presse; j'ai là Lisette & le notaire.
Si Lucas paroissoit, je conclurois l'affaire.
En amours les momens sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marirez un quart d'heure plus tard,
Vous aurez tout le tems d'être las de Lisette:
Et de vous repentir d'une sotise faite:
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous;
Mon zéle n'est mêlé d'aucun transport jaloux;
Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette;
Soyez désabusé, je serai satisfaite.
Eh! pouvez-vous rester dans votre aveuglement?
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment
Au Baron comme à vous elle a tendu le piege,

En se racommodant, par le même manége.
Simplicité traîtresse, & mensonges naïfs ;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs ;
Elle a sçu lui donner de l'amour sans en prendre,
Elle fait de sang froid le discours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur, & qui n'en partent pas;
Elle abuse en un mot de son foible & du votre,
Vous offrant une main elle lui donne l'autre ;
Ainsi coquette franche & marquée au vrai coin,
Prise par les deux mains, la perfide au besoin
En trouveroit encore une pour un troisiéme.

ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centiéme
Il vous faudroit encor les preuves ....

LA VEUVE.

Parlez bas;
J'apperçois justement le Baron & Lucas :
Tenez-vous à l'écart ; vous pourrez-voir peut-être
Non-seulement Lucas vous préférer son maître,
Mais Lisette ....

ARGAN.

Voyons ; je serois détrompé.

SCENE II.

LA VEUVE, GIRARD.

LA VEUVE.

EH bien ?

GIRARD.

De ſon faux lot Lucas eſt occupé.

LA VEUVE.

Mais, le Baron veut-il épouſer ?

GIRARD.

Patience:
Je me ſuis fait céder tous les Baux par avance :
Car c'eſt pour moi, *primò*, que j'ai tout diſpoſé.
Lucas en grand Seigneur eſt métamorphoſé.
Dès qu'il a vû le lot, ſa ſubite richeſſe
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'eſpece:
Il n'a plus rien d humain que la forme & l'orgueil;
Grave, myſtérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler ou parlant par ſentence,
Il croit qu'on applaudit juſques à ſon ſilence;
Saluant de la tête, enfin, boufi, gonflé,
Lucas eſt devenu ſubitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance:
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher ſa panſe.

LA VEUVE.

Ça, Girard, il faut.... mais, Liſette court là-bas;

Monſieur Argan la ſuit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD.

Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vîte;
Amuſez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite
Ne réüſſit pas.

SCENE III.

GIRARD, LUCAS *marchant à pas grave*, LE BARON *le chapeau à la main ſuit Lucas, qui remet ſon chapeau le premier.*

LE BARON.

OUi, j'apprends avec plaiſir
Que fortune propice a comblé ton déſir.

LUCAS.

Quoyqu'ma forteune aſteur ſoit bian pu haut qu'la vôtre,
J'ſrons pere à compagnon toujours l'un avec l'autre;
Il lui frappe ſur l'épaule.
Car je n'ſuis pas glorieux.

LE BARON.

Je le vois bien Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que Monſieur ne ſe méconnoit pas ;
Il mérite par-là d'occuper un grand poſte.

LUCAS.

N'ma-t'on pas fait retenir eun' bonn' place à la poſte
Car faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déja dit;
On vous cherche une chaiſe auſſi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien' donc, ſte chais', j'n'aim' point qu'on m'faſſe attendre.

GIRARD.

A vos ordres bien-tôt les chevaux vont ſe rendre.
Attendons-les ici. Hola, laquais, hola
Des ſiéges.

LUCAS, *il fait des façons avec le Baron & ſe met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc ſans façon piſqu'mi vlà.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m'vient d'bel' choſe en tête.

LE BARON.

Raiſonnons.

LUCAS.

En m'voyant tout Paris va m'fair' fête ;
Vla ſtila qu'a l' gros lot.

LE BARON

Avant que de partir.... ?

LUCAS.

Tout l'mond' ſra pu gueux qu'moi, ça m'va bain di-
vertir,
Pendant que j'ſrai dans l'grain j'verai crier famine ;
Queu plaiſir !

LE BARON.

Ça, Lucas, voulez-vous qu'on termine ?
Car mon ardent amour....

LUCAS.

On m'va venir propoſer
D'bel' charges, d'bel' maiſons, d'bel' fam' pour
épouſer,
D'afaire à bain gagner : j'ach'trai tout c'queſt à
vendre.

GIRARD.

Mais pour vous annoblir, il faut Monſieur, pour
gendre.

LE BARON.

Liſette nous attend.

LUCAS.

J'aurai d'tou ça très-bain ;
Car quand on eſt bain riche, on attrap'tout pour
rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis ?

LUCAS *d'un air important.*

Hain !

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi !

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire ?

LE BARON.

La nôtre, & j'ai là le notaire ;
Pour régler un article il n'attendoit que vous,
Nous en sommes déja convenus entre nous.

LUCAS.

Ah ! j'croi que j'm'en souviens.

LE BARON.

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS.

Dame on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure :
Oui, nous parlions d'mariag', mais c'est que c'n'est pu ça,
Ça n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment !

GIRARD.

Qu'entens-je-là !

Quoi donc vous voudriez déja vous méconnoître !

LE BARON.

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas, ſouvenez-vous que c'eſt bien de l'honneur ;

Belle alliance, avoir pour gendre ſon Seigneur.

LUCAS.

Oh ! c'eſt l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON.

Quoi vous ne voulez pas ? ...

LUCAS.

J'veux rien qu'vos héritages.

LE BARON.

Quoi ! ...

LUCAS.

Mais, faut m'écouter, j'ſis natif du Hamiau.

Ça fait q'j'aime d'amitié .... vot' terre & vot' Châtiau ;

Ça n'ſerai pas tout à moi, ſi vous étais mon gendre ;

Métavis qu'vaudroit mieux, qu'ou vouliſſiais me l'vendre.

LE BARON.

Vous vous mocquez je croi ! vous vendre mon Château ?

LUCAS.

Il eſt tout délabré, j'en frai faire un pu biau.

LE BARON.

Il est devenu fol !

GIRARD *bas au Baron.*

Ce maraut vous méprise.

LUCAS.

La Terre m'ennoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vou .... tandis qu'à Paris j'frai grossir mon argent,
Vous frais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD.

Vous serez son Fermier.

LE BARON *se leve.*

Ah ! c'est trop d'insolence.

GIRARD.

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS *à part, s'étant levé aussi.*

Ce pti gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu,
Ça doit d'l'argent partout, & ça croit qu'tout l'est du;
Mais j'aurai son Châtiau, faudra qu'il déguerpisse ;
Il a des créanciers, j'aurai ça par Justice.

GIRARD, *après avoir parlé bas au Baron.*

Nous avons fait le tout, Monsieur, pour votre bien;
Mais pour vous mieux venger ne dites encor rien.

SCENE IV.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE.

LISETTE.

JE vous cherche partout, ouf ! Je ſuis hors d'haleine
A vous trouver mon pere, on a bien de la peine,
J'ai couru ... car on dit ... mais je ne le crois pas,
J'entens crier partout le gros lot à Lucas ;
Ce ſont des complimens que chacun me vient faire ;
On dit cent mille francs, ſeroit-il vrai mon pere ?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

Cent mille francs !

LUCAS.

Comptants, ils ſont moulez.

LISETTE.

Cent mille francs !

SCENE V.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE, ARGAN, LA VEUVE.

ARGAN.

HE' bien, me fuyez-vous ? parlez ?
Si-tôt que du gros lot, vous sçavez la nouvelle ;
Vous me méprisez.

LISETTE.

Oui !

ARGAN.

Cette fortune est belle ;
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits,
Voulez-vous m'épouser ?

LISETTE.

J'obéis à mon pere.
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.

Bas à Lucas.

Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS.

Bon, bon.

LISETTE *bas à Lucas.*

Cela ne coute rien, débarassez-moi.

LUCAS.

Non?

LISETTE *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh ! tu t'souci bain d'eux , laiſs'-là ton clignotage ;
N'faut pu tant fineſſer, t'as d'quoi t'marier tout franc.

LA VEUVE.

Son pere la démaſque , & le ſot opulant
Aux ſotiſes qu'il fait, ne cherche point d'excuſe.

ARGAN.

Par ſa faute elle-même, elle me déſabuſe ;
Moi, pour ne point riſquer un amoureux retour ;
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié ſans amour,
C'eſt ce qui nous convient pour un bon mariage ;
L'amour eſt inquiet, & s'ennuye en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous ſerez confondus.

LUCAS.

Laiſs'-les dir', t'en auras tras fois pus, quat' fois pus,

LISETTE.

Allons vîte à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terre à not' argent, tient vla la différence ;
Leux terre & leux châtiaux, ça n' fait qu'un pti ploton,

Ça

Ça n'grandira jamais, non pu qu'un avorton ;
Mais mon argent bouté dans la grande avanture,
Ça renflera d'abord, & pi comme un enflure
Ça va gagner.

LISETTE.

gagner.

LUCAS.

gagner . . . . ça gagnera.

LISETTE.

Ah ! que j'aurai d'amans, qu'on me respectera !
Quel plaisir : Je verrai des fortunes brillantes ;
Quel train je vais avoir ! des laquais, des suivantes!

GIRARD.

Et des valets de chambre, un page, & c'est Girard.

LUCAS.

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attele un char.

GIRARD.

Allez à pied de peur que votre char ne rompe ;
De votre train, ceci va réformer la pompe.

donnant la liste à Lisette.

C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui. Retour très-affligeant ;
Mais vous avez assez brillé pour votre argent ;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils ? comment !

LUCAS *cherchant l'endroit où le lot étoit dans l'autre liste.*

Eh ! va, va, laiss'-les dire.
Tien, tien, lis .... c'est ici .... pour Lucas le gros lot

LE BARON.

Vous n'acheterez pas mon château, maître sot.

LUCAS.

C'étoit-là.

GIRARD.

Les Zeros sont restez.

LISETTE.

Ah ! mon pere,
On s'est mocqué de vous.

ARGAN.

Oui, voilà le mystere.

LA VEUVE.

Vous n'avez rien.

GIRARD.

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fausse liste, & je m'en trouve bien ;
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,
Mon amour vous en ait les offres héroïques ;
Je vous rens tout Lisette.

ARGAN.

Allons ſouper chez moi.

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi;
Ces Meſſieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, & moi fortune à faire :
Mais je ſuis en un jour moi ſeul plus amoureux,
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pû ſans doute acquerir la jeuneſſe;
Mais nobleſſe s'aquiert, auſſi bien que richeſſe.

LISETTE *à la Veuve.*

Que je vous veux de mal, Madame! car c'eſt vous
Qui mettiez mon eſprit tout ſans deſſus deſſous,
En me diſant qu'il faut de la Coquetterie.

LA VEUVE.

De mes mauvais conſeils la peur m'a bien punie;
J'en conviens, j'avois tort.

LISETTE *à Girard.*

J'écoutois ſes diſcours :
Il vous faut un Baron, diſoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais penſé qu'à vous ſans elle;
Et ſi j'avois ſuivi ma pente naturelle
Par tendreſſe d'abord, je vous aurois choiſi.

GIRARD.

Eh! choiſiſſez-moi donc? Lucas conſentez-y.

LUCAS *s'en allant.*

Ouf.

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf.

GIRARD.

Deux fois.... ouf, en langue muette
Valent un oui.

LA VEUVE.

Voilà le fort d'une coquette.
Après de haut projets, on la voit tôt ou tard,
Confuse, confondue, & réduite à Girard.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

LA RECONCILIATION NORMANDE.

COMEDIE,

EN CINQ ACTES.

Representée pour la premiere fois, le 7 Mars 1719.

ACTEURS.

LE COMTE.

LA MARQUISE.

ANGELIQUE.

DORANTE.

LE CHEVALIER.

PYRANTE.

NERINE.

FALAISE.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est à Paris dans un Hôtel garni.



LA RECONCILIATION NORMANDE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NERINE.



PENDANT que je marchois rêvant profondement,
Angelique eſt entrée en quelque appartement,
Elle s'égarera la petite étourdie.
Attendons. Voici donc l'hôtel de Normandie!
A Paris rendez-vous, des illuſtres Normands!
Des nôtres aujourd'hui les intérêts ſont grands.
Haine, amour! Nous verrons la très-haineuſe tante,

L'oncle très-rancunier, puis l'amoureux Dorante,
Le galand Chevalier, le grave arbitre & moi.
A force de rêver, je m'oubliois, je croi.
Ah ! je vois accourir mon aimable orpheline.

SCENE II.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

ON m'a dit que ma tante eſt-là. Suis-moi, Nerine.

NERINE.

Attendez.

ANGELIQUE.

Je ne puis attendre ; tout va bien.
Dorante eſt arrivé.

NERINE.

Paix.

ANGELIQUE.

Je n'en dirai rien,
Mais ma tante ....

NERINE.

Arrêtez.

ANGELIQUE.

Il faut que je la voye.

NERINE.

Les premiers mouvemens d'eſpérance & de joye

Vous font courir.

ANGELIQUE.

D'accord.

NERINE.

Marchez donc lentement ;
Car vous avez encor tout à craindre.

ANGELIQUE.

Comment !
Tout à craindre, dis-tu ?

NERINE.

Bon ! Vous voilà fixée :
Par la crainte d'abord votre ardeur s'est glacée.
J'admire la jeunesse, & sa vivacité !
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
De l'excessive crainte à l'espérance folle ;
Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole ;
Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout court ;
En un seul jour aimant, & perdant son amour,
Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite,
Voulant, ne voulant plus ; sans regle, sans conduite,
Sans arrêt, sans raison ; que de défauts elle a
Cette jeunesse ! On l'aime avec ces défauts-là.

ANGELIQUE.

Tout à craindre, dis-tu ? Je rêve, j'examine.
Sur ce que nous voyons, que crains-tu donc, Nerine,
Tout me réussit mieux qu'on n'eut pû désirer,
Du couvent tout exprès on vient de me tirer,
A m'établir mon oncle écrit qu'il se dispose,
Et ma tante, dit-on, a promis même chose.

Elle vient de Rouen, mon oncle de Lyon,
C'eſt pour ſe réunir, & leur déſunion
A mon bonheur, Nerine, étoit le ſeul obſtacle,
Tu me l'as dis toi même.

NERINE.

Oui. Mais ſuis-je un oracle ?

ANGELIQUE.

Nerine, ton défaut eſt de toujours douter.

NERINE.

Jeune amante, le votre eſt de trop vous flatter.

ANGELIQUE.

Nous verrons; mais enfin pour ma dot ils me cédent
Leur terre près du Mans, pour laquelle ils ſe plaident,
Qui fit naître leur haine.

NERINE.

Oh ! c'eſt la queſtion,
Si le procès cauſa leur vieille averſion,
Les freres ſans plaider quelquefois ſe haïſſent;
Par les procez auſſi quelques freres s'aigriſſent.
Procez engendre haine, il eſt vrai; cependant
Nul Généalogiſte encor juſqu'à préſent
N'a pû nous bien prouver, ſi là-bas vers le Maine
Autrefois le procès fut pere de la haine,
Ou ſi la haine y fut la mere du procès.

ANGELIQUE.

Tout cela va finir, j'attens un bon ſuccès,
Pyrante eſt leur arbitre, il les réconcilie.

Comment peut-on haïr ? Hélas ! quelle folie
De se remplir le cœur de fiel & de venin !
Il n'est pas naturel de haïr. Car enfin,
On se fait plus de mal que l'on n'en fait aux autres.
Des parens se haïr ! Pour revenir aux nôtres,
Ils ne se sont point vûs depuis quatre ou cinq ans,
Leur haine est éteinte.

NERINE.

Oh ! je croirois bien qu'absens
Ils ne se sont haïs que par réminiscence ;
Mais leur fiel s'aigrira bientôt par la présence.
Outre qu'ils sont tous deux pétris de pur levain ;
Qu'ils ont l'art de donner à tout un tour malin.
Esprits très-discordans, humeurs mal assorties,
Nature a mis en eux de ces antipathies
Qu'on voit en quelques-uns pour les chats, les souris,
Et que les femmes ont souvent pour leurs maris.

ANGELIQUE.

Ah ! Nerine, vois-tu là-bas dans ce passage...

NERINE.

Qui voyez-vous ? ah, ah ! c'est votre amant je gage ;
Oui, sans le regarder, ma foi, je crois le voir ;
Je le vois dans vos yeux, comme dans un miroir.

ANGELIQUE.

Avant qu'il m'ait parlé, conseille-moi, Nerine ;
Comme il n'est pas bien sûr que l'on me le destine ;
Je devrois lui cacher encor mes sentimens.

NERINE.

Il eſt bien tems d'avoir de tels ménagemens!
Croyez-vous qu'il ignore encor votre tendreſſe?

ANGELIQUE.

Qui l'en auroit inſtruit?

NERINE.

Quelque trait de jeuneſſe.
Comme on a de l'amour ſouvent ſans le ſçavoir;
On le déclare auſſi ſouvent ſans le vouloir.

SCENE III.

ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

DORANTE.

Que voy-je! quel bonheur! l'agréable ſurpriſe!
Belle Angelique, quoi, vous voir chez la Marquiſe!
Vous voir hors du Couvent, malgré ſa dureté,
Le jour du rendez-vous pour l'accord arrêté!
Votre oncle & votre tante apparemment conviennent
De vous rendre aujourd'hui tous vos biens qu'ils retiennent?
Depuis quatre jours, moi, m'étant ici logé,
J'ai ſi bien, ſans m'ouvrir, prévenu, ménagé
L'eſprit de votre tante, en faiſant connoiſſance;
Qu'elle doit aujourd'hui me faire confidence

D'un grand ſecret, dit-elle, & je me ſuis flatté,
Que ce que je déſire, elle l'a projetté.
Elle me fit hier cent offres gracieuſes
Qui, par rapport à vous, me furent prêcieuſes.
Je ne luí parlai point de mon amour, hélas !
Peut-être votre cœur n'y répondra-t-il pas :
Puis-je enfin obtenir un aveu de tendreſſe ?

ANGELIQUE.

Mon Dieu....l'eſſentiel, c'eſt que leur haine ceſſe.

DORANTE.

Ah ! l'eſſentiel, c'eſt le cœur, les ſentimens ;
Il eſt tems de répondre à mes empreſſemens.

ANGELIQUE.

Mais ce qui preſſe, c'eſt de ſçavoir ſi ma tante ....

DORANTE.

Ah ! ce qui preſſe, c'eſt de ſçavoir ....

ANGELIQUE.

Mais, Dorante....

DORANTE.

Pourquoi dans ces momens, où j'oſe me flatter,
Vous plaiſez-vous encore à me laiſſer douter ?
Car je n'oſe expliquer pour moi votre ſilence.

NERINE.

Si le frere & la ſœur ſont pour vous, patience ;
Sinon vous vous trompez, nous n'aimons point.

ANGELIQUE.

Mais non... ;
Elle plaiſante.... mais au fond elle a raiſon,

Car comment voulez-vous qu'on dise qu'on vous ai-
me,
Pendant que rien n'est sûr ?

NERINE.

Jugez-en par vous-même,
Monsieur, vous n'aimez pas, car vous n'êtes par sûr.

DORANTE.

Vous m'enchantez.

NERINE.

Aveu simple, naïf, & pur.
Point de ces sentimens renflez par des paroles,
Elle n'a point appris au couvent les grands rôles.

DORANTE.

Trop heureux !

NERINE.

Pas encor. Votre bonheur dépend
De deux esprits....

DORANTE.

D'accord, bizarres; mais pourtant
L'Arbitre réünit cette sœur & ce frere.

ANGELIQUE.

Je le désire encor plus que je ne l'espere.

DORANTE.

Et moi, je me fais fort d'avoir l'aveu des deux.

NERINE.

Nous verrons; mais ils sont l'un & l'autre quinteux.

DORANTE.

Le Comte me connoît & connoît ma famille.

NERINE.

Oui. Mais il eſt brutal, ſon ſang brûlant petille.
A l'égard de la ſœur, cent fois je vous l'ai dit,
L'eſprit de la Marquiſe eſt un terrible eſprit,
Tantôt fauſſe bonté, tantôt malice pure,
Pour ſon frere ſurtout, c'eſt une énigme obſcure;
De ſon cœur on ne peut au plus que ſe douter.
Je l'interroge peu, je ne fais qu'écouter:
Je la voi tantôt gaye, & tantôt furieuſe.
On ne peut définir cette capricieuſe;
Elle laiſſe échapper à moitié ſes ſecrets,
Enſuite les retient, puis les déguiſe après;
Elle eſt en même tems indiſcrete & prudente;
Franche, diſſimulée, & fiere & careſſante:
En riant elle pouſſe une vengeance à bout,
Et dans ſes paſſions met le tout pour le tout.

ANGELIQUE.

Je crois la voir là-bas dans cette galerie....
C'eſt elle même. Elle eſt dans une rêverie...
Ça, Dorante, il faut donc, pour agir prudemment;
Ne point paroître encor de concert.

DORANTE.

Non vraiment.
Le Chevalier arrive, il fera la demande:
Pour ne rien hazarder, il faut que je l'attende.

ANGELIQUE.

Eloignez-vous, Dorante, elle vient.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA MARQUISE NERINE.

ANGELIQUE.

TU vois bien
Que tu dis sans raison que je ne pense à rien ;
J'ai pensé la premiere à faire fuïr Dorante.

NERINE.

Rare effet de l'amour ! il vous rendra prudente.

ANGELIQUE.

Par prudence il faudra louer ce Chevalier,
A qui ma tante est prête à se remarier,
Paroître bien contente.

NERINE.

Oui ; mais elle est chagrine.

ANGELIQUE.

Ah ! ne l'abordons pas, éloignons-nous, Nerine.

NERINE.

Observons le moment que ce nuage noir
Se dissipe.

ANGELIQUE.

Attendons.

NERINE.

Elle est meilleure à voir.

Quand

Quand il lui vient ſoudain quelque lueur de joye.

LA MARQUISE *à part.*

Malgré ma haine enfin il faut que je le voye
Ce frere, il arrive. Hon !

ANGELIQUE.

Ce nuage en effet
Eſt bien noir.

LA MARQUISE *à part.*

Mais tâchons d'effacer cet objet
Par un autre. Aujourd'hui je reverrai Dorante.
Que Dorante eſt charmant !

ANGELIQUE.

Il paroît que ma tante
Devient un peu plus gaye.

NERINE.

Oui, ſon œil s'éclaircit.

LA MARQUISE *à part.*

Mais un obſtacle affreux.....

NERINE.

Non, non, il s'obſcurcit.

LA MARQUISE *a part.*

Obſtacle triſte ! on va dire que je ſuis folle.
Au Chevalier enfin j'ai donné ma parole ;
On le croit mon mari. Pourrai-je ?..... oui, je
romprai.....
J'ai deux cens mille écus, je me contenterai,
J'épouſerai Dorante.

En appercevant Nerine.

Ah! te voilà, Nerine?

NERINE.

Je n'osois avancer, je vous voyois chagrine,
Madame.

LA MARQUISE.

Tu me prens entre deux passions,
Agitée.

NERINE.

Eh calmez vos agitations;
Ce jour pour vous doit être un jour doux, pacifique,
Où toute haine cesse, au moins par politique.
Pour l'autre passion, sans doute, c'est l amour?

LA MARQUISE.

Quoi! tu devine.

NERINE.

Bon! l'on m'a dit l'autre jour
Qu'un jeune Chevalier, gay, vif, & pourtant sage,
A Rouen avec vous contractoit mariage.

LA MARQUISE *a part*.

Nerine en le nommant redouble mes remords.

NERINE.

Ah! se remarier est le moindre des torts,
Si c'en est un encor.

LA MARQUISE.

Songeons à voir mon frere;
Ensuite je prendrai tes conseils, & j'espere
Que tu me serviras dans une occasion
Où la crainte, la honte, & la conclusion ....

NERINE.

Je vous conſeillerai de ſurmonter la honte ;
Mes conſeils ſont humains.

LA MARQUISE.

Sur tes conſeils je compte.

NERINE.

Et votre niéce même approuve ces conſeils.
Pour elle, elle en voudroit, il eſt vrai, de pareils.

LA MARQUISE.

Ma niéce approuve donc que je me remarie ?

NERINE *lui montrant Angelique.*

Daignez la regarder de bon œil, je vous prie.

LA MARQUISE.

Je ne te voyois pas ; viens vîte m'embraſſer.

ANGELIQUE.

Ma tante....

LA MARQUISE.

Enfin pour toi je vais m'intéreſſer,
Un oncle t'abandonne ; embraſſe-moi. Tu n'oſes ?

ANGELIQUE.

C'eſt le reſpect.

LA MARQUISE.

Non, non, dis franchement les choſes ;
Mon careſſant accueil t'étonne un peu, je croi ?

ANGELIQUE.

Ma tante vous avez trop de bonté pour moi.

LA MARQUISE.

Pas trop, pas trop, ma niéce, au moins pour l'ordinaire ;
Je te voi rarement, je ne te donne guere.

NERINE.

Vous allez lui donner un mari.

LA MARQUISE.

Sûrement ;
Mais de mon frere il faut l'aveu premierement ?
Convenir de nos faits, c'est la premiere chose.
Je garde le secret, de peur qu'il ne s'oppose,
Car j'ai fait seule un choix qui te plaira, je croi ;
Suffit.... oui :... tu seras très-contente de moi.
Je veux faire cesser le blâme qu'on me donne;
Je te hai sans sujet, dit-on, non je suis bonne,
Je ne te haïssois que par prévention :
Ressemblance de traits fit cette aversion.
En te voyant j'ai cru toujours voir feu ton pere ;
Nous étions faits, dit-on, moi, ma sœur & mon frere,
Pour nous entre-haïr.

NERINE.

On dit que de tout tems
La haine dans Rouen distingua vos parens ;
Oncles, tantes, cousins, frere, sœur, pere, fille ;
Se reconnoissoient tous à cet air de famille.

LA MARQUISE.

Enfin cet air de haine entre mon frere & moi
Va disparoître, Mais entrez ma niéce.... & toi,

Entre auſſi ; tu ſçauras tantôt ma politique,
Il faut qu'avec l'arbitre encore je m'explique,
Laiſſe-moi.

SCENE V.

LA MARQUISE, PYRANTE.

LA MARQUISE *à part.*

MOn amour veut du ſecret auſſi ;
J'ai peur. Le Chevalier vient m'épouſer ici ;
Il apprendra trop tôt que j'adore Dorante.

PYRANTE.

Je reviens vous parler.

LA MARQUISE.

Eh bien, Monſieur Pyrante ?

PYRANTE.

Votre frere, Madame, arrive & vient exprès,
De Lyon, pour vous voir, & finir le procès :
Il vient de me marquer la même impatience
Que vous me témoignez ſincerement, je penſe,
De vous bien embraſſer d'abord ; & dès ce ſoir,
Quand vous vous ſerez vûs, de me faire ſçavoir
Quel époux vous voulez choiſir pour Angelique.

LA MARQUISE.

Il eſt tems qu'avec vous là-deſſus je m'explique :

Mais, Pyrante, à vous ſeul, ſous le ſceau du ſecret.

PYRANTE.

Comme médiateur, je dois être diſcret,
Et ne rien témoigner, pas même à votre frere,
De ce deſſein caché dont vous faites myſtere.
Si votre frere auſſi me confie un ſecret,
Je vous le cacherai, je dois être muet;
Je dois être auſſi neutre, en qualité d'arbitre,
Votre famille & vous, m'avez donné ce titre:
Et pour vous réunir, preſque juge entre-vous,
Je perds le droit d'ami.

LA MARQUISE.

L'on exige de nous
Qu'à ma niéce pour dot nous cédions cette terre,
Pour laquelle on plaidoit; j'y conſens, plus de guerre.
Cette terre pourtant vaut deux cens mille francs.

PYRANTE.

Vous rempliſſez par-là des devoirs très-preſſans.
Votre haine du moins ceſſe d'être publique,
Vous ne plaiderez plus, & la niéce Angélique
Aura ſes biens; je dis ſes biens, car franchement
Vous ne les auriez pû garder qu'injuſtement.
De nos plaideurs manceaux les maximes m'étonnent!
Ce qu'ils n'uſurpent pas, ils diſent qu'ils le donnent!

LA MARQUISE.

Nous convenons des faits, laiſſons à part les mots.
Je donne, mais d'un frere éludons les complots,
Vous ſçaurez qu'il hait fort un certain Procinville,
Homme très-renommé, marquis, plaideur habile;

Le connoissez-vous ?

PYRANTE.

Non.

LA MARQUISE.

C'est lui que je choisis
Pour ma niéce.

PYRANTE.

Suffit.

LA MARQUISE.

Sur ce que je vous dis,
Silence. Mais j'entens quereller, c'est mon frere.
Je prendrois mal mon tems, j'essuyrois sa colere.
Et moi, de mon côté je sens un mouvement....
J'entre chez moi, Monsieur, amusez le un moment :
Pour le bien embrasser, je me sens trop émuë.

PYRANTE *seul.*

Ceci ne promet pas une tendre entrevûë.

SCENE VI.

PYRANTE, LE COMTE, DEUX LAQUAIS.

l'un portant une valize.

LE COMTE.

JE joindrois ma sœur, mais je sens dans le moment
Un fiel qui fait en moi certain soulevement . . .

Pour me tranquilliser, il me faut bien une heure.
Laquais, j'aurois voulu faire ici ma demeure ;
Mais pour cause cherchons un autre hôtel garni.

UN LAQUAIS.

Mais, Monsieur, votre sœur loge dans celui-ci.

LE COMTE.

Pour cela seul, maraut, je logerai dans l'autre.

a Pyrante.

Çà, Monsieur, tout est dit, mon avis est le votre:
Avant tout je verrai ma sœur, mais du secret.
Qu'elle ne sçache point que mon unique objet,
C'est de donner ma niéce au sieur de Procinville ;
Je vous l'ai déja dit, c'est un Marquis habile ;
Mais comme il fut toujours ennemi de ma sœur,
Le choix que j'en ai fait, la mettroit en fureur.
Soyez discret, silence enfin sur Procinville ;
En cherchant un logis je vais calmer ma bile ;
Je reviens dans une heure.

SCENE VII.

PYRANTE.

Un même choix tous deux !
Ainsi, sans le sçavoir, ils sont d'accord entr'eux.
Sans le sçavoir ! rêvons à cette circonstance.
Cette affaire demande & secret & prudence

Mais

Mais l'énigme pour moi, c'eſt le tour qu'ils ont pris,
Car d'un côté la ſœur me dit que ce Marquis,
Eſt ennemi du frere, & le frere au contraire
Dit qu'il eſt ennemi de ſa ſœur. Quel myſtere !
Je ne le comprens pas.

SCENE VIII.

PYRANTE, FALAISE, *botté*.

FALAISE.

Monſieur.

PYRANTE.

Ah !

FALAISE.

Pardonnez
Si ma figure impoſe à vos yeux étonnez ;
Un Poſtillon en noir ſurprend Monſieur Pyrante.
Falaiſe, c'eſt mon nom ; ſi ma langue éloquente,
Si les tours les plus fins du langage Normand
Réüſſiſſoient autant dans un éloge en grand,
Qu'en petits plaidoyers, brillans de médiſance ;
Je haranguerois mieux que harangeur de France ;
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Réconciliateur, & pacificateur,
Phœnix dans le païs des noiſes, des caſtilles,

Où l'on vous constitué arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le suis, & j'avoüerai de plus
Qu'étant nourri, stilé dans la basse chicane,
Dans les discours fleuris je perds la tramontane.

PYRANTE.

Abrégez-les donc.

FALAISE.

Oüi, je les abrégerai.

PYRANTE.

Que voulez-vous de moi?

FALAISE.

Je vous l'expliquerai.
Mais il faut que Falaise à vous se définisse,
Afin d'avoir de vous audience propice.
Au Mans, je fus jadis substitut d'un sergent;
Du sieur de Procinville, ici je suis agent.

PYRANTE.

Venez-vous me parler de sa part?

FALAISE.

Patience.
Il viendra demain; mais je l'égale en science;
Nous avons de jeunesse ensemble plaidaillé,
Bataillé, chicanné, bretaillé, ferraillé;
Pour cette double guerre il falloit un prélude,

Nous nous fimes tous deux cadets dans une étude ;
Dans la guerre du fac chacun n'eft pas heureux ;
Il a gagné cent prix dans des combats douteux,
Des fcrupules outrés franchiffant la barriere,
Il me laiffa bien loin dans la même carriere ;
Et je ne fuis enfin, avec tout mon acquis,
Au Mans que maître clerc de Monfieur le Marquis.

PYRANTE.

Plus de digreffions ; allons au fait.

FALAISE.

J'abrege.
Mais de mon maître, il faut vous dire le manege.
Du couple fraternel il a gagné le cœur,
Au frere il écrivoit qu'il haïffoit la fœur,
A la fœur il difoit qu'il haïffoit le frere.

PYRANTE.

Ce que tu me dis-là m'éclaircit un myftere.

FALAISE.

Auffi fuis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier, ce manege fecret,
Comme vous l'allez voir, étoit très-néceffaire ;
Car, pour vexer la fœur, le très-fancunier frere ;
A mon maître a promis la niéce, & le procès :
La fœur, pour chagriner le frere, donne exprès
A mon maître fous main le procès & la niece ;
C'eft ainfi que tous deux croyant fe faire piéce ;
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entens. Tous deux ſéparément
Me donnant par écrit un bon conſentement,
Pouvoir de marier la niéce à votre maître,
Cette réunion, qui manqueroit peut-être,
Se fera ſûrement ; c'eſt mon unique objet,
Votre maître arrivant, ſon mariage eſt fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, ſa chaiſe s'eſt briſée,
J'ai pris du poſtillon la haridelle uſée,
J'arrive à toute jambe ici pour prévenir
Monſieur Pyrante.

PYRANTE.

Enfin, je puis les réunir.

FALAISE.

Du ſecret.

PYRANTE.

C'eſt à quoi mon miniſtere engage.

SCENE IX.

FALAISE.

DU frere, moi, je vais à la ſœur dire rage ;
Je dirai pis que pendre au frere de la ſœur ;
Et diſant mal des deux je ne ſuis point menteur,
Quoique je ſois natif de Falaiſe. Allons boire,

Et me bien rafraichir, en bûvant, la mémoire
Des manceaux documens d'un maître très-ſenſé.
Pateliner l'arbitre ; eh ! j'ai bien commencé,
Trigauder frere & ſœur, épier l'orpheline ;
Prendre les ſouterrains, tournevirer Nerine ;
Défiance ſur-tout, ne diſant oüi, ni non,
Manœuvre plus obſcure encor que le jargon.
Je viens exprès du Mans enfin pour être traître,
Je vais tenir ici la place de mon maître.
Le grand homme en intrigue ! on peut dire pourtant
Qu'il n'eſt pas un parfait fripon, mais cependant
Il croit en probité les excès ridicules :
Les ſots veulent, dit-il, mettre un tas de ſcrupules
Entre la probité ſolide, & l'intérêt ;
C'eſt pour l'homme d'eſprit un incommode aprêt ;
La probité, d'accord, doit marcher la premiere,
Notre intérêt après, les ſcrupules derriere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

On broüille, nous dit-il, mon Oncle avec ma Tante ?

DORANTE.

Ne vous allarmez point, le Chevalier plaisante.

ANGELIQUE.

Mais il dit qu'un certain Falaise nous nuira ?

DORANTE.

En tout cas cet ami nous en garantira,
Quoiqu'enjoué, badin, il est prudent & sage.



SCENE II.

DORANTE, ANGELIQUE. LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *dans le fond du Théâtre, donnant son manteau, à un laquais comme arrivant.*

JE veux l'appartement que j'eus l'autre voyage ;
Préparez-le moi vîte, il me convient.

à Angélique & à Dorante.

Eh bien !
Tristes déja tous deux pour un mot, sur un rien,
Sur ce que je vous dis qu'un certain Procinville
Veut tout broüiller ? non, non, sa brigue est inutile :
Dans cette affaire-ci j'agirai puissamment ;
Mais faites comme moi, traitons ceci gayement.
J'ai toujours l'ame en joye, heureux don de nature !
J'y joins même quelque art ; car dans une avanture
Je n'observe jamais que le côté plaisant,
J'élude l'ennuyeux, je saisis l'amusant,
Et cela par raison ; étant né sans fortune,
Sans bien, pour secoüer cette idée importune,
Je trouve un patrimoine, au moins dans ma gayeté.

DORANTE.

Tout en riant, mon cher, tu m'avois attristé ;

Tu nous dis qu'un Falaiſe arrive exprès du Maine
Pour rompre cette paix que nous croyons certaine ?

ANGELIQUE.

Dans cette paix, Monſieur, tout mon bonheur dépend ;
Ils me rendent mes biens en ſe réüniſſant.

DORANTE.

Mon ami prend ſur lui tout ce qui nous regarde ;
Je devois leur parler, il veut que je retarde,
Et que d'abord on ſonge à les bien réünir.

ANGELIQUE.

J'adoucirai mon oncle.

LE CHEVALIER.

Exhortez-le à finir.
En attendant, ſçachez que voulant qu'on finiſſe,
Je contrains la Marquiſe à vous rendre juſtice.

ANGELIQUE.

L'on m'a dit vos bontés, monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mon procedé du moins eſt aſſez ſingulier !
Car je n'épouſe point en fraude votre tante,
La famille ſous main en eſt très-conſentante :
La Marquiſe auroit pris quelque diſſipateur ;
Ils me regardent, moi, comme un mari tuteur.
Ils ſçavent l'aſcendant que j'ai ſur la Marquiſe,
Sa paſſion pour moi la rend bonne & ſoumiſe,
Senſée, indifférente. Amitié de ſang-froid
Domine ſur l'amour ; ſur elle j'ai ce droit,

Et je m'en fervirai ; car époufant la tante,
Oncle par conféquent de la niece charmante,
Je te fais mon neveu, refpecte un oncle en moi;
Pour ma niéce je fçai tout ce que je lui dois;
Epoufer une tante eft une hardieffe,
Qu'on ne peut expier qu'en mariant la niéce.

ANGELIQUE.

Dorante, vous avez le plus aimable ami....

DORANTE.

Et qui ne fert jamais fes amis à demi:
Comme de la Marquife il n'eft rien qu'il n'obtienne,
Il parlera pour nous.

LE CHEVALIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
A la niéce d'abord je fais rendre les biens,
Et la tante par moi confervera les fiens.
A fe remarier elle étoit réfoluë,
A d'autres elle offroit la main que j'ai reçuë;
Elle veut un mari jeune, qui n'ayant rien,
Fruftre fes héritiers en mangeant tout fon bien;
Je ferai fon affaire, & fi je puis, la vôtre,
En vous deshéritant plus fobrement qu'un autre:
Econome des biens, dont pourtant je vivrai,
Pour vos enfans, à vous je les conferverai.



SCENE III.

DORANTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE.

NERINE.

LA Marquise de tout me fait encor mystere ;
Eloignez-vous tous deux, je vois venir son frere.

LE CHEVALIER.

Il est avec cet homme, & je veux l'observer.
A ton amour, mon cher, chez moi va t'en rèver ;
Et Nerine, & ma niéce adouciront le Comte ;
Je ferai la demande après.

DORANTE.

Sur toi je compte.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE, LE COMTE, FALAISE.

ANGELIQUE.

CEt homme a là-dedans vû ma tante en secret,
Il voit mon oncle après !

NERINE.

Comme un fourbe il eſt fait.

ANGELIQUE.

Seroit-ce ce Normand ?

LE CHEVALIER.

L'apparence en eſt grande.

NERINE.

Du Falaiſe, il a l'air ; ſa parure eſt Normande,
Parure à double entente, on ne ſçait ce qu'il eſt.

FALAISE. *au Comte.*

Vous faites pour la niéce un excellent acquêt ;
Mon maître eſt à bon droit Marquis de Procinville ;
Il eſt brave guerrier, & plaideur très-habile ;
Tels étoient ſes ayeux, la terreur des humains,
A la plume, à l'épée, exploiteurs à deux mains.
La nobleſſe Normande ainſi court à la gloire :
Exploits guerriers gravés au temple de mémoire ;
Exploits enregiſtrés dans les greffes du Mans.
Certain Robert le Roux, général des Normands,
Conquerant renommé ſur tout en procedures,
Au ſortir du combat faiſoit ſes écritures
Lui-même.

LE COMTE.

Oüi, j'ai beſoin d'un vrai Robert le Roux
Pour ma niéce.

FALAISE.

Allons donc tromper la ſœur pour nous ;
Et pour nous de la niéce enfin rendez-vous maître ;

Moi, j'obſerverai tout ſans rien faire connoître;
Pour les eſpionner je joüerai bien mon jeu.

LE COMTE.

Avant que de la voir, j'y vais rêver un peu.

Ici une Scene muette de Falaiſe qui voit le Chevalier avec Angelique, & le ſoupçonne. Il regarde enſuite Nerine, & feint d'en être charmé; après quoi il ſe retire d'un côté & le Chevalier d'un autre.

SCENE V.

LE COMTE, ANGELIQUE, NERINE.

LE COMTE.

QUe vois-je? vous voilà hors du Couvent ma niéce?

NERINE.

Pardon ſi d'en ſortir elle a la hardiſſe;
Mais le deſir d'hymen, ſubtil comme le vent,
S'eſt par malheur gliſſé juſques dans ſon couvent.
Je l'ai laiſſé ſouffler.

LE COMTE.

A mes ordres rebelle;
Vous voyez votre tante, & vous voilà chez elle;

Avec elle ſans doute ici vous complotez,
Quand elle eſt à Paris, enfin vous la hantez ?

NERINE.

Ma foy, très-rarement elle hante ſa tante.

LE COMTE *en colere.*

Taiſez-vous.

ANGELIQUE.

Pardon.

NERINE.

Mais. . . .

LE COMTE.

Taiſez-vous, inſolente.

NERINE.

Nous ſommes avec elle aſſez mal, Dieu merci,
Quel eſprit! quelle humeur! & le cœur endurci. . . .

LE COMTE *s'adouciſſant par degrez.*

Tu dis que. . . .

NERINE.

Je dis que par malice je penſe,
Elle ſe remarie.

LE COMTE.

Oüi par pure vengeance.

NERINE.

La vengeance n'eſt pas ſon unique motif,
Cette veuve a le ſang plus que vindicatif.

LE COMTE.

Tu lui rends bien juſtice! en cela je t'eſtime.

NERINE.

Il suffit d'être bon pour être sa victime.
Pardon, si je la hais.

LE COMTE.

Va, je t'en aime mieux.

NERINE.

Nous n'avons presque osé nous montrer à ses yeux;
Eh! monsieur, aujourd'hui protegez-nous contre elle;
On lui voit pour sa niéce une haine mortelle,
Parce quelle est la vôtre; ainsi qu'on voit souvent
Une femme de bien haïr son propre enfant,
Parce que son mari peut-être en est le pere.

LE COMTE.

Ma niéce, embrassez-moi: voyons ce qu'on peut faire.
Au fond j'aime Angelique, elle me fait pitié.

ANGELIQUE.

Ah! je ne veux de vous rien que votre amitié.

NERINE.

Amitié qui marie.

LE COMTE.

Oüi; mais c'est un mystere;
Jusqu'à ce que l'on soit d'accord, il faut se taire.

ANGELIQUE.

Mais ma tante, je crois, vient au devant de vous.

NERINE.

Je cours chercher l'arbitre.

SCENE VI.

LE COMTE, ANGELIQUE, LA MARQUISE.

ANGELIQUE.

AH ! quel bonheur pour nous !
Cette entrevuë aura parfaite réussite.
Ah ! ma tante, à la paix mon oncle vous invite.

LA MARQUISE.

Pour te faire plaisir, je le vois de bon cœur.

ANGELIQUE *courant à l'oncle.*

Ma tante vient à vous.

LE COMTE.

Pour faire ton bonheur ;
Je vais l'embrasser.

ANGELIQUE *à part.*

Bon. Ils vont s'aimer, je pense.

LA MARQUISE *a part.*

Quel effort je me fais !

LE COMTE *à part.*

Ah ! quelle violence !

LA MARQUISE.

Eh ! bon jour, mon cher frere.

LE COMTE.

Embrassez - moi, ma sœur.

LA MARQUISE.

C'est avec grand plaisir.

LE COMTE.

Ah ! c'est de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Qu'entre mon frere & moi, ce jour-ci renouvelle
Pour soixante ans au moins, l'amitié fraternelle.

LE COMTE.

Que plus long-tems encor secondant mes desirs
Le Ciel comble ma sœur de biens & de plaisirs.

LA MARQUISE.

Nous voilà réünis.

ANGELIQUE.

Réünion charmante !

LE COMTE.

Et l'on peut s'assurer qu'elle sera constante.

LA MARQUISE.

Oüi. Quand vous promettez, on peut compter sur
vous ;
Et quelques démélés qu'on ait vûs entre nous,
A votre probité je rends toujours justice.

LE COMTE.

Il faut me pardonner quelque petit caprice,
Et vous avez aussi quelque petite humeur,
Mais, toujours je l'ai dit, vous avez un bon cœur.

ANGELIQUE

ANGELIQUE.

Ah ! vous êtes si bons tous deux !

LA MARQUISE.

Sur tout mon frere.

LE COMTE.

Obligeante sur tout, c'est-là son caractere.
Ça, ma sœur, aujourd'ui j'ose vous demander
Une grace.

LA MARQUISE.

A coup sûr je vais vous l'accorder.
Mais je voudrois aussi vous en demander une.

LE COMTE.

Tant mieux. C'est pour tous deux une égale fortune,
De pouvoir sur le champ contentant son desir,
Rendre grace pour grace, & plaisir pour plaisir.

LA MARQUISE.

Vous êtes effectif.

LE COMTE.

Je le suis, je m'en pique.
Que puis-je faire ?

LA MARQUISE.

C'est au sujet d'Angelique.

LE COMTE.

C'est d'Angelique aussi que je vous parlerai.

LA MARQUISE.

Vous devez l'avoüer, & moi j'en conviendrai,
Nous avons eû tous deux pour elle un peu de haine.

ANGELIQUE.

Vous m'aimez dans le fonds ?

LA MARQUISE.

Oüi ; car je ſuis humaine.

LE COMTE.

La même humanité, les mêmes ſentimens
Nous viennent d'émouvoir tous deux en même tems ;
De la fraternité, c'eſt l'effet ſympatique.

LA MARQUISE.

Attendriſſons nos cœurs en faveur d'Angelique ;
Ne la contraignons point de reſter au Couvent.

LE COMTE.

C'eſt à quoi je rêvois tantôt en arrivant ;
Oüi, faiſons-lui du bien.

LA MARQUISE.

Du bien, c'eſt ma penſée.

LE COMTE.

J'ai fait réflexion....

LA MARQUISE.

Réflexion ſenſée !

LE COMTE.

Que ce procès nourrit la diſcorde entre nous.

LA MARQUISE.

Même réflexion.

LE COMTE.

Je rompis avec vous
Pour cette Terre.

LA MARQUISE.

Objet de notre broüillerie :
Faiſons-en à ma niéce un don, je vous en prie.

LE COMTE.

J'allois vous en prier, d'honneur, dans le moment.

LA MARQUISE.

De nos prétentions....

LE COMTE.

Faire un don.

LA MARQUISE.

Juſtement

LE COMTE.

Chacun s'eſt, comme l'autre, arrangé par avance.

LA MARQUISE.

De tous nos ſentimens voyez la convenance !
J'admire que de cœur.... là.... nous nous prévenions !

LE COMTE.

Sans nous être parlé que nous nous devinions !
Car vous voulez ſans doute auſſi qu'on la marie ?

LA MARQUISE.

Juſtement. Je le veux, même je vous en prie.

LE COMTE.

Il eſt juſte qu'elle ait un établiſſement ;
Mais je dis au plûtôt.

LA MARQUISE.

Oui, ſans retardement.

LE COMTE.

Nous voilà de tout point d'accord ſur cet affaire ;
Nous le ferons toujours.

LA MARQUISE.

Aſſûrément, mon frere :
Car le choix du mari vous eſt indifférent ?

LE COMTE.

Oui : qu'importe, pourvû que le mari qu'on prend
Soit un homme de bien.

LA MARQUISE.

C'eſt cela, qu'il convienne ;

ANGELIQUE.

Il me doit convenir, de quelque part qu'il vienne,
Ou de vous, ou de vous.

LE COMTE.

La choſe étant ainſi,
Je vous épargnerai l'embarras, le ſouci,
De chercher un mari pour elle.

LA MARQUISE.

Non, mon frere ;
Moi, qui reſte à Paris, je ferai cette affaire.

LE COMTE.

Je prendrai volontiers le ſoin de la pourvoir.

LA MARQUISE.

Donnez-moi ſeulement par écrit un pouvoir.

LE COMTE.

Non, donnez-le moi, vous, je ſuis prudent & ſage.

LA MARQUISE.

Mieux que vous je sçaurai faire un bon mariage.

LE COMTE.

Oh ! je veux m'en charger.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce sera moi.

LE COMTE.

Je m'en charge, vous dis-je, & de plus je le dois;
Je me suis fait nommer son tuteur par justice.

LE MARQUISE.

Moi, pour la marier, je me nomme tutrice.

LE COMTE.

Moi, j'ai promis ma niece, & me suis engagé.

LA MARQUISE.

Mon projet, est aussi tout fait, tout arrangé.

LE COMTE.

Cet arrangement fait n'est que pure malice.

ANGELIQUE.

Eh ! ne vous broüillez pas.

LE COMTE.

Ah ! c'est un artifice
Pour ne point consentir à l'homme que je veux.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon frere, inquiet, soupçonneux.

ANGELIQUE.

Eh ! ma tante !

LE COMTE.

Ma sœur sera toujours maligne.

ANGELIQUE.

Eh ! mon oncle !

LA MARQUISE.

Ce trait de mon frere est bien digne.

LE COMTE.

En vain donc j'avois mis, pour avoir l'union,
Entre nous le chemin de Paris à Lyon.

LA MARQUISE.

Et pour venir la rompre après cinq ans d'absence ;
De Lyon vous prenez exprès la diligence.

ANGELIQUE.

Vous voulez même chose, & vous êtes d'accord.

LE COMTE.

Quelle femme !

LA MARQUISE.

Quel homme !

LE COMTE.

Ah ! j'ai bien vû d'abord,
Tantôt en arrivant, niéce & gouvernante,
Avoient fait contre moi leur brigue avec la tante.

ANGELIQUE.

Non, mon oncle, non.

LE COMTE.

Oh ! je sçaurai vous punir.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une rupture à n'y plus revenir.

ANGELIQUE.

Mais faut-il sur un rien....

LE COMTE.

Oüi, ventrebleu, j'en jure...

LA MARQUISE.

Oüi, j'en fais serment....

ANGELIQUE.

Mais pourquoi cette rupture ?

LA MARQUISE.

Ma niece aura celui qui plus vous déplaira.

LE COMTE.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.
Il s'en va.

ANGELIQUE.

A les raccommoder j'ai bien pris de la peine.

NERINE *à Angelique qu'elle fait sortir.*

Laissez-moi profiter de son accès de haine.

SCENE VII.

LA MARQUISE, NERINE.

LA MARQUISE.

Pour ma niece, sans doute il vouloit quelque
époux

Qui fût mon ennemi.

NERINE.

Mon Dieu, modérez-vous.

LA MARQUISE.

La modération me donne la migraine.

NERINE.

Fort bien. Ne pas goûter une passion pleine,
Vous aimeriez autant presque n'en point avoir.
Haïssez, j'y consens. Car j'ai bien sçû prévoir
Que vous ne maririez la niece que par pique:
J'imagine un moyen de pourvoir Angelique
Qui pourra nous venger d'un frere....

LA MARQUISE.

Vengeons-nous:
Je veux te dire....

NERINE.

Quoi!

LA MARQUISE.

Cent choses.

NERINE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE.

J'aimois le Chevalier.

NERINE.

Oüi, je l'avois oüi dire.

LA MARQUISE.

Je ne l'aime plus.

NERINE.

NERINE.

Bon, tant mieux.

LA MARQUISE.

Que je reſpire !

Ouf.

NERINE.

Oüi, la haine ſeule eſt digne d'un grand cœur.
Auſſi-bien que l'amour, la haine a ſa douceur :
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne : on fait filer la haine
A longs traits, avec art, comme l'amour enfin ;
Chez les femmes ſur-tout, où le plaiſir malin
Prend racine, s'étend (la terre en eſt ſi bonne !)
Cette maligne haine, outre qu'elle y foiſonne,
Y dure beaucoup plus que le goût d'un amant.
C'eſt en paſſant qu'on aime ; on hait plus conſtamment.
Le plaiſir d'aimer fuit, paſſe avec la jeuneſſe ;
Et celui de haïr croît avec la vieilleſſe.
D'ailleurs d'avoir aimé, femme ſage à regret ;
Mais ſans aucun remords la vertueuſe hait.
Que de gêne en amour ! précaution, myſtere.....
Il eſt ſouvent trompeur ; la haine eſt plus ſincere.
Tel vous aime, dit-il ; n'en croyez rien, il ment :
Vous dit-on qu'on vous hait ? croyez-le aveuglément.
En aimant, le plaiſir c'eſt d'être aimé de même ;
Eh ! qui peut s'aſſurer d'être aimé quand il aime ?

Peu d'amours mutuels, encore moins de conſtans,
Mais qui hait, eſt plus ſûr d'être haï long-tems.

LA MARQUISE.

Tu me fais appétit de haïr ; mais, Nerine,
C'eſt ſans me dégoûter d'aimer.

NERINE.

Comment.

LA MARQUISE.

Devine ?
Mais je ſonge à mon frere encor. Quelle fureur !
Ah ! ma fureur s'appaiſe, & ſe change en douceur,
Voyant venir Dorante.
C'eſt lui.

NERINE.

Qui, lui ?

SCENE VIII.

LA MARQUISE, DORANTE, NERINE.

LA MARQUISE.

CElui qui calme, qui tempere....
Mes ſens étoient troublés..... troublez par la colere,
Et cet objet après avoir calmé mes ſens,
Les retrouble.... mais c'eſt d'autre façon.

NERINE.

J'entens.

LA MARQUISE.

Il eſt charmant. Tiens, vois, Nerine.... je l'adore;
Tu ne le connois pas. Son nom, c'eſt....

NERINE.

Je l'ignore;
Mais.....

LA MARQUISE.

Je tremble..... Monſieur..... vous paroiſſez rêveur;

DORANTE.

Oüi, Madame. Je vois votre frere en fureur;
Plus de réünion, a-t-il dit à Pirante.
Cette rupture à tous va paroître étonnante,
C'eſt à quoi je rêvois; car j'y prends part pour vous;
Vous voulûtes hier, Madame, qu'entre nous
Commençât l'union d'une amitié ſincere,
Ce ſont vos propres mots. Un conſeil ſalutaire
Que je vous donne, c'eſt.....

LA MARQUISE.

Nerine, un trouble....

NERINE.

Entrons.

LA MARQUISE.

Monſieur..... ma honte....

NERINE.

Mais, ou rentrons, ou ſortons;

LA MARQUISE.

Monſieur....vous....a-t-on tant de pudeur à mon âge?

NERINE.

Mais gardez la du moins juſqu'à tantôt. *à part.*
J'enrage.

LA MARQUISE.

Monſieur.....

NERINE.

C'eſt qu'à Madame un mal de gorge a pris.
La luette, la langue, elle a tout entrepris:
à la Marquiſe.
Venez boire.

LA MARQUISE *en ſortant.*

Il eſt vrai.... je n'oſe pas moi-même....
Rougis pour moi, Nerine, & dis lui que je l'aime.

SCENE IX.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

QU'entens-je?

NERINE.

Elle vous aime.

DORANTE.

Où ſuis-je?

NERINE.

Vous voilà.

Dans les biens jusqu'au cou. Voyez, épousez-là.

DORANTE.

Que devient Angelique ?

NERINE.

Un objet de sa rage ;

Si. . . .

DORANTE.

Je perds l'espérance.

NERINE.

Et moi, je perds courage.

DORANTE.

Le coup est bien cruel !

NERINE.

Ce coup m'abasourdit.

DORANTE.

Ce mortel contre-tems. . . .

NERINE.

M'abat & m'étourdit ;

Je n'ai plus. . . .

DORANTE.

Juste ciel !

NERINE.

La force. . . .

DORANTE.

Elle ! elle m'aime !

NERINE.

D'agir.

DORANTE.

Quoy !

NERINE.

De penser.

DORANTE.

Moi !

NERINE.

Vous.

DORANTE.

Moi, moi !

NERINE.

Vous-même.

DORATTE.

Il faut. . . .

NERINE.

Quoi ?

DORANTE.

Voyons. . . .

NERINE.

Qui ?

DORANTE.

Mais sçachons. . . .

NERINE.

Que sçavoir ?

DORANTE.

Allons....

NERINE.

Où; vous noyer?

DORANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

SCENE X.

DORANTE, LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

Le bel accord, mon cher, que l'entrevuë opere!
Ils ne ſe verront plus, l'arbitre en déſeſpere;
Ils faudra les gagner chacun ſéparément,
Vous autres gagnerez l'oncle facilement,
Pour moi morbleu, pour moi, je n'épouſe la tante
Qu'en éxigeant.....

NERINE.

Tout beau, la puiſſance exigeante
Vous manque ici tout net: vous n'êtes plus mari;
Pour un autre que vous, ſon cœur eſt attendri.

LE CHEVALIER.

Quoi! plaiſantes-tu?

NERINE.

Non, l'avis que je vous donne
N'eſt que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Parbleu la nouvelle m'étonne,
Mais ne m'afflige point ; c'eſt-à-dire pour moi,
Car je me repentois d'avoir donné ma foi
Preſque publiquement à la folle Marquiſe ;
Ainſi ſon changement à changer m'autoriſe.
Trop conſtant par honneur, je n'euſſe pas oſé
Accepter un parti que l'on m'a propoſé,
Femme moitié moins riche, auſſi moitié plus ſage ;
Amour moins pétulent, mais auſſi moins volage,
J'attens de la Marquiſe un refus éclatant,
Qui me donne aujourd'hui le droit d'être inconſtant.
Mais ſçavez-vous quel eſt ce rival redoutable ?
Tel qu'il ſoit la Marquiſe y perd.

NERINE.

Il eſt aimable.

LE CHEVALIER.

J'obſerve exactement un traité conjugal.

NERINE.

Entre vous le débat, voilà votre rival.

LE CHEVALIER.

Dorante ?

NERINE.

Oüi.

LE CHEVALIER.

Palſambleu l'incident me fait rire!
J'en ſuis fâché pour toi. Ha, ha! tu vas me dire
Qu'il n'eſt pas trop ſenſé de rire en pareil cas;
Mais ſi je m'affligeois, je ne trouverois pas
De promts expédiens que ma gayeté m'inſpire:
Elle m'ouvre l'eſprit. Par exemple.... qu'on tire
De la tante les biens de la niéce... on le peut,
L'Arbitre le prétend, la famille le veut;
Alors en gagnant l'oncle, on mariera la niéce
Malgré la tante.

NERINE.

Oüi, mais lui joüer cette piéce;
C'eſt la difficulté.

LE CHEVALIER.

Nous allons y rêver;
Entrons chez moi tous trois.

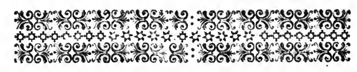
DORANTE.

Je vais vous y trouver;
Mais je veux voir l'arbitre. Ah quel malheur,
Nerine!

LE CHEVALIER.

Je ſens que malgré moi pour lui je me chagrine.
Trouvons vîte un remede à ſes malheurs preſſans;
Car je ne pourrois pas être chagrin long-tems.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, NERINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS *en donnant une lettre à Nerine.*

C'Est pour Monsieur le Comte.

NERINE.

Il est en ville ; donne ;
Je la lui rends tantôt, à lui-même, en personne ;
Il doit venir chez nous, je la lui remettrai.
Lettre de Normandie. A fond j'éclaircirai
D'où vient la lettre. Mais pensons à ce qui presse.



SCENE II.

LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

J'Y rêve. Mais il faut que Dorante paroisse
Vouloir bien épouser la Marquise. Oüi, ce tour
Seroit assez plaisant ! se servir de l'amour,
Qu'elle a pour lui, qui fait l'obstacle, qui désole ;
Se servir de l'amour qu'a pour lui cette fole,
Pour lui faire livrer les biens qu'elle retient :
Du Comte on tirera parti.

NERINE.

Dorante vient ;
Que vois-je ? où diantre a-t-il pu joindre la Marquise ?

LE CHEVALIER.

Elle l'aura surpris.

NERINE.

Peste de la surprise !
Morbleu, sur notre idée il n'est point prévenu ;
N'étant instruit de rien, qu'aura-t il répondu ?
Il aura tout gâté. Restez dans ce passage,
Du contre-tems tâchons de tirer avantage,
Quand il sera pressé, je tousserai.

LE CHEVALIER.

J'entends.

NERINE.

Quel plaisir de servir des gens intelligens !

SCENE III.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

AH ! dans quel embarras me jettes-tu ? j'essuye
Le plus cruel assaut. . . .

NERINE.

Il faut. . . .

DORANTE.

Que je la fuye,
Elle me suit.

NERINE.

Restez : stratagême impromptu !

DORANTE.

Tu lui dis que je veux l'épouser, rêves-tu ?

NERINE.

Vous l'aimerez de plus, j'en ai donné parole,
Oüi, vous l'aimez, vous dis-je, il le faut.

DORANTE.

Es-tu folle ?
Je suis. . . .

NERINE.

Vous perdrez tout.

DORANTE.

Je ne puis consentir
'A feindre.

NERINE.

Equivoquez, & laissez-moi mentir ;
En lui parlant, songez à la niéce charmante,
Soupirez pour la niéce en parlant à la tante,
C'est tout de même, allons, songez qu'un mot ou deux
Procure à cette niéce un mariage heureux.

SCENE IV.

LA MARQUISE, DORANTE, NERINE.

NERINE.

MAdame, nous parlions de l'heureux Mariage...

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous parliez de moi ?

NERINE.

C'est grand dommage
Que ce qu'il m'en disoit soit éloge perdu,
Je voudrois que de loin vous l'eussiez entendu.

LA MARQUISE.

Que difiez-vous, Monfieur ?

NERINE.

Il n'ofe le redire.

à part à la Marquife.

La riche veuve croit que l'intérêt infpire
Au jeune Cavalier tout ce qu'il ne fent pas,
Et qu'il lui dit.... Je ris de ce double embarras.

haut.

Je vous vois à tous deux une efpéce de honte;
Vous reftez-là muets ; la rougeur vous furmonte.
Monfieur me difoit donc qu'il étoit tout honteux
De vos immenfes biens ; car il eft généreux.
Monfieur rougit voyant votre grande richeffe,
Et vous, vous rougiffez de fa grande jeuneffe.
Vous rougiffez tous deux ; car ainfi que l'honneur,
La générofité, Madame, a fa pudeur.

LA MARQUISE.

Je vous permets d'aimer mes grands biens ; car du refte
Je crains.....

DORANTE.

Je vous l'ai dit, Madame, je protefte ;
Je jure que les biens qu'aujourd'hui vous m'offrez,
Je les méprife au point.....

NERINE.

Jamais vous ne croirez

A quel point là-dessus va sa délicatesse.

LA MARQUISE.

Vous trouvez donc en moi plus que de la richesse ?

NERINE.

Il faut bien, puisqu'en vous il voit de la beauté,
De l'esprit ; votre humeur, sur tout, votre gayeté,
Votre enjouëment d'hier le charma.

LA MARQUISE.

J'y pris garde.
Reprenons la gayeté d'hier ; car on hazarde,
On dit tout en riant, on s'explique bien mieux ;
La honte paroît trop sur un front sérieux.
Disons donc que rien n'est d'un plus heureux présage
Que lorsqu'en quatre jours on fait un mariage ;
Cela prouve un rapport, que je vois entre nous,
Et qu'on voit rarement, Monsieur, dans deux époux.
Bon esprit, belle humeur, douceur & complaisance !
Pour l'âge, nous n'avons pas tant de convenance ;
Mais je ne vieillis point, & vous deviendrez vieux,
Et pour épouse alors je vous conviendrai mieux.

DORANTE.

Quand on a comme vous l'humeur vive & brillante,
On ne vieillit point.

LA MARQUISE.

Ah ! la replique est galante ;
M'aimeriez-vous un peu ? parlez ouvertement,
Monsieur.

NERINE.

Je vous ai dit qu'il faut premierement,
Pour le faire parler, lever tous ſes ſcrupules.

DORANTE.

Oüi, ſcrupules, j'en ai.

NERINE.

Même de ridicules :
Dans un ſiécle, où chacun ne ſe fait une loi
D'honneur, de probité, que par rapport à ſoi ;
Il craint de ſupplanter le Chevalier.

DORANTE.

Je blâme
De pareils procédés.

NERINE.

Il veut du moins, Madame,
Ne ſe point déclarer que vous n'ayez rompu.

LA MARQUISE.

Il me faut quelque tems ; mais j'ai déja conçû
Un prétexte pour rompre à peu près vrai-ſemblable.

NERINE.

Pour ſon autre ſcrupule, il eſt très-raiſonnable,
Même le Chevalier comme lui l'avoit eu ;
Avant que de ſigner, Madame, il a voulu
Voir la famille en paix.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous Dorante ?

DORANTE.

Oüi, je voudrois bien voir la famille contente.

NERINE.

Comme en vous époufant il fruftre de vos biens
Une niéce, il veut voir qu'on lui rende les fiens;
Je l'ai dit à Madame, & pour vous fatisfaire
Elle a fait un bon acte & pardevant Notaire.

LA MARQUISE.

Je ne le livrerai qu'à votre occafion,
Expliquez-vous.

DORANTE.

S'il faut une explication,
Livrez-le, & vous ferez le bonheur de ma vie.

LA MARQUISE.

Ah! le cœur a parlé

NERINE.

Que vous voilà ravie?

LA MARQUISE.

Ravie.... oüi... tranfportée...

NERINE *appellant le Chevalier.*

Hem.

LA MARQUISE.

J'ai vû dans vos yeux,
Votre bouche va donc encor s'expliquer mieux;
Vous n'êtes plus fufpect d'interêt, cher Dorante,
J'ai vû votre embarras, votre pudeur charmante,
La mienne enfin vaincuë....

NERINE.

Ah! fuyez promptement.

LE MARQUISE.

Qu'eſt-ce?

NERINE.

Je vois venir..... ſauvez-vous. Hem.

LA MARQUISE.

Comment.

Pourquoi le faire fuïr?

Dorante ſort.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, NERINE.

NERINE *à part.*

A Préſent je reſpire,

Haut.

Quoi! vous ne voyez pas?

LA MARQUISE.

Qui donc? que veux-tu dire?

NERINE.

Le Chevalier.

LA MARQUISE.

O Dieux ! qu'il vient à contre-tems !
Lui, ſi-tôt de retour ! Nerine tous mes ſens
Se glacent.

LE CHEVALIER *à part.*

Ç'à, pendant qu'à Dorante elle penſe,
J'aurai de l'épouſer facilement diſpenſe ;
Profitons du moment ; mettons-la dans ſon tort.

LA MARQUISE.

S'il me ſoupçonne, il va faire un éclat d'abord ;
Je voulois à loiſir ménager la rupture ;
J'ai des raiſons. Je tremble. Ah ! la triſte avanture !
Diſſimulons encor.

Nerine ſort.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Arrive dans l'inſtant ;
Madame. L'autre jour je vous dis en partant
Que je ne reviendrois pas ſi-tôt ; mais je penſe
Que vous me ſçaurez gré de mon impatience.
Mais.... je voi dans votre air un certain embarras,

Même un trouble.... aujourd'hui je ne vous trouve
pas
La gayeté que toujours mon abord vous inſpire ;
Je ne vous prierai point cependant de me dire
Ce qui ſe paſſe en vous. Nous nous ſommes promis
D'être en nous mariant moins mariés, qu'amis.
J'aime ma liberté, vous, vous aimez la vôtre,
Ainſi ne nous rendons nul compte l'un à l'autre
Ni de nos ſentimens, ni de nos actions.
Mais je voi le ſujet de vos diſtractions,
Vous ſçavez que je ſuis hai de votre frere,
Ma préſence pourroit ranimer ſa colere,
Vous voulez l'adoucir ; je ne me trompe pas,
Sans doute cela ſeul fait tout votre embarras ?

LA MARQUISE.

Juſtement !

LE CHEVALIER.

Vous craignez qu'il ne nous voye enſemble.

LA MARQUISE.

Oüi. C'eſt de cette peur ſeulement que je tremble.

LE CHEVALIER.

Oh ! raſſurez-vous donc, ailleurs je logerai.

LA MARQUISE.

La prudence le veut.

LE CHEVALIER.

Je ne vous reverrai
Que quand vous aurez fait l'affaire eſſentielle.

LA MARQUISE.

Oüi, l'accommodement.

LE CHEVALIER.

Quand j'en aurai nouvelle,
Je viendrai. Nous n'avons rien qui presse entre nous;
Pour signer ce contrat nous avions rendez-vous,
A notre aise. Ce point ne se peut trop rebattre,
Nous devons dans deux jours signer, prenons-en quatre.

LA MARQUISE.

Sept ou huit.

LE CHEVALIER.

Huit ou dix.

LA MARQUISE.

Il faut bien quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il nous faut même plus, & d'ailleurs nos amours.....

LA MARQUISE.

Oh!

LE CHEVALIER.

N'ont ni tant d'ardeur, ni tant de violence,
Qu'un mois même nous fit maigrir d'impatience.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours, mais sérieusement:
Vous m'avez souvent dit, & très-sincerement
Que vous ne promettiez à ma vive tendresse
Qu'une bonne amitié, tout le reste est foiblesse.

LE CHEVALIER.

Oüi, votre cœur pourroit, s'étant fortifié,
Avoir réduit l'amour à la ſimple amitié.

LA MARQUISE.

Mais cela ſeroit juſte.

LE CHEVALIER.

Oh! je ſuis équitable.

LA MARQUISE.

Moins d'amour de ma part.

LE CHEVALIER.

Rendra plus convenable,
Plus égale entre nous l'union.

LA MARQUISE.

L'amitié.
Et j'ai gagné cela ſur moi plus d'amoitié,
Pour rendre plus aiſé le nœud qui nous engage;
En ſorte, Chevalier, que notre mariage
N'eſt quaſi qu'un prétexte à ſe voir librement.

LE CHEVALIER.

Et qui ne nous oblige à rien préciſément.

LA MARQUISE.

Non, car au fonds ce n'eſt encor qu'une promeſſe.

LE CHEVALIER.

Promeſſe non ſignée, & même d'une eſpéce.....

LA MARQUISE.

Promeſſe libre.

LE CHEVALIER.

Libre, eſpéce de projet.

LA MARQUISE.

Projet ſimple.

LE CHEVALIER.

Oüi, très-ſimple, & de ceux que l'on fait
Preſqu'en l'air.

LA MARQUISE.

En l'air, car ſuppoſé que l'un change.....

LE CHEVALIER.

L'autre n'eſt point en droit de le trouver étrange.

LA MARQUISE.

Ainſi ſoit vous, ſoit moi....

LE CHEVALIER.

Toute permiſſion.
Çà, je vous laiſſe, il faut de la diſcretion.

LA MARQUISE.

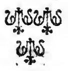
Vous êtes, j'en conviens, d'un charmant caractere.

LE CHEVALIER.

Et commode. Allez donc terminer votre affaire,
De moi vous voilà libre.

LA MARQUISE.

Allez, embraſſez-moi.



SCENE VII.

LA MARQUISE.

IL n'eſt pas ſoupçonneux ! j'aime la bonne foi;
Il n'approfondit rien, c'eſt un homme adorable !
Il eſt ſi bon ! mais quoi ! Dorante eſt plus aimable;
Cela m'excuſe : au fond changer n'eſt point trahir,
Ce n'eſt qu'être inconſtante.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

AH ! je viens de haïr....

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cher !

FALAISE.

Je viens de haïr votre frere;
Madame, preſque autant que mon maître peut faire;
Je l'ai vû là paſſer, il m'a regardé noir.
Ç'a, Madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,

Et

Et donner en ſecret votre niéce à mon maître?
Cette donation eſt faite?

LA MARQUISE.

Elle va l'être.
Je contente par là ma haine & mon amour;
Ma haine, en la maſquant, en prenant le grand tour;
Car j'oblige ton maître à bien plaider mon frere:
Je lui cede un procès, mais un homme d'affaire
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans
Ce procès que je cede, & c'eſt bien peu de tems;
Pourra-t-il en former quelqu'autre.

FALAISE.

Qui? mon maître?
Le pere des procès n'en pourroit faire naître?
Quand j'ai, car moi c'eſt lui, le moindre échantillon,
Tenant le bout du fil du moindre Procillon;
Un quartier de terrain dans toute une Province;
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, & le tout avec formalité,
Procedure eſt chez nous la regle d'équité;
Sur le terrain des ſots j'arondis l'héritage
Par droit de bien ſéance, & droit de voiſinage;
En gagnant par juſtice, on a rarement tort;
Mais ſuppoſé qu'on l'eût, tout eſt ſujet au ſort,
Il eſt juſte qu'on gagne une mauvaiſe cauſe,
Puiſqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expoſe;
Car enfin après tout, qui ſçait en certain cas
Si la terre d'autrui ne m'apartiendra pas,

Par quelque nullité, vice de procédure?
Peut-être à mon profit dans une affaire obscure,
Un juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE

Ces maximes me font aimer ton maître & toi :
Vous poursuivrez mon frere, & j'en rirai dans l'ame;
J'en aurai le plaisir sans en avoir le blâme.
En faisant cette paix, que je me vangerai!
Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin je me réconcilie.

FALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie,
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

LA MARQUISE.

L'Arbitre avec mon frere au reste aura fini,
Il s'est fait fort d'avoir en blanc sa signature.

FALAISE.

A l'arbitre allez donc livrer....

LA MARQUISE.

Je vais conclure.
Avec un frere au fond il faut bien vivre en paix,
en appercevant le Comte.
Mais à condition de ne le voir jamais.



SCENE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE.

De ce qu'elle me fuit, je n'ai point de colere,
Parce qu'elle ne fait que ce que j'allois faire.

FALAISE.

Vous ne la fuyez, vous, que par bonté de cœur;
Parce que vous verriez sa haine avec douleur.
Mais elle! oh! elle haït votre propre personne.

LE COMTE.

Moi, par un bon motif à ton maître je donne
Ma niéce & le procès pour plaider ma sœur.

FALAISE.

Bon.

LE COMTE.

Pour son bien, pour la mettre un jour à la raison;
Car d'ailleurs de bon cœur je me réconcilie,
Pourvû que l'on la mate, & l'arbitre la lie,
Car il tirera d'elle un blanc signé, je croi,
Enfin je fais la paix autant qu'il est en moi.

FALAISE.

Paix pour le *decorum*, car lorsque vous la faites;
Retentons souterrains, & chicanes secretes......

Il le faut pour ſon bien, dites-vous.

LE COMTE.

Oüi, ſans fiel.

FALAISE.

Tant de plaideurs devots diſent : Faſſent le ciel
Qu'un Arrêt foudroyant rendre un tel raiſonnable.
En conſcience on peut plaider à l'amiable.

LE COMTE.

Avant tout je voudrois voir la lettre pourtant ;
Depuis huit jours ici cette lettre m'attend,
Je ne la trouve point.

FALAISE.

Je crains quelque ſurpriſe

SCENE X.

LE COMTE, FALAISE, NERINE.

NERINE *à part.*

DAns quel étonnement me jette la Marquiſe !
Que me dit-elle là de ſa donation ?
Epouſer Procinville eſt la condition.
Ah ! j'enrage : éclatons, plaignons-nous à ſon frere.

LE COMTE.

Je vais chercher ma lettre, elle m'eſt néceſſaire.

NERINE.

Monſieur, le déſeſpoir.....

LE COMTE.

Non, non, conſole-toi;
Je céde tous les biens, & pour ma niéce, moi,
J'ai choiſi pour époux en ſecret Procinville :
N'en dit mot à ma ſœur. Chut!

NERINE.

J'en reſte immobile!

SCENE XI.

FALAISE, NERINE.

FALAISE *à part.*

AU ſeul nom de mon maître un noir chagrin lui prend.
Tantôt avec la niéce un jeune homme galant....
Pour tirer ce ſecret j'ai feint d'aimer Nerine,
Feignons encor.

NERINE *à part.*

Ceci m'étonne.... j'examine....
Ils veulent Procinville en ſecret tous les deux.
Sans doute ce Falaiſe ici s'eſt joüé d'eux,
Il m'obſerve. Tâchons d'éclaircir ce myſtere.
Mais à propos la lettre, il ſe pourroit bien faire

Qu'elle fût du Marquis. Pour tirer ſon ſecret,
Feignons qu'il m'a charmé tantôt.

haut à part.

Qu'il eſt bien fait.

Le Falaiſe !

FALAISE *haut à part.*

Qu'elle eſt charmante la Nerine !

NERINE *haut à part.*

Contre un amour naiſſant ma fierté qui s'obſtine,
Me gêne.

FALAISE *haut à part.*

Mon amour.....

NERINE *haut à part.*

Ma vertu.....

FALAISE *haut à part.*

Mon ardeur.....

NERINE *haut à part.*

Du moins en ſoupirant ſoulageons nous le cœur.
Ouf ?

FALAISE *haut à part.*

Ouf !

FALAISE & NERINE *enſemble en s'approchant.*

Ouf !

NERINE.

Eſt-ce ainſi que tu viens me ſurprendre ?
Tu guetois ce ſoupir ?

FALAISE.

Tu viens-donc de m'entendre ?
Tu me prends ſur le fait ; car qui te croyoit-là ?

NERINE.

La juſteſſe, l'accord de ces deux ſoupirs-là,
En même-tems...,

FALAISE.

C'eſt comme un *Duo* par nature.

NERINE.

Sans doute quelqu'amour a battu la meſure.

FALAISE.

Comme amant, parlons-nous tous deux à cœur ouvert.

NERINE.

Oüi, qu'ainſi que nos cœurs, nos eſprits de concert
S'expliquent.

FALAISE.

L'interêt de ta jeune maîtreſſe
M'eſt cher comme le tien.

NERINE.

Et moi, je m'intéreſſe
Au Marquis, comme à toi. Dis-moi donc franchement....

FALAISE.

Oüi, tout ce que je ſçais. Et toi ſincerement
Tu me diras.....

NERINE.

Oüi tout. Sois le premier fincere.
Quel tour a pris ton maître en trompant fœur &
frere ?

FALAISE.

Oh! de fes tours jamais mon maître ne m'inftruit ;
Tous fes projets pour moi font une obfcure nuit ;
Car j'y marche à tâtons, je fers à l'aveuglette.

NERINE.

Oh! ma jeune maîtreffe eft bien plus indifcrette.

FALAISE.

Elle te dit donc tout ?

NERINE.

Elle m'ouvre fon cœur.

FALAISE.

Qu'y vois-tu ? parle net. Je te jure d'honneur
Que de l'époufer, moi, j'empêcherois mon maître ;
Suppofé qu'elle aimât quelqu'un. Cela peut être.

NERINE.

Cela ne fe peut, non. Impoffibilité.
Elle employe à haïr fa fenfibilité.
Elle tient de la tante à moitié, tout du frere,
Et d'un grand haïffeur qui fut défunt fon pere.
De leur famille on voit peu d'amans, point d'amis :
On voit paffer la haine au Mans de pere en fils,
Comme à Paris l'amour paffe de mere en fille.

FALAISE.

Ho ! la niéce, je croi, tient peu de ſa famille.

NERINE *tenant la lettre nonchalamment.*

Lettre de Normandie.

FALAISE *à part.*

Ah ciel ! entre ſes mains
La lettre de mon maître au Comte. Ah ! que je crains !
Sçauroit-elle qu'elle eſt de lui ?

NERINE.

Par avanture....

FALAISE.

Eh bien ?

NERINE.

Connoîtrois-tu ?

FALAISE.

Voyons.

NERINE.

Cette écriture ?

FALAISE.

Je ne la connois point.

NERINE.

Suffit. Parlons d'amour.

FALAISE *voulant ravoir la lettre.*

Lettre de Normandie, as-tu dit ?

NERINE *feignant de ne l'écouter pas.*

En un jour
Se ſentir l'un pour l'autre autant de ſympathie !...

FALAISE.

Je connois un facteur ici de Normandie.
Je sçaurai.... donne moi la lettre.

NERINE.

Quand le cœur....

FAILAISE.

Des plaideurs me diront....

NERINE.

L'amour....

FALAISE *à part.*

Hon ! j'ai bien peur.

NERINE.

Je vais la rendre au Comte. A tantôt la tendresse.
à part.
Pour tirer son secret il faut user d'adresse.

FALAISE.

A tantôt.

NERINE *à part.*

Il voudroit l'avoir, je suis au fait

FALAISE *à part.*

Elle ment en disant que cette niéce haït,
Elle aime ce jeune homme. Allons voir.

NERINE *à part.*

Oüi, la lettre.
Pourroit bien détromper la tante.

FALAISE *à part.*

Je vais mettre
Tout en œuvre.

Tous deux se minaudant & se raprochant.

NERINE.

Un seul mot de toi, mais nettement....

FALAISE.

Un de toi, mais naïf; dis-moi tout uniment....

NERINE *lui montrant la lettre.*

Que sur cet écriture un mot simple s'explique?
T'est-elle inconnuë? eh?

FALAISE.

Oüi, tout court. Angelique
A-t-elle un amant? eh?

NERINE.

Non, tout court.

FALAISE.

Tout court. Bon.
Langage de soubrette en cas d'amour: un non
Bien souvent veut dire, oüi.

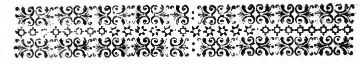
NERINE.

Dans le Normand langage
Oüi, c'est-à-dire, non. *à part.* Mais je tremble.

FALAISE *a part.*

Ah! j'enrage.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LE CHEVALIER, NERINE.

DORANTE.

Tout est perdu pour moi, mon amour découvert;
M'ôte toute ressource, & pour jamais me perd.

LE CHEVALIER.

A tout autre malheur on eût trouvé remede;
A celui-ci, mon cher, mon habileté cede.

DORANTE.

La Marquise sçait tout.

NERINE.

Cet intriguant maudit,
Ce Falaise a tout sçu, ce Falaise a tout dit.

DORANTE.

Ayant quelque soupçon, & voulant me détruire,
Au couvent d'Angelique il est allé s'instruire.

SCENE II.

DORANTE, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Pour la derniere fois, helas, je viens vous voir ;
Nerine, elle sçait tout, je suis au désespoir.
Elle étoit bien tranquille, & j'étois avec elle,
On lui parle tout bas, d'abord elle t'appelle,
Et te rechasse après, & me prend par le bras,
Et voit en moi la peur, le trouble & l'embarras.
Vous aimez, je le sçai, & vous êtes aimée,
Me dit-elle d'abord de fureur animée ;
Elle l'a soutenu, moi le niant toujours,
Mais elle vous voyoit, dans mon air, mes discours,
Peut-être dans mes yeux, car nous sortions d'ensemble
N'y pouvant plus tenir, car encore j'en tremble,
Je me suis dérobée à ses emportemens,
En fuyant à travers de ces appartemens,
Je mourrai de douleur.

DORANTE.

Consolez-vous. J'espere....
La Marquise... Voyons...

ANGELIQUE.

Eh ! que pourroit-on faire ?

DORANTE.

Eſperons tout du tems. Son amour paſſera.

ANGELIQUE.

Non, Dorante, toujours elle vous aimera.

NERINE.

Je le croi ; ſon amour eſt un amour tenace.
Quand l'amour une fois dans un vieux cœur ſe place,
Comme on l'y laiſſe en paix, il y reſte long-tems.

ANGELIQUE.

Quoi nul expédient !

LE CHEVALIER.

J'y rêve, j'en attens.
Soyez d'abord par moi tant ſoit peu querellée.
Quoi ! n'avoir pas l'eſprit d'être diſſimulée !
Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi;
Crainte, ſincérité, pudeur à quinze ans ! fy.
De ces vices je croi que le remords vous rouge ?
Auriez-vous la vertu de bien faire un menſonge.

NERINE.

Oh ! qu'oüi.

LE CHEVALIER.

à Dorante. *à Nerine.*

J'entens quelqu'un, ſors, toi cours amuſer
La Marquiſe.

ANGELIQUE.

Je ſuis.

LE CHEVALIER *arrêtant Angelique.*

Reſtez.

SCENE III.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

IL faut ruſer.
Elle ſçait votre amour, elle eſt bien pénétrante.
Mais a-t-elle fixé ſes ſoupçons ſur Dorante?
L'avez-vous nommé?

ANGELIQUE.

Non.

LA MARQUISE *veuë au fond du théâtre.*

Quel eſt donc ſon amant?

NERINE.

Chimere, elle n'a vû nul homme à ſon couvent.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma niéce,
A quinze ans amoureuſe! ah! quelle hardieſſe!

LE CHEVALIER *bas*.

Il faut tout hasarder, profitons des instans,

ANGELIQUE.

J'entens.

LE CHEVALIER.

haut.

Helas! fut-il jamais un amant plus à plaindre?

LE MARQUISE.

Ah! c'est le Chevalier. Ecoutons.

LE CHEVALIER *bas*.

Pour mieux feindre
Essayes de m'aimer presque réellement;
Prenez-moi pour Dorante, il faut du sentiment.

haut.

De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance,
J'épousois votre tante, & je crains sa vengeance.
Vous sçavez que votre oncle est mon grand ennemi;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au frere
De votre amour il faut encor faire mystere.

bas.

Cachez-le bien au moins. Tout haut répondez-moi
Qu'on vous a soupçonnée.

ANGELIQUE *haut*.

Helas! Monsieur, je croi
Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse:
Je l'ai presque avouée.

LE CHEVALIER *haut.*

Ah ! tant pis.

ANGELIQUE *haut.*

Par foiblesse,

Par franchise.

LE CHEVALIER *bas.*

Fort bien. Mais il faut dire mieux.

haut. *bas.*

Ah ! charmante Angelique. Attendrissez ces yeux.

haut.

Votre tendre douleur augmente encor vos charmes.

bas.

On va nous séparer. Il faut ici des larmes.

Feignez de pleurer.

ANGELIQUE *haut.*

Ah ! je suis au desespoir.

LE CHEVALIER *haut.*

Je vois couler vos pleurs.

bas.

Tirez donc le mouchoir ;

Faudra-t-il tout vous dire.

haut.

Ah ! je perds Angelique.

Il lui prend la main pour la baiser.

Du moins......

bas.

La main en est, il faut du patetique ;

ANGELIQUE *bas, retirant sa main que la Chevalier lui baise.*

Mais.......

LE CHEVALIER *bas.*

La tante nous voit, il ne faut point tricher;
Oh! fuyez à présent.

ANGELIQUE *haut.*

Ah! je cours me cacher.
Je ne puis supporter les regards de ma tante.

LA MARQUISE.

Je m'en étois doutée.

NERINE.

Ah! qu'elle est imprudente!
Tous deux également vous êtes indiscrets,
Dès tantôt vos regards ont trahi vos secrets.
Ah! rien n'échape aux yeux des meres & des tantes;
L'expérience, helas, les rend trop pénétrantes.

à la Marquise.

Vous m'allez quereller en mon particulier.

LA MARQUISE.

Falaise l'avoit vûë avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il faut bien l'avoüer; je soupirois pour elle;
Pris en flagrant délit, m'avoüant infidelle,
Me voilà bien honteux. Que vous me haïrez!
Mais, ma foi, quand la honte & le vin sont tirez,
Il faut les boire.

NERINE.

Allons, buvez d'intelligence.
Honte buë à préſent, ma foi, ſur l'inconſtance.
Vous êtes inconſtant, Madame l'eſt auſſi.

LA MARQUISE.

Il faut vous l'avoüer, j'en aime un autre : ainſi
Vous ne me voyez point jalouſe, furieuſe.
Votre infidélité, d'ailleurs injurieuſe,
Paroît dans un moment favorable pour vous ;
Je ſuis bonne, indulgente, & je dois filer doux,
J'adore votre ami.

LE CHEVALIER.

J'avoüerai ma ſurpriſe,
Elle eſt très-grande, mais ainſi que vous, Marquiſe ;
Je ne ſuis que ſurpris, & non pas furieux,
Car je vois que l'amour a tout fait pour le mieux.

NERINE.

En effet il finit vos gênes, vos contraintes.

LA MARQUISE.

Cet éclairciſſement a fait ceſſer nos feintes.

LE CHEVALIER.

Nous nous gênions tantôt, je ne m'étonne pas
Si voulant du contrat différer l'embarras
Vous diſiez dans trois jours, dans quatre, dans huitaine,
Rencheriſſant ſur vous je voulois la quinzaine ;
Nous nous donnions beau jeu pour notre changement....

LA MARQUISE.

J'ai senti des remords jusques à ce moment.

LE CHEVALIER.

J'avois quelque scrupule.

LA MARQUISE.

Oh! l'heureuse rupture!

LE CHEVALIER.

Je respire à présent.

LA MARQUISE.

L'agréable avanture!

NERINE.

Voilà le bon esprit. Ne se rien reprocher;
Se bien rendre le change au lieu de se fâcher;
Foiblesse pour foiblesse, ayons chacun la nôtre:
Passe-moi celle-ci, je te passerai l'autre.
Que d'honnêtes maris, que de femmes d'honneur,
Sur ces facilités ont fondé leur bonheur.

LE CHEVALIER.

Ça, madame, à présent j'aurai votre suffrage?
Deux trahisons feront un double mariage.

LA MARQUISE.

Non, ma vivacité m'aveugle dans l'instant,
Et me fait oublier le point fixe, important,
A servir ma haine: oüi, ma niéce est destinée,
A Procinville enfin, elle est presque donnée.

LE CHEVALIER.

Quoi! Madame, un tel homme....

NERINE.

Oüi, doit vous ſupplanter.
Sur ſa fidélité, madame peut compter ;
Monſieur qui le connoît, m'en a fait la peinture :
Ce monſtre moitié guerre, & moitié procédure,
Soi diſant noble, fut maître clerc & breteur ;
A Falaiſe on l'a vû, Marquis & Procureur ;
Dans la ville du Mans il s'établit enſuite,
Là les plus fins Manceaux admiroient ſa conduite ;
Ce fut là qu'on en vit quelques échantillons :
Il achetoit ſous mains de petits procillons,
Qu'il ſçavoit élever, nourrir de procédures,
Il les empâtoit bien, & de ces nourritures
Il en tiroit de bons & gros procès du Mans.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt cet ennemi des accommodemens,
Qui vous jurant, madame, une amitié ſincere,
Vous trahiſſoit ſous main en ſervant votre frere.

NERINE.

Pour & contre agiſſant. plaideur à deux envers,
En face il vous careſſe, & vous bat à revers :
Tenez, reconnoiſſez ici ſon écriture.

Nerine donne la lettre à la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Il écrit à mon frere !

NERINE.

Oüi, faites la fracture,
Je n'oſe la faire.

LA MARQUISE *décachetant la lettre.*

Ah ! lifons.

LE CHEVALIER.

Vous allier
Avec un franc fripon !

LA MARQUISE.

Que vois-je, Chevalier ?

LE CHEVALIER *lifant avec la Marquife.*

A médire de vous fa plume eft éloquente !

NERINE.

En vieux titres auffi fa plume eft élegante ;
Pour la beauté du ftile il change un mot, un nom :
Signature qui foit tout-à-fait fauffe, non ;
Non pas tout-à-fait vraie auffi ; mais fignature
Vrai-femblable......

LE CHEVALIER.

On veut bien lui paffer fa roture ;
Mais chacun fçait que c'eft un homme fans honneur ;
Tourmentant fes voifins, injufte, ufurpateur.....

LA MARQUISE.

C'eft l'homme qu'en fecret avoit choifi mon frere !
Il eft ufurpateur, roturier & fauffaire.
Par bonheur je n'ai pas délivré le papier.
Oüi, ma niéce fera pour vous ; Mais, Chevalier :
Comment tromper mon frere ? il fera difficile
De le des-entêter du traître Procinville.

LE CHEVALIER.

C'eſt à quoi nous allons rêver. Faiſons ſi bien
Que de notre complot il ne ſoupçonne rien.

NERINE.

Madame, allons d'abord recacheter ſa lettre,
Et par quelque inconnu faiſons la lui remettre.
Tantôt il la cherchoit dans toute la maiſon,
Sur ce que je l'avois, il auroit du ſoupçon.

LE CHEVALIER.

Toutes deux allez donc réparer la fracture,
Et vous triompherez de lui, je vous le jure.
Rentrez, je vous rejoins.

SCENE IV.

LE CHEVALIER.

JE me ſuis apperçu
Qu'avec la niéce ici ce Falaiſe m'a vû,
Ce maraut ne peut-il point nuire à mon idée?
Notre affaire n'eſt pas encore décidée.



SCENE V.

LE CHEVALIER, FALAISE.

FALAISE *à part.*

VOilà donc ce rival maudit ? & par malheur.
Il me paroît qu'il a pour lui gagné la sœur.

LE CHEVALIER *à part.*

Je crains que ce coquin ici ne nous dérange.
Voyons si tout à l'heure il a bien pris le change,
S'il me croit bien l'amant d'Angelique.

à Falaise.

Viens ça.

FALAISE *en le fuyant.*

Je vais à vous, monsieur.

LE CHEVALIER.

Tu me fuis ? reste-là,
Ou morbleu....

FALAISE.

Pardonnez ; car, monsieur, c'est mon maître,
Ce n'est pas moi qui veut épouser.

LE CHEVALIER.

Comment, traître,
Travailler à m'ôter ma maîtresse ?

FALAISE.

FALAISE.

J'ai peur ;
Tremblez auſſi ; mon maître a pour lui le tuteur ;
La ſœur n'eſt pas baſtante à livrer Angélique :
C'eſt acquiſition fauſſe, & non juridique.
Une niéce, monſieur, ne peut s'aliener ;
C'eſt comme un propre. Enfin on va vous chicanner.
Mon maître ſçait ravoir ſon bien en bonne guerre ;
Il ſçait bien par retrait rentrer dans une terre ;
Oüi, vous l'épouſez mal, mon maître y rentrera.

LE CHEVALIER.

à part. *haut.*
Il eſt dans l'erreur, bon. Pour ton maître on verra ;
Mais à toi, quoiqu'au Mans tu plaides à merveilles ;
Je pourrois bien ici te couper les oreilles.

FALAISE.

Pour me les rendre après je vous fais aſſigner

SCENE VI.

FALAISE.

Pour l'oncle ils ne pourront morbleu pas le gagner ;
Quand il ſçaura l'amour, il les va tous confondre,
Il faut l'attendre ici. De moi je puis répondre.
Je gagne trop d'argent à ſervir un fripon,

Pour n'être pas fidelle, & ne pas tenir bon.
Pour mon maître je vais joüer à quitte ou double ;
Pour ce maudit rival, la Nerine nous trouble :
Je croyois la charmer, cet homme apparemment
Plus libéral encor que je ne ſuis charmant,
La paye bien, le reſte eſt pure bagatelle ;
Moi, lui faiſant l'amour, qu'aurois-je tiré d'elle ?
La faveur d'un coup d'œil, ou d'un air minaudier ?
Bon ! j'aime mieux avoir la faveur d'un Greffier.
Mais le Comte paroît. Laiſſons-là la morale,
Et tâchons d'animer ſa vengeance brutale.

SCENE VII.

LE COMTE, FALAISE, UN LAQUAIS *tenant une lettre.*

LE COMTE.

QUoi, morbleu l'on apporte une Lettre pour moi,
Ici je la demande à tous ceux que je voi....

LE LAQUAIS.

D'une lettre, monſieur, vous êtes fort en peine,
Je courois la chercher, j'étois tout hors d'haleine,
Lorſqu'un homme inconnu....

LE COMTE.

Que tiens-tu ?

LE LAQUAIS.

La voilà.

LE COMTE.

Et donne-là, maraut, ſans dire tout cela.

Le Comte lit. Ce qui eſt écrit dans la lettre, & que le Comte lit, eſt marqué ici en italique : le reſte le Comte le dit à part, comme s'il querelloit le Marquis en perſonne.

De Procinville. Hon, hon, hon.. quel verbiage !
Votre ſœur eſt biſarre, & maligne, & volage.
Bon cela. *Hon, hon, hon.. l'eſprit très-dangereux.*
Fort bien. *Sur le complot que nous faiſons tous deux.*
Hon, hon.. Soyez diſcret, prudent. Mot inutile.
Et morbleu croyez-vous, Monſieur, de Procinville;
Que je ne ſçai pas être auſſi prudent que vous ?
Il faut.. hon, hon.. il faut faire un acte entre nous.
Il faut... hon, hon.. il faut s'aſſurer d'Angelique,
Il faut... toujours il faut ? Votre ton deſpotique
Impoſe trop. *Hon, hon... mais je crains votre ſœur,*
D'ailleurs, on me menace. Hon, hon, hon... j'ai bien peur....
Vous êtes un poltron. *L'on m'écrit que la niéce..;*
On ment. *On dit.. hon, hon..* C'eſt pour vous faire piéce.
Monſieur de Procinville, & vous êtes un ſot.
D'ajoûter foi... *hon, hon... c'eſt ſans doute un complot.*
Soupçons normands. *Je crois...* je n'en crois rien, vous dis-je.

Informez-vous... hon, hon... je prétens & j'éxige...
Vous êtes obstiné. *Je soutiens qu'on a vû....*
Oh ! je vous soutiens, moi... *J'en suis bien convaincu....*
Morbleu, cet homme-là m'échauffe les oreilles !
Car a-t-on jamais vû de disputes pareilles.

à Falaise.

Je me fâchois un peu, ton maître a du soupçon.

FALAISE.

C'est qu'il connoît la sœur. Ah ! qu'il a bien raison ;
On vous trahit.

LE COMTE.

Comment ?

FAILAISE.

Et la tante à la niéce
Donne un amant secret.

LE COMTE.

Ah ! quelle hardiesse.

FALAISE.

Et c'est le Chevalier. J'ai vû, vû de mes yeux.

LE COMTE.

Quoi ! ma niéce me trompe aussi ?

FALAISE.

Tout de son mieux.
De ce complot secret j'ai fait la découverte ;
Sonnons la charge, allons, procédons, guerre ouverte.

LE COMTE.

Heureuſement morbleu je n'ai rien délivré.

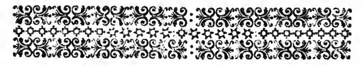
FALAISE.

De ſa conquête enfin l'amant ſera ſevré ;
Nous allons replaider & de tierce & de quarte.
En procès comme au jeu, plus on mêle la carte,
Et plus le gain devient légitime, loyal.
Accorder un procès, eſt-il un plus grand mal ?
C'eſt proprement frauder les droits de la juſtice,
La voler.

LE COMTE.

Ah ! c'eſt trop ruſer, plus d'artifice.
L'Arbitre, la Nérine, & la Sœur, & l'Amant,
Envoyons tout au diable, & la Niéce au couvent.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

DORANTE.

LE Chevalier ſe mocque, il nous fait trop attendre ;
Il nous quitte incertain du parti qu'il doit prendre,
Il court chercher le Comte, il nous dit que chez lui ;
Il fulmine, & ne veut rien finir aujourd'hui.
Mais s'il ne peut calmer la colere du Comte ?

NERINE.

Tant pis.

ANGELIQUE.

Si nous n'avons une réponſe prompte,
Tout eſt perdu.

NERINE.

D'accord.

DORANTE.

Je crains tout. Finiſſons.

Falaiſe à la Marquiſe a donné des ſoupçons.

NERINE.

J'en tremble.

DORANTE.

Au fond je vois que le péril redouble ;
L'amour de la Marquiſe....

ANGELIQUE.

Ah ! c'eſt ce qui me trouble.

DORANTE.

Vous comprenez bien ?

ANGELIQUE.

Oüi. Tout ſe découvriroit.

NERINE.

J'attens le Chevalier.

ANGELIQUE.

Mais, Nerine, il faudroit
Pour finir promptement, prendre d'autres meſures.

NERINE.

Voyons.

DORANTE.

Il faut ſans doute en prendre de plus ſûres.

NERINE.

Prenons en volontiers ; imaginez-les nous,
Réformez nos deſſeins. Quelle idée avez-vous ?
Quel autre expédient ?....

ANGELIQUE.

Je ſuis bien malheureuſe.

NERINE.

Et votre idée à vous ?

DORANTE.

La Marquiſe amoureuſe !

NERINE.

Et vous ?

ANGELIQUE.

Hélas !

NERINE.

Et vous ?

DORANTE.

Ah ! ciel ! j'y périrai.

NERINE.

Voilà de bons avis, & je m'en ſervirai.
Peſte ſoit des amans, & de leurs foibles têtes !
Ils ne ſçavent qu'aimer ; l'amour les rend ſi bêtes !
De leurs tendres ſoupirs, & de leurs chagrins noirs,
De leur joye exceſſive, & de leurs déſeſpoirs,
On ne tireroit pas une once de prudence,
De bon conſeil.

ANGELIQUE.

J'entens.... c'eſt mon oncle, je penſe.

DORANTE.

Quoi donc ! il crie, il jure, il menace, quel bruit !
Pas plûtôt un ſuccès, qu'un malheur le détruit !

SCENE II.

LE COMTE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

LE COMTE.

Oui, plus j'y pense, & plus ma colere s'augmente.
Tête-bleu ; ventre-bleu, de l'amour pour Dorante !

ANGELIQUE.

Il sçait donc notre amour ?

LE COMTE.

Oh ! vous ne l'aurez pas.

DORANTE.

Ah ! nous voilà perdus.

NERINE.

Il va faire un fracás. . . .

DORANTE.

Tâchons de l'appaiser.

ANGELIQUE.

En nous voyant ensemble ;
Il s'irrite encor plus.

LE COMTE.

Hon. . . tête-bleu !

ANGELIQUE.

Je tremble.

LE COMTE.

Oüi, vous aimez Dorante ! ici, ma niéce, ici,
Nous allons voir beau jeu.

NERINE.

Moi, j'ai le cœur tranſi.

LE COMTE.

Monſieur Dorante : un mot.... la fuite eſt inutile.
Ouf, je ne puis parler.

NERINE *à part*

C'eſt un torrent de bile ;

Haut.

S'il pouvoit l'étouffer. Monſieur, vous êtes bon.

LE COMTE.

Vous aimez donc Dorante ?

ANGELIQUE.

Ah ! mon oncle pardon.

LE COMTE.

Oh ! parbleu, votre amour vous produira la rage.

DORANTE.

Où veut-il en venir ?

NERINE.

Voyons fondre l'orage.

LE COMTE *à Angélique.*

Songeons à la punir. Donnez-moi votre main.

NERINE.

Qu'en veut-il faire ? hélas !

DORANTE.

Voyons jusqu'à la fin.

LE COMTE.

Monsieur Dorante.

DORANTE.

Et bien, Monsieur,

LE COMTE.

Donnez la vôtre.
Quoi donc ! vous hésitez ; je pense l'un & l'autre.

NERINE.

Ha, ha... j'entrevoi... bon, je devine, je croi.

LE COMTE.

Traverser son amour, ah ! quel plaisir pour moi !
Ma sœur à cinquante ans devenir amoureuse !
Oh ! je m'en vengerai.

NERINE.

La vengeance est heureuse.

LE COMTE *prenant leurs mains.*

Je vous... marie... exprès... exprès.. pour.. la... punir.

NERINE *prenant leurs mains.*

Punissez, punissez.

LE COMTE.

Quel plaisir j'ai d'unir
Deux cœurs, dont l'union va faire à la Marquise
Un chagrin éternel.

NERINE.

Mais de peur de ſurpriſe,
Séparez-vous tous deux.

DORANTE.

Que d'obligation!

NERINE.

Moins de remercimens, plus de diſcrétion,
Fuyez.

ANGELIQUE.

Que de bonté!

NERINE.

Courez chez votre tante,
De vous entretenir elle eſt impatiente.

SCENE III.

LE COMTE, NERINE.

LE COMTE.

LE Chevalier m'apprend cet amour de ma ſœur:
Le Chevalier & moi nous étions en froideur;
En public je m'étois même mis en colere,
De ce qu'il devenoit malgré moi mon beau-frere;
A préſent je le vais aimer de tout mon cœur,
Car tout ceci le fait renoncer à ma ſœur,
Il m'a donné parole, elle eſt ſûre, & j'y compte.

NERINE.

Quel coup pour votre fœur! elle mourra de honte.
Car elle va refter veuve entre deux amours,
Sur le Chevalier même elle aura des retours.
On a quelque regret de perdre, quoiqu'on change;
Mais fur-tout fon amour pour Dorante vous vange,
Elle croit le tenir, l'amour, qui porte à faux,
Eft bien piquant.

LE COMTE.

Oüi, mais j'ai dit là quelques mots,
Falaiſe m'obſervoit, je parlois de Dorante,
S'il m'avoit entendu? j'ai la voix éclatante:
Il écoute encor.

NERINE.

Ah! s'il avoit entendu
Que l'amant véritable eft Dorante....

SCENE IV.

LE COMTE, NERINE, FALAISE.

LE COMTE *bas à Nerine.*

Il a pû
Entendre quelques mots, car j'étois en colere.

NERINE *bas au Comte.*

Lui redonner le change, eft tout ce qu'on peut faire.

Oüi ; Sur le Chevalier confirmons ſon erreur.

Haut.

Pourquoi vous irriter ? Parce que votre ſœur
Au Chevalier veut bien accorder Angélique,
Vous criez, en faiſant un ſerment autentique,
Qu'en vain nous eſpérons de vous ce tendre amant,
Que nous ne l'aurons pas.

LE COMTE.

Oüi, je fais un ſerment....
A ton maître je fais un ſerment autentique,
Qu'au Chevalier jamais je ne donne Angelique.

NERINE.

Et moi, je fais ſerment, oüi, j'en jure ma foi,
Nous mourrons au Couvent, & votre niéce & moi,
Plûtôt que d'épouſer le ſieur de Procinville ;
Nous ne quitterons point Paris la bonne ville,
Pour épouſer au Mans un Marquis à dindons,
Et nous ne ſçavons pas engraiſſer des chapons.

LE COMTE.

Laiſſons-là criailler, allez chez moi m'attendre.

Bas à Nerine.

C'eſt pour nous en défaire.

NERINE *bas au Comte.*

Ah ! que c'eſt bien l'entendre.

FALAISE.

Ha, ha, ha, je triomphe.

SCENE V.

FALAISE, NERINE.

NERINE.

AH ! fourbe, fcélerat,
Tu m'adorois tantôt, faux amant, renégat.

FALAISE.

Ta colere me fait refpirer plus à l'aife,
Nous avons l'efprit fort nous autres à Falaife ;
Inveδtives, gros mots, injures, maudiffons,
Ce n'eft que menu grain, nous nous en engraiffons.

NERINE.

Me trahir en affaire ! en intrigue, encor paffe ;
Mais en amour ? hélas ! je t'ai crû dans la naffe.

FALAISE.

Je t'aimois tantôt, mais tout change avec le tems ;
Amans Falaifiens ne font pas fi conftans.
Mon amour reviendra peut-être ; mon cœur vole,
Va, vient, reva, revient, tout comme ma parole.
Car d'objet en objet, fouvent du blanc au noir
Je me promene moi du matin jufqu'au foir.
Du non au oüi, oüi, non, ce font mes galeries.

SCENE VI.

NERINE.

NOus pouvons à préſent dreſſer nos batteries.
Le voilà confirmé dans l'erreur. J'ai tremblé
Qu'il n'eût vû qu'à Dorante Angélique a parlé.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NERINE.

LA MARQUISE.

HA, ha, ha, ha, fort bien, ha ha, quelle eſt plaiſante
La piéce que l'on jouë à mon frere !

LE CHEVALIER.

Charmante.
Car vous croyant toujours pour moi le même amour,
Il croit, m'ôtant à vous, vous joüer un bon tour.
Pour vous déſeſpérer il me donne Angelique,
A l'arbitre en ſecret là-deſſus il s'explique.
Je vous ai dit le reſte, & vous verrez ſon jeu,
J'avouërai que tromper quelqu'un me bleſſe un peu;

Mais si la tromperie en quelque cas s'excuse,
C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse
Dans le piége malin, que lui-même nous tend;
D'ailleurs pour détourner un malheur très-pressant
La feinte est quelquefois un vice nécessaire.
Les hommes sont si faux, qu'un seul toujours sincere
Entr'eux tous paroîtroit comme un niais étranger
Dans un païs, où tous biaisent pour s'arranger :
En affaire, en amour, en guerre, en marchandise;
Même en morale on farde à présent la franchise,
Chacun de son manege étant tout occupé,
Qui ne trompe jamais, sera souvent trompé.
Çà, dans son piége il faut que votre frere donne;
Mais finissez sans moi, de peur qu'il ne soupçonne
Qu'en croyant vous punir, il va combler nos vœux.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, ANGELIQUE, NERINE, PYRANTE,

ANGELIQUE *à part à Pyrante en entrant.*

JE ne vois plus d'obstacle à cet accord heureux.

PYRANTE *à la Marquise.*

Vous avez pris enfin l'expédient unique,
Et votre frere & vous, pour pourvoir Angélique;

C'eſt d'ignorer tous deux qui ſera ſon époux.
Fût-il été choiſi par lui, comme par vous,
Fût-il ami du Comte en ſecret & le vôtre,
Si-tôt que l'un ſçauroit qu'il eſt choiſi par l'autre,
Vous ceſſeriez tous deux encor de le vouloir.
Sur ce Marquis Manceau vous l'avez bien fait voir,
Vous le vouliez tous deux, j'ai cru l'accord facile,
Tous deux vous excluez à préſent Procinville;
Le ciel en ſoit loüé, car c'eſt un malheureux;
Mais le plus honnête homme eût été par vous deux
Exclu & déteſté par le même caprice.

NERINE.

Vous parlez à merveille, & vous rendez juſtice.

PYRANTE.

Nous allons terminer.

SCENE IX.

LE COMTE, LA MARQUISE, ANGELIQUE, PYRANTE, NERINE.

LE COMTE.

JE viens à vous, ma ſœur,
Avec ſincérité vous découvrir mon cœur,
Non point comme tantôt par politique feindre,

Dire que je vous aime, en un mot, me contraindre,
Si je vous le difois, vous ne me croiriez pas.

LA MARQUISE.

Votre fincérité m'épargne un embarras.
Car je ne fçai pas bien au fond comment m'y pren-
dre
Pour vous perfuader une amitié bien tendre.

LE COMTE.

Nous nous gênions tantôt en nous tendant les bras.

LA MARQUISE.

Oüi, cet expédient ne nous réuffit pas.

LE COMTE.

Raccommodons-nous donc feulement par prudence.

LA MARQUISE.

Pour éviter le blâme, enfin par bienféance.

NERINE.

Afin qu'on puiffe dire, en parlant bien de vous,
Ce que l'on dit de mieux pour loüer deux époux;
Ils fe haïffent, mais ils vivent bien enfemble.

LE COMTE.

Notre premier motif, celui qui nous raffemble,
Celui qui de fi loin nous fait venir tous deux,
C'eft la famille. Enfin nous fecondons fes vœux,
Plus de procès. Il refte à pourvoir Angelique;
Vous vouliez lui donner tantôt par politique
Ce fourbe de Marquis, c'étoit là votre choix.....

LA MARQUISE.

A ce ſcélérat, oüi, vous donniez votre voix.

LE COMTE.

Nous n'avons d'autre but à préſent l'un & l'autre
Que de l'exclure.

LA MARQUISE.

Il eſt mon horreur & la vôtre.

PYRANTE.

Vous l'excluez enfin dans vos donations.

LE COMTE.

Pour finir entre nous ces altercations,
Nous vous donnons pouvoir de marier ma niéce.

LA MARQUISE.

Ne nous en point mêler c'eſt un trait de ſageſſe,
Plus d'éclats.

LE COMTE.

Le dernier ſera donc celui-ci.

LA MARQUISE.

Notre haine ſera ſecrette, Dieu merci.

PYRANTE.

Votre donation.

LA MARQUISE.

La voici.

PYRANTE.

Vous, la vôtre.

Tous deux donnent leurs donations à Pyrante.

NERINE.

Que vous vous épargnez de tourmens l'un & l'autre.

ANGELIQUE.

Ah ! quel bonheur pour moi !

LA MARQUISE.

Ma niéce peut choisir.

LE COMTE.

Du choix qu'elle fera donnons-nous le plaisir.

LA MARQUISE.

Nous nous sommes promis douceur & politesse.

LE COMTE.

Nous verrons qui des deux tiendra mieux sa promesse.

PYRANTE.

Vous me dispenserez d'être le spectateur
De cette politesse & de cette douceur,
J'ai fait mon ministere, & la niéce est pourvuë.

ANGELIQUE.

Je sors, je n'aurois pas assez de retenuë,
Ma joye irriteroit ma tante.

LA MARQUISE.

Amenez-nous
Votre amant.

LE COMTE *retenant Angélique.*

Il viendra, ma sœur, trop tôt pour vous.
Il est bien fait, charmant, son amant ; il enchante.

NERINE.

Je vous quitte aussi.

LA MARQUISE.

Non, Nerine, ſois préſente,
Je veux te faire voir ma modération;
Car c'eſt mon fort, quand j'ai ma ſatisfaction.

LE COMTE.

Pour moi, je ſuis tranquille, & pourvû que je voye
Mes deſſeins réüſſir, j'ai même de la joye.

LA MARQUISE.

Quand les miens tournent bien, je ris moi quelque-fois.

LE COMTE.

Ne vous fâchez donc point ſi je ris de ſon choix.

LA MARQUISE *appercevant le Chevalier qui vient.*

D'autres même en riront.

NERINE.

Nous allons donc bien rire.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

JE vous vois tous contens: à Monſieur il faut dire

Pour augmenter ſa joye encore d'un degré,
Que nous avons rompu.

LE COMTE.

Je vous en ſçai bon gré :
Je ne vous haiſſois que comme mon beau-frere.

LA MARQUISE.

Et vous l'allez haïr comme neveu, j'eſpere,
Mais par degrez je veux vous reſſerrer le cœur.
Apprenez donc d'abord, Monſieur, que votre ſœur
Moi, mon frere, moi, moi, j'épouſerai Dorante.

LE COMTE.

Vous croyez m'affliger, mais non, ma joye augmente,
Car d'un ſeul mot je vais troubler la vôtre.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, DORANTE, NERINE, FALAISE.

FALAISE.

Non,
Je veux tout rompre, moi, je n'entens point raiſon.

DORANTE.

Arrête.

FALAISE.

Non morbleu.

DORANTE.

Tais-toi.

FALAISE.

Non, je criaillle,
Pour les mieux exciter à se donner bataille.

DORANTE.

Je voulois différer d'un moment vos chagrins,
Madame, & vous marquer au moins que je vous plains;
J'eusse voulu pouvoir être un peu plus sincere:
Pardonnez à l'amour....

LA MARQUISE.

Ah! j'entens. C'est mon frere,
Que vous êtes fâché d'avoir trompé, je croi.
Il pardonne à l'amour que vous avez pour moi.

FALAISE.

Eh non, Madame, non, ce n'est pas vous qu'il aime,
Car je viens en guettant être témoin moi-même
De l'amour pour la niéce; il lui disoit des mots....
Enfin heureusement je viens tout à propos,
Ne leur délivrez rien, vous êtes bien nantie..

NERINE.

Ma foi, tu viens trop tard, & la dot est partie.

LE COMTE.

LE COMTE.

Ma niéce, choisissez.

ANGELIQUE *voulant sortir.*

Je n'ose.

LE COMTE *la retenant.*

Restez-là.

ANGELIQUE *prenant Dorante.*

Je choisis donc.

LA MARQUISE.

Comment! je n'entens pas cela.

LE COMTE.

Je viens de marier votre amant à ma niéce.

LA MARQUISE.

Au Chevalier d'accord, croyant me joüer piéce.

LE COMTE.

Non, à votre autre amant à Dorante, ha, ha.

DORANTE.

Venez, Monsieur, venez : de grace laissons-la.

LE COMTE.

Ah! voyons son dépit, il va combler ma joye.

DORANTE.

C'est ce qu'il ne faut pas qu'un galant homme voye.

Ils s'en vont avec Angélique.

LA MARQUISE.

Quoi! tous? le Chevalier.....

LE CHEVALIER *d'un ton poli.*

Je ne vous répons rien.
Moi, j'ai pris mon parti, Dorante a pris le sien.
Je vous plaindrois beaucoup, si vous étiez constante.

Il s'en va.

LA MARQUISE.

Ma niéce !

NERINE.

Je lui tiens lieu de mere.

LA MARQUISE.

Dorante.

NERINE.

Nous n'avons pû pour vous en faire qu'un neveu.

Elle s'en va.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, FALAISE

FALAISE.

AH! mon maître pour vous va mettre tout en feu,
Mettre en combustion leurs biens de Normandie :
Mon maître à ses voisins pire qu'une incendie ;
Va venger en plaidant votre amour méprisé.
Brûlez d'un plus beau feu; Que ce cœur embrasé

D'amour, ſoit poſſédé d'un amour de chicane ;
Il faut pour triompher d'eux tous par notre organe

bas.

Epouſer le Marquis de Procinville.... ou moi.

LA MARQUISE.

Mon ſeul ſoulagement dans tout ce que je voi.
C'eſt de tourner en fiel cet amour qui me gêne ;
Oüi, je vais me livrer tout entiere à la haine.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE
DEDIT.
COMEDIE
EN UN ACTE.

Représentée pour la premiere fois le 12 Mai 1719.

ACTEURS.

GERONTE, *pere d'Isabelle.*

ISABELLE, *amante de Valere.*

BELISE, }
ARAMINTE, } *sœurs.*

VALERE, *neveu de Belise & d'Araminte, amoureux d'Isabelle.*

FRONTIN, *valet de Valere.*

UN LAQUAIS.

La Scène est dans la maison de Belise & d'Araminte.



LE DÉDIT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, VALERE, *chacun de son côté sans se voir.*

VALERE.

QUoi ! ne pouvoir tirer raison de mes deux tantes !

ISABELLE.

Je n'en puis revenir. Quelles extravagantes !

VALERE.

Oui plus j'y pense, & moins je vois d'expédiens.

ISABELLE.

'Avoir pour un neveu des procedés crians !

VALERE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O Dieux !

VALERE.

Tantes cruelles ;
Depuis dix ans toujours injuſtices nouvelles ;
Juſte Ciel !

ISABELLE. *S'appercevant tous deux.*

Quel travers ! Mais...

VALERE

Quelle cruauté !
Se déſoler ainſi chacun de ſon côté,
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles !

ISABELLE.

Mon pere leur a dit de piquantes paroles ;
Et va les menacer encor ſéparément.
Car chacune ſe tient dans ſon appartement.

VALERE.

Oui, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,
Se diſent quelques mots en paſſant, & ſe quittent.
Pour moi, quand je leur parle elles tournent le dos ;
Leur dureté pour moi paroît à tout propos.

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah ! Valere,

Elles pouſſent trop loin leur mauvais caractere,
Ne vous pas aimer !

VALERE.

Moi, j'eſperois que par vous,
Mes deux tantes feroient quelque choſe pour nous,
Et que vous ayant vuë, adorable Iſabelle,
Elles s'attendriroient.

ISABELLE.

Leur barbarie eſt telle,
Qu'elles parlent de vous avec averſion.

VALERE.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre paſſion,
Ah ! Quel travers d'eſprit !

ISABELLE.

Pouvoir haïr Valere !
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en deſeſpere.

VALERE.

Votre pere pourtant va les preſſer; ainſi
Nous eſpérons encore, il va nous joindre ici.

ISABELLE.

Oüi, donnons-nous au moins ce moment d'eſpérance.
Mais je ſuis indignée encore quand je penſe
A leurs derniers diſcours.

VALERE.

Sur elles vous comptiez;
Car elles vous ont fait hier cent amitiés.

ISABELLE.

C'eſt par là que je vois qu'elle m'ont mépriſée,
Car c'eſt en m'embraſſant qu'elles m'ont refuſée,
La prude mépriſante avec ſes airs hautains
Prend un ton doucereux, & mêle à ſes dédains
Et careſſe affectée, & fade raillerie;
Vous mord en vous flattant, talent de pruderie.
Ma tendreſſe pour vous, m'a-t-elle dit là haut,
Fait que je ne veux pas vous marier ſi-tôt;
C'eſt-à-dire, donner au neveu qui me preſſe
Du bien pour ſatisfaire une folle tendreſſe,
Moi, me rendre complice en vous autoriſant!
Et cent diſcours pareils d'un ton demi plaiſant.
Faites, faites plûtôt contre le mariage,
Comme nous, un dédit qui vous maintienne ſage.
Pour vous faire imiter notre force d'eſprit,
Nos refus vous tiendront du moins lieu de dédit.

VALERE.

Voilà ſes ſots diſcours, toujours même rubrique;
Mais rien de ſi borné que ſon eſprit gothique;
Sans monde, ſans bon ſens, ne hantant que ſa ſœur,
Moins dure qu'elle, mais plus folle par malheur.

ISABELLE.

Je ſuis contre Araminte un peu moins indignée,
Même dans des momens j'ai crû l'avoir gagnée;
Mais ſon eſprit ſujet aux révolutions
S'agite en même tems de pluſieurs paſſions.
Dans ſa vivacité brouillonne & turbulante,

Voici ce que m'a dit à peu près cette tante.
J'extravague par fois, mais j'ai des ſentimens :
J'aimerois l'amour, mais j'abhorre les amans.
Abhorrez les auſſi, je le veux, je l'ordonne.
Sans ceſſe je promets, mais jamais je ne donne.
Je hais bien mon neveu, mais je vous aime tant....
De ſes galimatias je couclurois pourtant
Qu'elle feroit pour vous plus que ſa ſœur aînée.
Mon pere vient.

VALERE.

Je vais ſçavoir ma deſtinée.

ISABELLE.

Je tremble. Ah ! je le vois accablé de chagrin.

VALERE.

Son abord me ſaiſit, mon malheur eſt certain.

SCENE II.

GERONTE, ISABELLE, VALERE.

GERONTE.

Vous devinez aſſez en voyant ma triſteſſe,
Que je n'ai qu'un refus : ma bonté, ma tendreſſe
En cette occaſion m'ont trop parlé pour vous,
Prenez votre parti, ma fille.

ISABELLE.

Partons-nous ?

GERONTE.

Oüi, ma fille.

VALERE.

Qu'entens-je !

ISABELLE.

Ah ! quel coup pour Valere !

GERONTE.

Vos tantes ont rendu ce départ nécessaire.

VALERE.

Quoi ! charmante Isabelle, il ne faut plus vous voir ?
Quoi ! Monsieur, vous voulez me mettre au déses-
poir ?
Vous allez m'arracher Isabelle ?

GERONTE.

Oüi, Valere.

VALERE.

Ah ! vous allez du moins conjurer votre pere
De rester à Paris encore quelques jours.

ISABELLE.

Non, Valere.

VALERE.

Eh ! Monsieur....

GERONTE.

Inutiles discours.

VALERE.

Ah ! ſi vous le vouliez , adorable Iſabelle....

GERONTE.

Je ne le voudrois pas ; mais par bonheur pour elle,
Elle veut là-deſſus ce qu'elle doit vouloir,
Retourner en Province , enfin ne plus vous voir.

VALERE.

Eh ! vous y conſentez ?

ISABELLE.

Il le faut bien , Valere.
Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon pere ;
J'obéïſſois alors, il veut préſentement
Que je vous l'ôte , il faut l'avoüer franchement,
Je n'ai pas ſur ce point pareille obéïſſance ;
Mais je pars.

VALERE.

Quoi ! Monſieur, m'ôter toute eſpérance ?

GERONTE.

Il faut bien vous l'ôter, puiſque je n'en ai plus.
Vous eſpériez tirer quarante mille écus
Des reſtitutions que vous feroient vos tantes.
Je vous le dis encor, ces deux extravagantes.
S'en tiennent au dédit qu'elles ont fait pour vous,
Diſant, vous ne pouvez rien exiger de nous,
Qu'en cas que de nous deux quelqu'une ſe marie.
Elles ont cinquante ans. C'eſt une raillerie
De croire rien tirer d'un ſemblable dédit.
Il me faut de l'argent, à moi ; mon bien périt,

On me ruine, enfin je dois en homme ſage
Faire dans ma Province un autre mariage,
Qui me tire d'affaire.

VALERE.

Il eſt vrai. Mais enfin....

GERONTE.

Briſons là-deſſus. C'eſt avec bien du chagrin :
Mais nous partons demain, il le faut.

ISABELLE.

Ah! Valere,
Si je ſuis par raiſon les ordres de mon pere,
Soyez ſûr qu'en partant....

GERONTE *prend Iſabelle par le bras.*

Abregeons les adieux :
Quand il faut ſe quitter, le plûtôt, c'eſt le mieux.

VALERE.

Je ſuis au déſeſpoir. Ah! ce départ me tuë.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN *en habit de Cavalier paſſe pardevant Valere qui ſe deſeſpere.*

FRONTIN.

Monſieur.

VALERE.

Qu'eſt-ce donc?

FRONTIN.

C'eſt Frontin qui vous ſaluë.

VALERE.

Que vois-je ?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin,
Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALERE.

Que veut dire cela ? pourquoi cet équipage ?

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner, je gage.

VALERE.

Quel habit as-tu donc ? C'eſt un des miens, je croi.

FRONTIN.

Cela ſe pourroit bien, car il n'eſt point à moi.

VALERE.

Et ma perruque ?

FRONTIN.

Bon ! eſt-ce que j'en achete ?
J'ai trouvé celle-là ſous ma main toute faite,
Et votre plus beau linge, & votre gros brillant.

VALERE.

Je t'ai vû quelquefois faire l'extravagant,
Mais jamais tu ne fus à tel point d'inſolence.

FRONTIN.

Cela vient tout à coup, Monſieur, par l'opulence.

VALERE.

Tu prens fort mal ton tems, maraut, pour plaisanter.

FRONTIN.

Je prens mon tems fort bien, & j'ose me vanter
De sçavoir ménager les bons momens d'un maître.

VALERE.

A mes yeux ainsi fait avoir osé paroître !

FRONTIN.

Je m'en suis bien gardé, Monsieur, jusqu'à présent ;
Et vous m'eussiez traité de maraut, d'insolent.
Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires,
J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires ;
Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.
Tromper finement, c'est vertu dans un valet :
Vous auriez crû que c'est un vice dans un maître.
C'est à l'extrémité que je vous fais connoître....
Vous êtes scrupuleux, enfin il a fallu,
Ce que j'ai fait pour vous, le faire à votre insçu.

VALERE.

Qu'as-tu donc fait pour moi ?

FRONTIN.

C'est une bagatelle :
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

VALERE.

Frontin, mon cher Frontin, tu travaille pour moi !
Par quel moyen ? comment ? & vîte explique-toi.

FRONTIN.

Je m'explique d'abord, moi, sur ma récompense,
C'est

C'eſt par-là que toujours mon zele ardent commence.
Si je vous fais avoir votre Iſabelle....

VALERE.

Eh! bien!

FRONTIN.

Linge, habit, diamant, je ne vous rendrai rien.
Si l'habit m'eſt trop long, trop court, vaille que vaille:
Mais pour le diamant, il eſt fait pour ma taille.

VALERE.

Je te donnerai tout.

FRONTIN.

Ecoutez mon récit.
Avec quelque piſtole, & ce brillant habit
Trouvant au lanſquenet quelques cartes heureuſes,
Et me faiſant lorgner par de vieilles joüeuſes,
Avec une ſur-tout j'ai fait un petit fond.
Elle a l'eſprit ſtérile, & le babil fécond.
Le ton railleur, elle eſt plus folle que plaiſante.
La reconnoiſſez-vous, Monſieur? c'eſt votre tante.

VALERE.

C'eſt elle-même. Eh bien, tu me dis donc qu'au jeu
Tu gagnes de l'argent à cette tante?

FRONTIN.

Un peu.
Mais j'ai de plus gagné ſon cœur: elle m'adore.

VALERE.

Elle t'aime ?

FRONTIN.

Oüi, Monſieur, & fait bien pis encore,
Elle m'épouſe.

VALERE.

Bon !

FRONTIN.

Votre valet Frontin
Pourroit être votre oncle ou bel oncle demain.

VALERE.

Quoi ſérieuſement ?

FRONTIN.

La choſe eſt ſérieuſe :
Je ſuis de taille à rendre une vieille amoureuſe.

VALERE.

Sans doute. Mais enfin pour épouſer d'abord,
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.
Un mois de Lanſquenet fait bien connoître un homme.
Me diſant d'un pays d'entre Paris & Rome,
J'ai pris d'abord un.... nom à demi connu,
Là... comme en prennent ceux qui n'en ont jamais eû.

VALERE.

Comment te nomme-t-on ?

FRONTIN.

C'eſt le Chevalier Clique.
Nom noble. Elle me croit d'une famille antique.

VALERE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon, ce n'eſt encor rien : J'ai fait bien plus.

VALERE.

Comment !

FRONTIN.

Voyant que le haſard me donnoit une tante,
Mais qu'il m'en falloit une encore....

VALERE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Je tente
Un projet difficile, étonnant, haſardeux ;
Dans la même maiſon je les vois toutes deux.
Je ſçavois, il eſt vrai, qu'Araminte honteuſe
Fuyoit ſa ſœur, depuis qu'elle étoit amoureuſe.
Pour plus de ſûreté près de l'autre je prens
Autre nom, autre eſprit, airs, habits différens.
D'un grave Sénéchal faiſant le perſonnage,
Je prens l'air compoſé, ton grave, froid viſage ;
Diſant comme elle un rien d'un ton ſententieux ;
Comme elle, de l'hymen cenſeur faſtidieux.
Mon nom de Sénéchal, c'eſt Groux. Je me préſente :
Conformité d'eſprit charme la prude tante.

Auprès d'elle en un mot, Monfieur, j'ai réuffi.

VALERE.

Quoi donc mon autre tante ?

FRONTIN.

Elle m'époufe auffi.

VALERE.

Le fait eft fingulier ! Mais de leur bienveillance
Que prétens-tu tirer ?

FRONTIN.

De leur extravagance
Nous tirerons, je crois, quelque argent du dédit,
Mais dites-moi comment fut fait leur double écrit ?

VALERE.

Voici le fait. Tu fçais leurs chicannes cruelles.
Pour reftitution, je n'ai pu tirer d'elles
Qu'un peu de fûreté fur leur fucceffion,
Sermens de bien tenir leur réfolution
Contre le mariage entr'elles fi conftante :
Ce fut ce vœu fameux de l'une & l'autre tante,
Qui fe renouvella pour lors à mon profit :
J'eus d'elles deux billets en forme de dédit.
Chacune me promet qu'en cas de mariage
De fa fucceffion elle me dédommage.
Chacun de leurs billets eft de cent mille francs.

FRONTIN.

Je tirerai parti des billets. Mais J'entens.....
Ah bon ! c'eft un laquais de moi, Chevalier Clique.

SCENE IV.

VALERE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LE tems presse, Monsieur ; au Notaire, on s'explique,
Et tout seroit perdu, vîte déguisez-vous.

FRONTIN *mettant un sur tout brun & une perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord Sénéchal Groux.
Attendez-moi là haut chez la tante Araminte,
Elle vient de sortir : là je pourrai sans crainte
Vous instruire de tout.

VALERE.

J'y vais.

FRONTIN.

Je vous rejoins.



SCENE V.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

FRONTIN.

Je croyois bien avoir deux jours de tems au moins,
Mais toutes deux prenant l'argent chez le Notaire,
Vont découvrir la mêche. Il faut brusquer l'affaire.

SCENE VI.

FRONTIN, BELISE.

FRONTIN.

Ah bon ! la Prude sort. Pour avoir imité
Trait pour trait sa fadeur, sa froide gravité,
Je lui plûs. Il ne faut pour plaire à cette sotte,
Qu'être l'écho flatteur de sa fade marotte.
Madame.....

BELISE.

Ah ! Sénéchal ; quoi vous êtes ici ?
Je rêvois.

FRONTIN.

Vous rêviez ? moi, je rêvois aussi.

BELISE.

Je rêvois au bonheur d'une femme insensible....

FRONTIN.

Je rêvois au bonheur d'un homme incombustible.

BELISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus charmant.

FRONTIN.

Qui voit avec dedain l'objet le plus aimant.

BELISE.

Ensuite avec frayeur considérant que j'aime,
Je m'étonnois de voir ce changement extrême,
Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en moi.

FRONTIN.

J'envisageois avec une espéce d'effroi
Qu'en moi vous avez fait une métamorphose.

BELISE.

Tous deux en même tems pensions donc même chose ?

FRONTIN.

Même chose, & toujours simpathie entre nous.

BELISE.

Quelle démarche, ô Ciel ! vous prendre pour époux !
Cela me fait trembler.

FRONTIN.

Je frissonne, Madame,
Du pas que je vais faire en vous prenant pour femme.

BELISE.

Moi, qui par mon exemple ai maintenu ma ſœur
Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder ſon cœur.
Elle me reſpectoit comme la plus parfaite :
Me faudra-t-il rougir devant une cadette!

FRONTIN.

Moi, qui de mon aîné reprimant les ardeurs,
Forçant au célibat même juſqu'à mes ſœurs,
Dans l'hiſtoire voulois, pour diſtinguer ma place,
Y mériter le nom d'extincteur de ma race.

BELISE.

Moi, qui du mariage abhorois juſqu'au nom,
Et qui me ſuis acquis par là tant de renom.

FRONTIN.

Moi, le Sénéchal Groux, cauſtique philoſophe,
Qui raille l'épouſeur, l'inſulte, l'apoſtrophe.

BELISE.

J'appelle un mariage un Dedale, un écueil.

FRONTIN.

La priſon des deſirs, des vivans le cercueïl.

BELISE *tendrement.*

Un abîme. Et voilà qu'un penchant inſenſible....

FRONTIN.

Vers l'abîme une pente.....

BELISE.

Oüi, douce.....

FRONTIN.

FRONTIN.

Imperceptible....

BELISE.

Me mene au bord.

FRONTIN.

Le pied me gliffe, & m'y voilà.

BELISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra
Que je vous ai choifi par goût pour la fageffe.

FRONTIN.

Notre mariage eft de la plus fage efpéce.

BELISE.

Mais tout mon embarras, monfieur le Sénéchal,
C'eft qu'en me mariant, il faut (voilà le mal)
Il me faudra payer ce dédit; comment faire?
Ce billet de dedit que j'ai fait à Valere.
Cette folle de fœur inventa ce dédit;
Nous fîmes deux billets à ce neveu maudit:
Tout retombe fur moi, feule je me marie.
Il faudra payer feule, & de fa raillerie
Je vais en rougiffant effuyer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours font encore fecrets;
Compofez, retirez vos billets de Valere.

BELISE.

C'eft mon intention. Je vais de mon Notaire
Prendre pour ce neveu quelque fomme d'argent.

Sans doute il me rendra mon billet à l'inſtant.
Mais ſi ma ſœur découvre... ah! le cœur me palpite,
Par raiſon & par honte avec ſoin je l'évite,
Depuis que je vous vois, je n'oſe plus la voir.
elle ſort.

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.

SCENE VII.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur, changez d'habit; ou cachez-vous bien vîte,
Araminte eſt rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.
Mais non; ôtons cela: je vais l'attendre ici.
Le tems preſſe, tiens, prens cette perruque-ci:
En nouant celle là, j'aurai l'air plus comique,
Folâtre, négligé, c'eſt le Chevalier Clique.
Pour charmer une folle il faut extravaguer.

SCENE VIII.

ARAMINTE, FRONTIN.

ARAMINTE *prenant toutes ces passions l'une après l'autre.*

JE cours en étourdie. On vient de m'intriguer.
Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous dire,
Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.
Mais non : le sérieux est ici plus pressé.
Ma sœur me voyant-là, fierement a passé ;
J'en ai fremi.... C'est dont nous parlerons ensuite.
Commençons par vous faire admirer ma conduite.
Douceur & complaisance ont caché mes chagrins ;
Cependant en secret j'esperois, mais je crains...
Au reste je ressens une joye infinie,
Vous m'allez délivrer de cette tirannie,
De ma sœur.... & de plus je hais ce neveu-là.
Je vais vous arranger par ordre tout cela.
Mais parlez le premier, quel parti dois-je prendre ?
Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.
En reprenant haleine on vous écoutera :
Parlez de votre amour, & l'on y répondra.
Parlez.....

FRONTIN.

Si je me tais, c'est parce que la foule

Des mêmes paſſions dont le tourbillon roule
En vous, ainſi qu'en moi, m'empêche de parler,
Car en vivacité j'oſe vous égaler.
Triſteſſe, joye, amour, haine, crainte, eſpérance...
Mais mon amour ſur tout m'a réduit au ſilence
Je n'ai pû dire un mot, parce que vous parliez.

ARAMINTE.

Vous êtes tout eſprit, quoique vous vous taiſiez;
Car votre air, vos façons, vos regards, tout s'explique:
Tout en vous parle au cœur, mon cher Chevalier Clique.

FRONTIN.

Tout en vous étant beau, tout en moi vous aimant,
Tout en moi, tout en vous par un rapport charmant,
Tout en vous, tout en moi demande mariage.

ARAMINTE.

Il eſt vrai. Mais je crains ce dédit qui m'engage,
Et je crains encore plus cette ſevere ſœur,
Qui croit que c'eſt un crime, helas! d'avoir un cœur,
Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifférence
Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance,
C'eſt-à-dire, dès l'âge où mon diſcernement
Eût pû vous diſtinguer, vous choiſir pour amant.
Oüi, mon cher Chevalier, oüi, je vous le repete,
Je vous aime trop tard, ſans ceſſe je regrette
Trente ans que j'ai paſſez ſans vous avoir connu.

FRONTIN.

Je n'en ai que vingt-cinq, mais je ferois venu
En ce monde vingt ans plûtôt pour vous connoître.
Ça, le tems étant cher pour nous, comme il doit l'être,
Voyons, vite, réglons, qu'avez-vous résolu ?

ARAMINTE.

J'ai vû, revû, réglé, déterminé, conclu :
Dûssai-je être en horreur à cette sœur sauvage,
Qui pour elle & pour moi hait tant le mariage ;
Vous serez mon époux dès demain, dès ce soir.

FRONTIN.

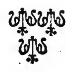
Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir ;
Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire,
Il faudroit retirer les billets de Valere.
Composez avec lui, votre argent est-il prêt ?

ARAMINTE.

Oüi, j'ai tout retiré, car c'est mon interêt
Qu'avant que ma sœur sçache, helas ! mon mariage,
Ce dédit soit rompu : je suis prudente & sage.

FRONTIN.

Hâtez-vous. Je vais voir mes illustres parens,
Pour leur communiquer le parti que je prens.



SCENE IX.

ARAMINTE *seule.*

ENvoyons au plus vîte un Laquais à Valere.
Mais que vois-je ! ma sœur rentre avec le notaire :
Sur l'argent que j'ai pris elle va s'irriter,
Il vient l'avertir.

SCENE X.

ARAMINTE, BELISE.
l'un & l'autre à part quelque tems.

BELISE.

OUi, ma sœur a vû monter
Le Notaire. Elle va deviner le mistere.

ARAMINTE.

Je la vois agitée : ah ! je crains sa colere.
Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent ?

BELISE.

Ah ! je vois qu'elle sçait la chose : il vaut autant
Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard au fond, quoiqu'il m'en coûte,
Dire que cet argent est pour me marier.

BELISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entiere confidence ?
Hasardons.

BELISE.

Parlons-lui.

ARAMINTE *haut.*

Ma sœur....

BELISE *haut.*

Ma sœur, je pense
à part.
Que... la peur me saisit.

ARAMINTE *à part.*

La honte éteint ma voix.

BELISE *haut.*

Pour placer un argent quand on s'est fait des loix....

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dispose...

BELISE.

On devroit avertir qu'on le prend, mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devroit confier à sa sœur....

BELISE.

Oüi, d'abord...

ARAMINTE.

On doit....

BELISE.

On craint....

ARAMINTE.

C'eſt moi....

BELISE.

Je l'avoüerai.....

ARAMINTE.

J'ai tort.

BELISE.

On doit demander grace.....

ARAMINTE.

Une faute ſi grande....

BELISE.

Oüi, quand on s'eſt promis....

ARAMINTE.

Ma ſœur, je vous demande
Pardon.....

BELISE.

Pardon, ma ſœur....

ARAMINTE.

Pardon.....

BELISE.

Pardon.....

ARAMINTE.

Comment?

Nous demandons pardon toutes deux !

BELISE.

Mais vraiment
Vous me le demandez ; quelle eſt donc votre offenſe !

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez, je penſe ;
Que m'avez-vous donc fait ?

BELISE.

Mais vous-même, ma ſœur ?

ARAMINTE.

Dites-moi vos ſecrets.

BELISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh mais.... vous aurez ſçû ſans doute du Notaire
Que j'ai pris cet argent ?

BELISE.

Vous en avez affaire.
Vous avez eu raiſon de prendre votre bien ;
Car chacune à ſon gré peut diſpoſer du ſien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai crû pouvoir le prendre.

BELISE.

Vous n'avez là-deſſus aucun compte à me rendre.
J'ai pris le mien auſſi.

ARAMINTE.

Tant mieux, ma ſœur, tant mieux.

Je calme là-dessus mes desirs curieux.

BELISE.

Vous avez bon esprit, vous n'êtes point gênante.

ARAMINTE.

On est libre avec vous, que vous êtes charmante !

BELISE.

Hélas ! je ne vous ai jamais gênée en rien,
Hors sur le mariage ; & c'est pour votre bien:
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre,
J'aurois compassion, comme une sœur bien tendre,
D'un foible....

ARAMINTE.

Ah ! vous n'aurez jamais ce foible-là !
S'il vous venoit pourtant, car la plus sage l'a,
Loin de vous condamner, j'aurois la complaisance...

BELISE.

Ah ! soyez sûre aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Parfois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BELISE.

Helas ! je serois fille à vous autoriser,
En me mariant, moi, sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh ! mariez-vous vîte, oüi, j'en serois ravie,
Car enfin je pourrois....

BELISE.

Quoi ! comment ?

ARAMINTE.

Mais, ma ſœur. . . .

BELISE.

Auriez-vous pû laiſſer ſurprendre votre cœur ?

ARAMINTE.

Et vous ?

BELISE.

Mais vous ?

ARAMINTE.

Mais vous ?

BELISE.

Eh !

ARAMINTE.

Mais oüi.

BELISE.

Moi de même.

ARAMINTE.

Embraſſez-moi, ma ſœur.

BELISE.

Ma ſœur, que je vous aime !

Oüi, nous ſommes en tout vraiment ſœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On ſçait que les bons cœurs ſont tous faits pour l'amour.

Vous vouliez reſter fille, ah ! quelle extravagance !

BELISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence

Nous fimes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a liberé.
Sans doute, chere fœur, fage comme vous êtes,
Vous avez médité fur le choix que vous faites.

BELISE.

Vous, dont le goût eft fin, exquis, apparemment
Vous avez fait un choix avec difcernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoüé, badin ; c'eft un jeune homme aimable.

BELISE.

Celui que j'aime eft jeune & pourtant refpectable,
Sage, grave, pofé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air....

BELISE.

Une folidité.....

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.

BELISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mefure.

ARAMINTE.

Le mien parle fans ceffe, & parle à l'avanture,
Mais toûjours bien pourtant.

BELISE.

Comme vous. Et je voi,
Qu'à notre caractere avec goût vous & moi,

Nous avons aſſorti nos époux.

ARAMINTE.

C'eſt prudence.

BELISE.

C'eſt ſageſſe. Le mien a les biens, la naiſſance,
Homme en place, eſtimé, c'eſt le Sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'eſt un homme connu.... j'ai trouvé comme vous
Un époux noble, mais d'une nobleſſe antique,
Un homme diſtingué, c'eſt le Chevalier Clique.

BELISE.

On en dit du bien, &... vos ſuffrages, ma ſœur,
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des loüanges.
Mais nous avons d'ailleurs eû des travers étranges,
Ce dédit par exemple.

BELISE.

Oüi, ce dédit d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets!

BELISE.

Nos billets!

ARAMINTE.

Nous avons eû grand tort.

Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BELISE.

Je viens de refuſer ſa demande importune,
Et je crois qu'il ignore encore nos projets,
Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

ARAMINTE.

Mais pour les retirer quel tour pourrons-nous pren-
dre ?



SCENE XI.

BELISE, ARAMINTE, GERONTE, ISABELLE, VALERE.

VALERE *bas à Géronte.*

PRofitons du moment. Il ne faut pas attendre
Qu'elles pouſſent plus loin leur éclairciſſement.
haut.
Iſabelle n'eſt point partie heureuſement,
Mes Tantes, & j'apprens une bonne nouvelle.

GERONTE.

Je viens m'en réjoüir pour l'amour d'Iſabelle.

ISABELLE.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter;
Et je vois que tantôt c'étoit pour plaiſanter,
Que vous déclamiez tant contre le mariage :
Car vous-même....

ARAMINTE.

Nous-même !

BELISE.

Ah ! ma ſœur, quel langage !

VALERE.

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

ARAMINTE *bas.*

Pour ne gueres donner, ma ſœur, il faut nier.

BELISE.

Ce bruit eſt faux.

ARAMINTE.

Très-faux.

VALERE.

Je le crois vrai, mes tantes,

BELISE.

Comment ! nous prenez-vous pour des extravagantes ?
Nous marier, nous !

ARAMINTE.

Nous ? non, non, il n'eſt plus tems.

BELISE.

Non : vous n'y penſez pas, j'ai plus de quarante ans.

VALERE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ai plus de cinquante

VALERE.

Non.

BELISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispute est plaisante!
Je crois que nous sçavons notre âge mieux que vous.
Il raille, & les billets, ma sœur, qu'il a de nous,
Ne valent rien, mais rien, c'est en vain qu'il espere.

BELISE.

Ils ne valent rien. Mais Isabelle, & Valere,
Ma sœur, ont l'un pour l'autre une tendre amitié;
Leurs légitimes feux enfin me font pitié;
Peuvent-ils, comme nous, haïr le mariage?
Non: il faudroit leur faire un petit avantage,
Ils m'attendrissent.

ARAMINTE.

Oüi, nous nous attendrissons.

VALERE.

Vous vous attendrissez, vos billets seront bons.

BELISE.

Ne raillons donc plus; ça nous donnons à Valere,
Dix mille écus en tout.

ARAMINTE.

Oüi, c'est ce qu'on peut faire.

VALERE.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

BELISE.

Comment.

ISABELLE.

Rien ne presse en effet.

ARAMINTE.

Profitez du moment.

VALERE.

Nous vous laissons.

ARAMINTE.

Pendant que je suis libérale ;
Cinquante mille francs.

BELISE.

C'est trop, mais je l'égale
En générosité.

VALERE.

Cinquante mille écus,
Ou nous attendrons.

BELISE.

Oh, je ne vous retiens plus.

ARAMINTE.

Mon neveu, mon neveu !

ISABELLE.

Menagez-les, Valere ;
Puisque cent mille francs suffisent à mon pere.

GERONTE.

Oüi, cela nous suffit.

ARAMINTE.

Pour ne plus disputer,
Donnons-les.

BELISE.

Allons donc, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ai ſur moi ce que j'ai retiré du Notaire.

BELISE.

Il m'a donné de quoi terminer cette affaire.

VALERE.

Voyons ſi par haſard je n'aurai point auſſi
Vos billets : oüi vraiment, je crois que les voici.

GERONTE.

Le marché me paroît bien facile à conclure.

VALERE.

Voyez.

BELISE.

C'eſt mon billet.

ARAMINTE.

Voilà ma ſignature.

BELISE.

Quarante mille francs ſur mon banquier, & dix.

ARAMINTE.

Trente en lettres de Change, & quatorze, & puis ſix.

GERONTE.

Je vous unis tous deux.

VALERE.

Quel bonheur!

ISABELLE.

Je reſpire.

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaiſir, dédit, je te déchire.

SCENE XII.

BELISE, ARAMINTE, VALERE, GERONTE, ISABELLE, FRONTIN.

FRONTIN *avec un manteau, une petite perruque, & un chapeau de Pasquin.*

NOs amans sont contens ; il faut nous divertir.

ARAMINTE.

Ah! c'est vous, Chevalier ; pourquoi vous travestir?

BELISE.

Ah ! c'est le Sénéchal ; quel est donc ce mystere ?
Pourquoi n'avez-vous pas votre habit ordinaire ?

FRONTIN.

Le voici ; je ne suis que Chevalier servant.

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BELISE.

Mais Sénéchal....

FRONTIN.

Bien souvent ;
Quoique Sénéchal, moi, je porte la livrée.

BELISE.

Est-il devenu fou ?

ARAMINTE.

De plaisir ennivrée,
Ma sœur croit voir en vous son amant Sénéchal,
Cher Chevalier.

BELISE.

Ma sœur, nous nous entendons mal.
C'est le Sénéchal Groux.

ARAMINTE.

Mais vous rêvez, je pense,
C'est mon Chevalier Clique.

FRONTIN.

Oüi: j'ai par complaisance,
Pour plaire à la cadette, été folâtre & vif;
Et pour plaire à l'aînée, été rébarbatif.
Mais ne pouvant en moi doubler que l'apparence,
Ne pouvant être qu'un, je dois en conscience,
Avoüer que Frontin n'est ni Clique, ni Groux.

BELISE.

Quoi!

ARAMINTE.

Comment!

VALERE.

C'est Frontin lui-même.

BELISE.

Où sommes-nous?

VALERE.

Un maraut de valet faire un tel personnage?

ARAMINTE.

Un valet !

BELISE.

Un valet !

GERONTE.

Le parti le plus ſage ;
C'eſt de nous demander là-deſſus le ſecret.

ISABELLE.

Pardonnez au neveu la ruſe du valet.

BELISE.

Ah ! ma ſœur.

ARAMINTE.

Ah ! ma ſœur, cachons leur notre honte.

VALERE.

La peur qu'elles auront qu'on n'en faſſe un bon conte,
Peut-être les rendra moins injuſtes pour moi.

FRONTIN.

En morale comique, il eſt permis, je croi,
Aux Frontins de punir l'avarice des tantes,
Et de berner un peu les caduques amantes.

FIN.

LE

MARIAGE FAIT ET ROMPU.

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois le 14 Février 1721.

ACTEURS.

LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE, *sa femme.*

LA TANTE, *sœur du Président.*

LA VEUVE, *niéce de la Tante.*

VALERE, *amant de la Veuve.*

LIGOURNOIS, *frere de la Présidente.*

L'HOTESSE.

LE FAUX DAMIS.

GLACIGNAC.

UN NOTAIRE.

La Scène est dans une Hôtellerie de Marseille.

LE



LE

MARIAGE FAIT ET ROMPU.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE.



Uelle nouvelle, ô Ciel! quel affreux contretems!
Quand mon amour ſe flatte, en arrivant j'apprens,
Que l'adorable veuve ici ſe remarie;
Que ſes nôces ſe font dans cette hôtellerie!
Que deviendrai-je ?.... où vais-je ? ah! j'ai l'eſprit troublé.

Très-bonne pour rêver ; & vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce & tendre rêverie ;
C'est la plus belle, enfin, de mon hôtellerie.
La voulez-vous ?

VALERE *en rêvant*

Est-il rien plus cruel ? non....

L'HOTESSE.

Non ?
Il faut vous en donner une, dont le balcon
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne....

VALERE.

Non jamais....

L'HOTESSE.

Non encor ? que faut-il qu'on vous donne ?
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger,
Viendroit sur son balcon se plaindre, s'affliger ;
Vous la consoleriez. C'est une jeune veuve.

VALERE.

Veuve ?

L'HOTESSE.

Oüi, mais veuve jeune, & comme toute neuve ;
Veuve, qui va mourir aujourd'hui de chagrin.
Un sot époux pourtant l'embarquera demain ;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALERE.

L'hôtesse,
A quoi tend ce discours ?

L'HOTESSE.

Mais s'il vous intereſſe,
Je le continuerai. De loin je vous ai vû
Vous déſoler avec la tante, & j'ai connu
Par l'air, dont vous fuyoit la niéce effarouchée,
Qu'en vous fuyant, de fuir elle étoit bien fâchée.
Et vous, qui l'autre jour vintes loger ici,
De repartir pour Aix vous fûtes triſte auſſi.
Troubles, ſoupirs, mettons ces indices enſemble;
Aimeriez-vous un peu cette veuve? j'en tremble.
Elle eſt remariée à ſi peu que rien près.
Si l'on pouvoit, Monſieur, adoucir vos regrets;
Car enfin, que ſçait-on? du moins je ſuis diſcrette.
Puiſque j'ai deviné, la confidence eſt faite.
N'heſitez plus, Monſieur, car pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié ſon ſecret.

VALERE.

Elle t'a confié......

L'HOTESSE.

Non pas qu'elle vous aime;
Je vois qu'elle le cache avec un ſoin extrême:
Mais par l'excès d'horreur qu'elle a pour ſon époux,
J'ai conclu qu'elle avoit un amant. Eſt-ce vous?

VALERE.

Cette veuve, dis-tu, t'a confié ſa haine?

L'HOTESSE.

Pour ce ſot époux, oüi; je la vis à la gêne,
Trembler, pâlir, frémir, en ſignant le contrat;

Je la ſurpris après dans un cruel état,
Maudiſſant ſon mari tout haut, (cela ſoulage ;)
De lui, plus qu'elle encor, auſſi-tôt je dis rage,
C'étoit le ſeul moyen d'adoucir ſes douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs;
Moitié par interêt (car elle eſt libérale)
Je fis d'abord une offre étonnante & brutale :
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je ?

VALERE.

Quoi tu peux ? Je ſuis dans un état;
Où l'indiſcrétion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable
Du mariage affreux qui fait mon déſeſpoir,
Je n'épargnerai rien.

L'HÔTESSE.

J'eſpere que ce ſoir....

VALERE.

Ce ſoir qu'eſperes-tu ?

L'HÔTESSE.

Du ſecours que j'eſpere;
Et que je leur promets, je leur ai fait myſtere.

VALERE.

Que leur as-tu promis ?

L'HÔTESSE.

Point d'explication.
Elles ont cependant de la diſcretion

Beaucoup toutes deux ; mais à deux femmes discrettes.
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALERE.

Tu me vas dire à moi ?....

L'HÔTESSE.

Non. Vif, impétueux,
Vous seriez indiscret, vous seul, plus qu'elles deux.

VALERE.

Mais, l'hôtesse ? .....

L'HÔTESSE.

Non.

VALERE.

Mais......

L'HÔTESSE.

Curiosité vaine ;
De me questionner ne prenez pas la peine.
Quand ce secret pourroit vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié ;
Un homme comme vous en s'intriguant déroge :
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

VALERE.

Tu me ferme la bouche ; apprens-moi seulement
Qui peut avoir conclu ceci si promptement ;
Car je n'en sçais encor aucune circonstance.

L'HÔTESSE.

Celui qui regle tout, est homme d'importance,

Homme d'un grand crédit ; c'eſt un Préſident d'Aix :
Mais un Préſident fait comme ils ne ſont plus faits.
Morgue de Magiſtrat, rebarbatif, ſevere,
Qui ne dément jamais ſon grave caractere,
Et régulier.... Je fus bien étonnée un ſoir,
De le voir arriver en poſte en manteau noir.
Le fat ! pardon du mot, mais je ſuis en colere
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,
Comme en tout autre : un air, un ton d'autorité,
Avec une foibleſſe, une timidité ;
Lorſque voulant ſur tout préſider, il décide,
Sa prude Préſidente en ſecret le préſide.
C'eſt par elle qu'il fait ce mariage-ci.
Il domine par tout, hors chez lui. C'eſt ainſi
Que, tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un ſot Monſieur, gouverné par Madame.

VALERE.

Et voilà l'aſcendant qui nous perd aujourd'hui :
Comme il l'a ſur ſa ſœur, ſa femme l'a ſur lui.

L'HÔTESSE.

Juſtement. Pour finir hier ce mariage,
Ce Préſident tenoit à ſa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment abſolu ;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle, de ſon côté, veut avec politeſſe ;
C'eſt par ſoumiſſion qu'elle ſe rend maîtreſſe ;
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'eſt lui qui croit vouloir.

VALERE.

Ah ! je vois à préfent le nœud de cette affaire :
La Préfidente aura ménagé pour fon frere
La pupile & les biens.

L'HÔTESSE.

D'accord ; c'eſt là-deſſus
Que je ferai trembler.... Je n'en dirai pas plus,
Sur un feul point fondant le projet que je tente,
Je ferai déguerpir, morbleu, la Préfidente.
Le Préfident revêre en elle la vertu,
A quarante ans, dit-il, en avoir toujours eû !
Sa vertu cependant eſt bien plus jeune qu'elle.

SCENE III.

LA TANTE, L'HOTESSE, VALERE.

LA TANTE.

VOus caufez à ma niéce une peine cruelle,
Valere, éloignez-vous. Je vous l'ai déja dit,
Ni la difcrétion, ni la force d'eſprit
Ne pourroient empêcher votre amour de paroître.

VALERE.

D'accord. De ma douleur je ne fuis pas le maître,
Et dans mon déſeſpoir, je les bruſquerois tous.

Que je vous veux de mal, à vous, Madame, à vous
D'avoir consenti.....

LA TANTE.

Mais vous sçavez bien, Valere;
L'ascendant, qu'a sur moi le Président mon frere.

L'HÔTESSE.

Inutiles regrets! comptez sur mon projet.

LA TANTE.

Oüi, mais explique-toi. Mets nous la chose au net.

L'HÔTESSE.

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrainte,
Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.
Çà jusqu'à nouvel ordre, il faut premierement

à Valere.

Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALERE.

Je vais m'y désoler.

SCENE IV.

LA TANTE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Que je serai contente,
Si tu peux me vanger de notre Présidente!

Qu'elle feroit confufe en cette occafion !
Sans blâme on peut joüir de fa confufion.
Elle eft vindicative, injufte, méprifante,
Hypocrite, fans foi.

L'HÔTESSE.

Fiere, prude & pédante ;
J'acheve le portrait, joignons-y la fadeur ;
C'eft elle-même.

Elle s'en va.

LA TANTE.

Et c'eft ma bête, mon horreur.
Voir ma niéce à fon frere & par force liée,
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée.
Que je la plains !

SCENE V.

LA TANTE, LA VEUVE.

LA VEUVE *accourant.*

QU'entends-je ? ah ! je fuis hors de moi,
Quel bonheur !

LA TANTE.

Qu'eft-ce donc ?

LA VEUVE.

Ma tante....

LA TANTE.

Explique-toi.

LA VEUVE.

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE.

Tu te flattes trop-tôt.

LA VEUVE.

Non, non.

LA TANTE.

Tu n'es pas sage ;
Car l'Hoteſſe elle-même.....

LA VEUVE.

Eh ! ce n'eſt pas cela ;
C'eſt d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE.

Tu rêves ! ton amour & ta douleur te troublent.

LA VEUVE.

Non ; ma joye eſt ſenſée, & mes tranſports redou-blent :
Car c'eſt un homme ſage & ſenſé qui le dit.
Monſieur de Glacignac.

LA TANTE.

Oüi, c'eſt un bon eſprit.

LA VEUVE.

Ce parent au notaire a dit en ma préſence,
Mais d'un ſang froid qui marque une pleine aſſurance ;
Le Notaire lui-même a parû confondu :

Oüi, difoit Glacignac, mariage rompu,

LA TANTE.

Tu te flattes, ma niéce, & Glacignac fe trompe.
Non, il ne fe peut pas qu'un tel contrat fe rompe.
Mon frere & le Notaire habiles gens tous deux.....

LA VEUVE.

Monfieur de Glacignac eft plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE.

Tu dis une chimere.

LA VEUVE.

Non, je n'ai plus d'époux, je puis revoir Valere

LA TANTE.

Mais, fi ce qu'on te dit enfin fe trouve faux?

LA VEUVE.

J'en frémis. Ce fera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je fuis à la gêne,
Mon amour pour Valere augmente cette haine;
Et cette haine, hélas! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valere augmenter mon amour.

LA TANTE.

Dans cette extrêmité l'effort que je puis faire,
C'eft de te retenir ici malgré mon frere.

LA VEUVE.

Je ne m'embarque point, ma tante, affûrément.

LA TANTE.

Ils viennent tous; je vais leur parler fortement.

Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête, je n'ose,
C'est un foible que j'ai, leur présence m'impose.

SCENE VI.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE.

LA PRESIDENTE *à la Cantonade.*

Monsieur le Président me cherche, attendez tous.

Au Président.

Ici, Président.

LE PRESIDENT.

Ah! Présidente, c'est vous?

LA PRESIDENTE.

J'ai dit que vous vouliez qu'on dinât chez sa tante;
Ai-je tort, Président?

LE PRESIDENT.

Non, jamais Présidente.

LA PRESIDENTE.

L'on a toujours raison quand on pense après vous.
On doit étudier les désirs d'un époux.
Jeune épouse, apprenés que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toujours guidée.

Mon exemple en cela vous eſt d'un grand ſecours.

LE PRESIDENT.

En cela comme en tout.

LA PRESIDENTE.

Pour Monſieur, j'eus toujours
Déférence, reſpect, ſoumiſſion entiere.

LE PRESIDENT.

La femme à ſon mari doit reſpect la premiere
Comme au chef; mais reſpect qui doit être rendu.
Oüi, je reſpecte en vous & prudence & vertu.

LA PRESIDENTE.

Reſpecter, c'eſt trop dire. Aimez-là.

LE PRESIDENT.

Je l'honore;
C'eſt le mot.

LA PRESIDENTE.

C'eſt le mot. Je le répete encor
Jeune épouſe, il faut vivre avecque votre époux,
Comme Monſieur & moi nous vivons entre-nous:
Ne le jamais quitter. Il vous mene à Ligourne.

LA VEUVE.

Non, je reſte à Marſeille où ma tante ſéjourne;
C'eſt une complaiſance au moins que je lui doi
Pour toutes les bontés qu'elle eut toujours pour moi.
J'y reſte quelques jours.

LA TANTE.

Quelques jours, rien ne preſſe;

Encore faut-il bien qu'elle se reconnoisse.
A peine est-elle encor mariée.

LA PRESIDENTE *au Président.*

Est-il vrai ?
Croirai-je qu'on propose un blâmable délai,
Quand le devoir.... au fond je ne suis point gênante ;
Mais pour suivre un mari, l'on doit quitter sa tante.
Je ne l'exige point.... & Monsieur sçait fort bien
Que je n'ai ni desir, ni volonté sur rien.

LE PRESIDENT *d'un ton d'autorité.*

Il est vrai ; mais c'est moi, moi, qui veux qu'elle suive....

LA PRESIDENTE.

Monsieur veut.

LE PRESIDENT.

Oüi, je veux.

LA PRESIDENTE.

Volonté décisive.

LA TANTE.

Mais il faut voir.....

LE PRESIDENT.

Ma sœur, l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE.

Il faut attendre.

LA PRESIDENTE.

Au fond j'ai toujours bien pensé,
Que vous n'auriez jamais une vive tendresse

Pour mon frere. Il n'eſt pas d'une extrême jeuneſſe ;
Mais c'eſt ce qui convient. Il eſt d'âge à former
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer :
Car il faut qu'une veuve épouſe un homme d'âge ;
Homme, qui juſtifie un ſecond mariage ;
En ôtant tout ſoupçon qu'un amour exceſſif
D'un ſecond mariage ait été le motif.

SCENE VII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, M. LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

OH ! je viens d'inventer un ſouper de génie,
Un repas pour la noce, où la cérémonie
Soit joyeuſe malgré le cérémonial :
Ma ſœur la Préſidente en veut ; cela fait mal
Dans un bon repas ; mais comme j'ai de la tête,
J'ai mêlé tout enſemble, au feſtin qu'on aprête,
Et du grave & du gai.

LA TANTE *bas.*

Le ſot !

LA PRESIDENTE.

C'eſt un repas
Superbe, mais modeſte.

LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

Oh ! ne voilà-t-il pas ?
Vous allez tout gâter par votre modeſtie.
J'y voulois du galant, c'eſt votre antipathie,
Ma ſœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRESIDENTE.

Mon frere, vous avez moins d'eſprit aujourd'hui
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS.

Oh ! point, c'eſt toujours tout de même.
Mais c'eſt que le tranſport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRESIDENTE.

Paix donc, ou parlez bas ;
Car de ſi vifs tranſports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS.

Quand on eſt poſſeſſeur......

LA PRESIDENTE.

Mais ſoyez donc plus ſage ;
Ces folâtres diſcours ne ſont plus de votre âge.
Mêlez à votre joye un peu plus de raiſon ;
Sous le nom d'amitié, fruit d'arriere ſaiſon,
Il faut maſquer l'amour, en joüir, & ſe taire.

LIGOURNOIS.

Je fais l'amour tout haut.

LE PRESIDENT.

Que nous veut le Notaire ?

SCENE VIII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *en colere.*

On vient de m'exceder, je n'y puis plus tenir;
Ces manques de respect se devroient bien punir.
On en manque pour vous, pour votre caractere,
Monsieur, & pour le mien, corriger un Notaire,
Et vouloir réformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme sçai regler, fixer la loi!
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRESIDENT.

Qui dit cela?

LA PRESIDENTE.

Quoi?

LIGOURNOIS.

Qu'est-ce?

LE NOTAIRE.

Un homme qui décide;
Qui croit qu'un oüi, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu, suffit pour être bien sensé;

Qui croit en dédaignant ma féconde ſcience,
Arrêter d'un ſeul mot un torrent d'éloquence!
C'eſt un gaſcon nommé Glacignac.

LA VEUVE *à part.*

Ecoutons.

LA TANTE *à la Veuve.*

C'eſt, donc là la rupture?

LA VEUVE *à la Tante.*

Oüi ſur quoi nous comptons.

LE PRESIDENT.

Ce Glacignac toujours zelé pour ſa parente,
Diſputoit l'autre jour pour la clauſe importante;
Pour la dot; mais nous tous l'emportâmes ſur lui.

Il tire un porte feuille.

Je l'ai miſe en billets que je livre aujourd'hui,
Même dès-à-preſent, la voilà toute prête.

LA PRESIDENTE.

Eh! ce n'eſt pas cela, Monſieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS.

Mais qu'il avance donc, il marche à pas comptez.



SCENE IX.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE, GLACIGNAC *vient les ſaluer tous froidement ſans rien dire.*

LE NOTAIRE.

AH! nous allons donc voir ici ces nullités;
S'il en connoît quelqu'une au moins qu'il la déſigne.

LA PRESIDENTE.

C'eſt que comme parent il veut ſigner.

LE PRESIDENT.

Qu'il ſigne:
Mais l'on n'a pas beſoin ici de ſes avis.

LA PRESIDENTE.

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne ſoient pas ſuivis.

LE PRESIDENT.

Qu'eſt-ce à dire, Monſieur, j'apprens par le Notaire,
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire?

GLACIGNAC *froidement.*

Peu de choſe.

LE PRESIDENT.

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC.

Très-peu dé chose.

LE NOTAIRE.

Mais qu'avez-vous remarqué ?
Montrez-le nous, voyez.

GLACIGNAC.

C'est uné minutie
Sur les qualités.

LIGOURNOIS.

Oh chacun se qualifie
Comme il veut.

LE PRESIDENT.

Si ce n'est que cela....

GLACIGNAC.

Cette erreur
Du contrat cépendant alteré la valeur.
Vous qualifiez là cette épousé dé veuve,
Dé veuve ! & vous n'avez nullé certainé preuve
Que son mari soit mort. Eh donc ! c'est sans raison,
Fauſſément, qué dé veuve on lui donne lé nom.
C'est uné bagatelle, un rien, uné vetille ;
On pourroit corrigeant ce mot par apostille,
Mettre ici, veuvé, dont lé mari n'est pas mort.

LE PRESIDENT.

Qu'est-ce à dire ?

GLACIGNAC.

Qu'il vit ; eh donc ? l'épouse a tort....

LIGOURNOIS.

Eſt-il ivre ?

LE PRESIDENT.

Eſt-il fou ?

LA VEUVE.

Que dit-il donc, ma tante ?

LA TANTE.

Je n'y comprens rien.

LA PRESIDENTE.

Mais je croirois qu'il plaiſante;
Si je ne connoiſſois qu'il eſt très-ſerieux.

GLACIGNAC.

Veridique dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voit au port Damis en vie.

LIGOURNOIS.

Il rit.

De rire ſon ſang froid, ha, ha, me donne envie;
Croire vivant un mort au recit d'un gaſcon !

LA VEUVE.

Ma tante, parle-t-il ſérieuſement ?

LA TANTE.

Non.

Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC.

Jé parle vrai.

LA VEUVE.

Qu'entens-je ?

GLACIGNAC.

Damis eſt débarqué.

LE NOTAIRE.

Le cas ſeroit étrange.

LA TANTE.

C'eſt donc là la rupture ? ah ! quel évenement !

LE PRESIDENT.

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC.

Et pourquoi voulez-vous que jé mé paſſionne ?
Sçai-je pour ces époux ſi la nouvelle eſt bonne,
Mauvaiſe, indifférente, & s'ils s'aiment, ou non ?
Et donc ! temperature eſt ici dé ſaiſon ;
Or je débarquois, moi, j'étois ſur lé rivage,
Jé venois pour ſigner à votré mariage ;
A l'oreille jé ſens murmurer un bruit ſourd,
Bruit qui dévient bruiant à méſuré qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on, dé bouche en bouche,
Damis réjoindra donc ſa compagné dé couche ?
Dans Marſeillé Damis étoit connu très-fort,
Pour lé voir débarquer chacun court ſur lé port.

LA PRESIDENTE.

Quoi Damis eſt ici ?

GLACIGNAC.

Révivant en perſonne.
En lé voyant révivre, on s'émeut, on s'étonne;

Moi qui crois tout possible, & né m'émeus de rien ;
J'ai dit, c'est lé cousis, il vit, jé lé veux bien.

LE PRESIDENT.

Mais il faut s'assurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE.

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

LE PRESIDENT.

Allez, mais en tout cas, donnez-moi le contrat ;
Nous pourrons s'il le faut l'annuler sans éclat.
Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,
Afin que le mari n'en puisse rien connoitre.

SCENE X.

LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LA VEUVE.

JE ne puis revenir du coup.

LA TANTE.

Coup malheureux !
Deux maris ! je voudrois qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE.

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.

SCENE

SCENE XI.

LA PRESIDENTE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LIGOURNOIS.

CE maudit revenant ainſi revivre en traître !
Ainſi venir m'ôter une veuve, & ſon bien !

GLACIGNAC.

Il faut bien lui céder lé pas, c'eſt votre ancien.

LA PRESIDENTE.

Monſieur, comme Damis ſçaura ce qui ſe paſſe ;
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC.

Oüi.

LA PRESIDENTE.

Voyez-le de grace ;
Vous êtiez, m'a-t-on dit, de ſes meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis ;
Faites-lui pour nous tous excuſe.

GLACIGNAC.

Oüi dà, Madame.

LIGOURNOIS.

Et ne lui dites pas que j'épouſois ſa femme.

GLACIGNAC.

Il né lé ſçaura point, lé public eſt diſcret.

SCENE XII.

LA PRESIDENTE *ſeule.*

Pour ne rien laiſſer voir de mon trouble ſecret,
Que je me ſuis contrainte! étrange conjončture!
Mon ſcelerat amant, mon traître, mon parjure,
Ce Damis n'eſt pas mort! Fuyons le promptement,
Je ſerois expoſée à ſon reſſentiment.
Il ſçauroit que c'eſt moi qui livrois à mon frere,
Et ſa femme, & ſes biens. O Ciel! dans ſa colere
Ce brutal me perdoit d'honneur: du moins je puis,
En ne le voyant pas lui cacher qui je ſuis.
Il ne peut pas ſçavoir que je ſuis Préſidente.
Helas! quand je l'aimai j'étois bien différente
De ce que je ſuis; mais au plus vîte partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris par fois de faux noms!
Mon hiſtoire ne peut avoir été ſuivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de ſa vie,
Pour ſe faire par l'autre un renom de vertu!
C'eſt dans tout âge avoir très-ſenſément vêcu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, L'HOTESSE.

VALERE.

DU mariage on vient m'annoncer la rupture ;
Et le mari crû mort revient ; quelle avanture !

L'HOTESSE.

Oüi, la rupture c'eſt l'autre mari crû mort,
Qui revient.

VALERE.

Ah ! quel coup !

L'HOTESSE

Je viens rire d'abord ;
Car j'ai le tems de rire un peu de votre trouble.
Et dans ce ſalon-ci j'attends ce mari double,
J'entens qui vient doubler ce Ligournois fâcheux ;
Un mari c'étoit peu pour vous, en voilà deux ;
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALERE.

Toi dans mes intérêts plaiſanter !

L'HOTESSE

Je plaiſante.

VALERE.

Vient-il ?

L'HOTESSE.

Non pas encor, Monſieur ; ſans plaiſanter,
A ce mari d'abord je vais vous préſenter.
Je lui dirai, voilà l'amant de votre femme :
De votre main, Monſieur, préſentez-le à Madame.
C'eſt la regle à préſent.

VALERE.

La tête t'a tourné !

L'HOTESSE.

C'eſt le meilleur mari, docile & façonné
Au manege qui rend nos maris adorables.

VALERE.

Rêve-tu ? Quels diſcours ?

L'HOSTESSE.

Diſcours très-raiſonnables.
Je vous explique ici très-ſérieuſement,
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon eſpoir ſe fonde ;
Il revit, il revient exprès de l'autre monde,
Pour ôter à ſa femme un ſot mari qu'elle a,
Et pour vous la donner enſuite il remourra.
N'eſt-il pas bien honnête ?

VALERE.

A cette énigme obſcure

Je ne comprens rien ; mais par ta gayeté j'augure....
J'augure bien, je croi ; mais que croire ? On me dit,
Qu'en public ce Damis....

L'HOTESSE.

C'eſt par moi qu'il revit.

VALERE.

Quoi ? Comment....

L'HOTESSE.

Ce mari n'eſt qu'un mari poſtiche ;
L'image du deffunt, qu'en public, moi j'affiche ;
Un faux Damis enfin. Voilà ce grand ſecret.
La veuve eſt ſcrupuleuſe, & vous vif, indiſcret ;
Je vous avois caché l'époux que je ſuppoſe.

VALERE.

Ce n'eſt qu'un faux mari ?

L'HOTESSE.

Non, qu'à l'autre j'oppoſe.
L'énigme eſt éclairci. Ce n'eſt qu'un frere à moi.
Voyons ; j'entens qu'il fait merveille, je le voi.

VALERE.

Je ne ſçai où j'en ſuis ; en ceci tout m'étonne.

L'HOTESSE.

Damis étoit bouffon, & mon frere bouffonne ;
Fait le mauvais plaiſant, pour lui mieux reſſembler.

VALERE.

L'entrepriſe eſt hardie, elle me fait trembler.

SCENE II.

VALERE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS.

DAMIS, *une bourse à la main qui donne de l'argent.*

Vous m'étouffez, Messieurs, & votre accueil affable,
Votre zele, morbleu, me ruine & m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis,
Mon nom me coûte cher, tenez mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon histoire,
Et laissez-moi du moins me reposer & boire.
Vous me regrettiez mort, je l'avois mérité :
Que c'est un grand plaisir de mourir regretté!
Mais pour le bien goûter, il faut ma foi revivre;
M'imite qui pourra, l'exemple est bon à suivre.

VALERE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HOTESSE.

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant?
C'est un amant secret de la charmante veuve,
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS.

J'en accepte la preuve;

VALERE.

Prens ces cens loüis, mais vîte, rassure-moi,
Comment te prennent-ils pour Damis? Et pourquoi...

DAMIS.

Je suspens les transports de ma reconnoissance.
Apprennez qu'il ne fut jamais de ressemblance,
Telle qu'entre Damis & moi : Caille jamais,
Ni Martin Guerre n'ont vû leurs vivans portraits
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'avanture ;
Et là-dessus ma sœur a formé son projet :
Par sa lettre de tout, elle m'a mis au fait.
A Toulon je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis ; sous son nom avec eux je m'embarque :
Le vaisseau s'est trouvé plein de ces faineans,
De ces marins oisifs, que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conséquent de croire ;
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.
La pitié se saisit de leurs affections :
Et par le merveilleux de mes narrations,
Leur faisant admirer mes fausses avantures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin, & je sors le dernier
Du vaisseau, dont chacun veut sortir le premier
Pour conter au public mes fables sans pareilles :
Mon Journal augmenté de cent & cent merveilles,
Ces zélés narrateurs ont déja tant conté,
Raconté, rajusté, corrigé, commenté.

Qu'étant tous-à-préfent auteurs de mon hiftoire ;
Ils vont avoir auffi tous à la faire croire
Prefqu'autant d'intérêt & de plaifir que moi.

VALERE.

J'écoute, & j'admire.

L'HOTESSE.

Oh ! c'eft mon frere, ma foi ;
Pour l'efprit.

DAMIS.

Ecoutez jufqu'au bout.

VALERE.

Par avance ;
Je te promets, mon cher, une ample récompenfe,
Agis toujours.

L'HOTESSE.

Au port te voilà donc rendu ?

DAMIS.

Oüi ; pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
Voyant tout difpofé pour ma brillante entrée,
Car les gens du vaiffeau l'avoient bien préparée,
Je defcends & je cours vers les plus empreffés,
Car ordinairement ce font les moins fenfés.
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
Au bourgeois careffé, je fais croire ma fable ;
Certain cabaretier ne me reconnoît pas.
Ce n'eft point lui, dit-il, parlant à demi-bas,
Et chez moi le défunt très-fouvent venoit boire.
Je cours à lui craignant l'effet de fa mémoire.

Ah ! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bû !
Je croi t'en redevoir encore quelqu'écu.
L'eſpoir d'un peu d'argent joint à la reſſemblance ;
S'eſt emparé d'abord de ſa réminiſcence.
Un autre devenu créancier à l'inſtant,
Me reconnoît auſſi pour en avoir autant.
Certain gaſcon m'obſerve & me tient en braſſiere ;
Je le voyois tout prêt à me rompre en viſiere ;
Venez dinér chez moi, mon cher, n'y manquez pas.
Oüi Couſis, m'a-t-il dit, *j'accepté lé repas.*
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
Je l'avois vû, morbleu, plus craint que le tonnerre ;
Ainſi pour peu qu'on ſoit libéral & flateur,
Du crédule public on ſçait gagner le cœur.

L'HOTESSE.

Oüi ; mais je vois qu'ici ce public entre en foule ;
Ton apparition ſur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but ;
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnut,
Te ſoupçonnât, ceci pourroit changer de face,
Ne t'expoſe donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer ;
Allons adroitement les faire retirer.
à Valere. à Damis.
Venez. Toi, reſte-là, je reviendrai te joindre.

VALERE.

Nulle difficulté, n'eſt-ce pas ?

DAMIS.

Pas la moindre.

L'HOTESSE.

Tu sçais ton rôle ?

DAMIS.

Oüi ; mais rejoins-moi promptement.

L'HOTESSE.

à Valere.

Vous, je vais vous instruire un peu plus amplement.

DAMIS.

Vas par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HOTESSE.

Eh ! ne crains rien.

DAMIS.

Va donc dissiper la cohorte.

VALERE.

Je n'en puis revenir ! un projet si hardi
Me fait trembler, j'en suis encor tout étourdi,
Le moindre contre-tems perdroit tout.

DAMIS *seul.*

Bon courage.

Valere est libéral, couronnons notre ouvrage.



SCENE III.

FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC *à part.*

CE Damis eſt un fourbe à coup ſûr.

DAMIS.

Qui vient-là ?

GLACIGNAC.

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Lé portrait du défunt calqué ſur ſon viſage.

DAMIS *à part.*

Ah ! ah, c'eſt ce Gaſcon qui crioit du rivage,
J'accepte le repas. Je tremble cependant,
Car on m'a dit qu'il eſt parent du Préſident.

GLACIGNAC *à Damis.*

Un Couſis qué j'avois en trépaſſant jé penſe,
Vous a par teſtament légué ſa reſſemblance.

DAMIS.

Je croyois être lui.

GLACIGNAC.

Qué mé dités-vous-là ?
Il eſt mort. Jé né ſçai ſi vous ſçavez céla.

DAMIS.

Je devrois l'être au moins, les périlleux voyages ;

Les corſaires, la mer, les écüeils, les naufrages....
Mais je ſuis débarqué ſain & ſauf, c'eſt le bon.

GLACIGNAC.

Vous débarqué! c'eſt donc la barque à Caron?

DAMIS.

Oüi, j'ai ſur l'eſtomach encor une onde noire;
Pour la faire paſſer, cher couſin allons boire,
Vous m'avez dit tantôt, *j'accepte le repas.*

GLACIGNAC.

Non, jé ſuis dé la nôce, & jé n'accepté pas.
La veuvé de Damis ici ſé rémarie.

DAMIS.

Oüi, ma femme vouloit....

GLACIGNAC.

Veuvé donc, jé vous prie;
Veuvé, très-veuvé; car feu Damis.....

DAMIS.

Point de feu.

GLACIGNAC.

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un peu.
Feu Damis.....

DAMIS.

Oh! feu, feu.... l'épithete m'offenſe.

GLACIGNAC.

Dé tout il mé faiſoit exacté confidence.

DAMIS.

J'étois un jour.....

GLACIGNAC.

Non pas.

DAMIS.

J'allai.....

GLACIGNAC.

Non, non.

DAMIS.

Comment

GLACIGNAC.

J'étois, j'allai, n'eſt pas s'exprimer congrument.
La façon dé parler, mé ſemblé, n'eſt pas bonne :
Damis, à votre égard, eſt la tiercé perſonne ;
Vous dévez dire, vous, il étoit, il alla,
Non pas, j'étois, j'allai, c'eſt mal dit qué céla ;
Jé né pardonne point les fautés de grammaire.

DAMIS.

Ce badinage enfin ceſſera, je l'eſpere.

GLACIGNAC.

Prouvez donc gravément qué vous êtés Damis.
Vous vous ſouvenez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent ; un jour, vous en ſouvient ſans doute,
Il vint chez-moi, ſa bourſe étoit à vau dé route :
Or devinez combien jé lui prêtai d'argent ?

DAMIS.

Combien, je n'en ai pas le calcul bien préſent ;
Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette ;

Etourdiment j'oublie auſſi ce qu'on me prête.
Mais je me ſouviens bien que quand je vous hantois,
Tantôt vous me prêtiez, tantôt je vous prêtois,
Et prêterai de plus, je ſuis toujours le même.

GLACIGNAC.

Avant qué dé prêter, il faut rendre.

DAMIS.

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité !
Ma bourſe s'ouvre. Eh bien, que m'avez-vous prêté !

GLACIGNAC.

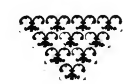
Cinquanté loüis d'or neufs.

DAMIS *comptant.*

Juſtement, c'eſt la ſomme ;
Je m'en ſouviens fort bien ; & même en galant homme

à part.

Je vous rends ſans quittance.... on aura ſon ſecours
Pour de l'argent.



SCENE IV.

GLACIGNAC, LE FAUX DAMIS, VALERE, L'HOTESSE.

L'HOTESSE *courant,*

étourdiment à Damis.

Joignons-le. Ah ! mon frere, j'accours.....

GLACIGNAC.

Ton frére !

VALERE *bas à part.*

Elle nous perd.

L'HOTESSE.

Oüi, Monſieur eſt mon frere ;
Frere de lait, s'entend ; tous deux la même mere,
Mere nourrice.

GLACIGNAC.

Eh donc ! la ſœur d'un Damis faux !
Immobilés tous deux ! jé vous fixe en deux mots ;
Jé vous pétrifie.

DAMIS *d'un air de confiance.*

Oüi.

GLACIGNAC *à Valere.*

Vous vif commé ſalpêtré,

Monſieur, vivacité dont on eſt pas lé maître ;
Jé vous ai vû tantôt très-vif, vû dé mes yeux
Parler très-vivément à la veuvé ; & tant mieux,
Tant mieux, qué vous aimiez cetté veuvé charmanté.
Jé vous protégerai contré la Préſidenté.
Liguons-nous pour punir l'injuſticé qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune amant ; touchez-là.

VALERE.

Quel bonheur !

GLACIGNAC.

Commençons par vous rendré la ſommé
Qué j'ai priſé par jeu, pour révirer votre hommé.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon ;
Car en ce cas, mon cher, jé né ſuis point gaſcon.

DAMIS.

L'honnête homme !

GLACIGNAC.

Soyons amis à touté épreuvé.

VALERE.

De tout mon cœur.

GLACIGNAC.

Voici votre adorablé veuv[illegible]
Jé vous laiſſé tous trois ſuivré votré projet :
Pour votré ſuréte, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALERE.

Que ce projet ſera difficile à conduire !

SCENE

SCENE V.

LE FAUX DAMIS, VALERE, L'HOTESSE, LA VEUVE.

L'HOTESSE.

De ce qu'on lui cachoit il eſt tems de l'inſtruire.

VALERE.

Elle ne ſçait donc pas que c'eſt un faux époux?

L'HÔTESSE.

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous,
Elle donne, je croi, de tout ſon cœur au diable.

VALERE.

Diſſipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE *demi haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir? il le faut bien, allons.

L'HÔTESSE *imitant la voix de la Veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,
Qu'il ne m'en puiſſe pas délivrer ſans revivre?

VALERE.

Suſpendez vos chagrins.

LA VEUVE *ſans voir Damis.*

Valere, laiſſez-moi.

Elle apperçoit Damis.

Eh, ne voyez-vous pas mon mari ?

L'HÔTESSE.

Non, ma foi.

VALERE.

Reprenez vos esprits, rassurez-vous, Madame.

L'HÔTESSE.

à Valere.

Laissez-là dans l'erreur. J'aime à voir que sa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALERE.

Oüi ; mais
Elle souffre.

L'HÔTESSE.

On en a plus de plaisir après.

VALERE.

Ce n'est point là Damis, Madame.

LA VEUVE.

Quoi ? qu'entens-je ?

L'HÔTESSE.

Ce n'est point le défunt, ne prenez plus le change.

LA VEUVE.

Ah ! quelle ressemblance !

DAMIS.

En cette occasion ;
Je ne serai mari qu'avec discretion.

LA VEUVE.

Le même son de voix !

L'HOTESSE.

Quelque épouse rusée,
Quelque femme de bien à conscience aisée,
S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

VALERE.

Ne perdons point le tems.

LA VEUVE.

Faites-moi donc sçavoir
Votre dessein.

VALERE.

Il est très-simple. On va se plaindre ;
Blâmer le Président, le presser, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat :
Par avance je viens d'intimider ce fat.

LA VEUVE.

Quoi donc ? il va le voir, lui parler ! ah je tremble !

DAMIS.

Oubliez-vous déja qu'à Damis je ressemble ?
Apprenez que d'ailleurs j'ai sçu tous ses secrets.
Vous voyez son esprit en moi, comme ses traits.
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.
Lorsqu'il s'embarqua même au tems qu'il fit naufrage,
Il me laissa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modestes sotisiers ;
Libelles médisans, sur tout contre ses proches,
Contrat de mariage ; enfin j'ai plein mes poches

De tout ce que j'ai cru me devoir au besoin
Servir à tout venant de preuve, & de témoin:
Je ferois son histoire à sa famille en face;
Et l'histoire en défaut, le Roman la remplace.
Si Damis en un mot revenoit aujourd'hui,
Je lui soutiendrois, moi, morbleu que je suis lui.

VALERE.

Joüez bien votre jeu, le Président s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCENE VI.

LE FAUX DAMIS, L'HOTESSE, LA VEUVE, LE PRESIDENT, VALERE.

LA VEUVE.

AH! vous risquez trop je pense.

L'HOTESSE.

Feignons de ne point voir qu'il nous voit

DAMIS *bas.*

Tenez bon.

Il hausse la voix.

Eh ne tient-il, morbleu, qu'à demander pardon,
Quand d'infidélité vous êtes convaincuë?

Redoutez ma fureur.

LA VEUVE.

Fureur mal entenduë ;
C'eſt ſur le Préſident qui diſpoſoit de moi,
Qu'elle doit retomber.

L'HOTESSE *bas à la veuve.*

Fort bien, fort bien ! ma foi
Ripoſter preſtement c'eſt un talent femelle.

DAMIS.

Quoi ! c'eſt le Préſident qui vous rend infidelle ?

VALERE *au Préſident.*

N'avancez pas, laiſſons paſſer cette fureur.

DAMIS.

Ce Préſident rend donc public mon deshonneur ?
J'entends le vaudeville, & tout Marſeille crie,
Tu ſois le bien venu, ta femme ſe marie.
Ventrebleu !

L'HÔTESSE.

Mais, Monſieur, des gens nous avoient dit
Qu'ils vous avoient vû mort.

DAMIS.

Eh ! vous l'avois-je écrit ?

LE PRESIDENT.

Toujours mauvais plaiſant, voilà ſon caractere.

DAMIS.

Me faire un tel affront, & pardevant Notaire !

LA VEUVE.

Je n'y puis plus tenir.

L'HOTESSE.

Separez-vous en paix

Du moins.

DAMIS.

Nous y vivrons ne nous voyant jamais.

LA VEUVE.

Près de ma tante allons chercher un sûr azile.

DAMIS.

Me voilà demi veuf.

SCENE VII.

LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT, VALERE.

LE PRESIDENT.

Le voilà plus tranquille;

Avançons.

VALERE.

Je vous laisse.

LE PRESIDENT.

Ah! ne me quittez pas.

DAMIS *se radouciſſant & ôtant ſon chapeau.*

N'ayez pas peur, Monſieur; j'ai pour les Magiſtrats
en colere.
Déférence, reſpect..... mais rancune tenante,
Car ventrebleu.

LE PRESIDENT.

Monſieur, en affaire importante;
Quoique de conſeils, moi, je n'aye pas beſoin,
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS.

Pour Juge même, ſoit; j'aime un juge d'épée,
Il expédie en bref: au fait, dot uſurpée....
Il tire un contrat.
Contrat de mariage en main.... mari très-prompt
Liſez... comptons... rendez... reſte à vanger l'affront.

VALERE.

Il n'eſt point queſtion d'affront, ni de vengeance;
Monſieur le Préſident veut ici ma préſence,
Pour n'avoir avec vous nulle diſcuſſion:
Un mot finira tout, ſans bruit, ſans paſſion.
Monſieur déja fâché, qu'à tort chacun le blâme
De vouloir diſpoſer des biens de votre femme,
Veut les rendre.

LE PRESIDENT.

Oüi, Monſieur, non qu'on ait peur de vous;

Mais je veux diffiper les faux bruits.

DAMIS *d'un ton doux.*

Mon courroux
Sur ce premier article avec raiſon s'appaiſe ;

En colere.

Paſſe pour revenir, & c'eſt par parentheſe
Que j'accepte votre offre, & que je ſuis content.
J'interromps mon courroux, Monſieur le Préſident ;
Par raiſon, par égards pour votre caractere.
Mais, morbleu, je reprens le fil de ma colere,
En penſant qu'il exiſte un diffamant contrat ;
Chacun l'a vû ſigner, ma honte a fait éclat.
Au gré de l'offenſé, l'offenſe ſe répare ;
Chacun a là-deſſus ſon foible ; moi biſarre,
Délicat ſur l'affront, pour le laver, je veux
Lacerer en public ce contrat ſcandaleux.

LE PRESIDENT.

Caprice en effet ; car de lui-même il s'annulle,
Vous vivant.

VALERE.

Il eſt vrai, caprice ridicule.

Au Préſident.

Vous lui devez pourtant ce biſarre plaiſir ;
Vous aviez un peu tort.

LE PRESIDENT.

Contentons ſon déſir ;
C'eſt minutie au fonds qui m'eſt indifférente.
A l'égard de la dot je la livre à la tante,

Et

Et non pas à vous ; car par mon autorité,
Pour mettre le débris des biens en fureté,
Je vous fis féparer.

DAMIS.

Separer ! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Eft-ce que l'on fepare un mari par defaut ?
A certains magiftrats... oüi c'eft-là ce qu'il faut ;
Ils fçavent, profitant de ce qui nous afflige,
Mettre, ainfi que nos biens, nos femmes en litige.

VALERE *au Préfident.*

C'eft un refte de fiel, excufez.

DAMIS.

Notre dot,
Du moins fi je mourois, n'ira plus à ce fot,
Frere de votre femme, avec horreur je penfe
Qu'il puiffe avoir par vous ma femme en furvivance.

VALERE.

Vous voilà donc d'accord ?

LE PRESIDENT.

Je vais prendre la haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Meffieurs, entrez toujours dans la falle prochaine ;
Je vous joins à l'inftant.

DAMIS.

Je renonce fans peine
A la dot, car fur mer je gagne affez d'argent.
Le defir de vengeance eft un defir urgent,

Contentons-le. J'irai joindre aprè§ ma chalouppe.
Heureux qui fuit ſa femme avec le vent en poupe.

SCENE VIII.

LE PRESIDENT *ſeul.*

J'Ai bien mené ceci, prudence, fermeté
Prévoyant tout, en tout de la formalité,
Suivant exactement les loix les plus ſeveres.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant, je ſuis content de moi!

SCENE IX.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE *à part.*

IL faut approfondir un peu ce que je voi.
Au Préſident.
Je vous cherche par tout.

LE PRESIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRESIDENTE.

Je n'ai point reſpiré depuis le trouble extrême,

Que m'a causé tantôt ce grand évenement.
Enfin j'ai refléchi de sang froid, murement;
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valere?

LE PRESIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le decorum, & parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRESIDENTE.

Comment?

LE PRESIDENT.

Je crois avoir bien fait, parlez.

LA PRESIDENTE.

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRESIDENT.

D'accord; mais vous devez m'aprouver amplement.

LA PRESIDENTE.

Je me tais.

LE PRESIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

LA PRESIDENTE.

Parlons, mais par obéissance.
Ne livrez rien encor.

LE PRESIDENT.

C'est ce que par prudence,
J'avois déja tout seul d'abord imaginé.

LA PRESIDENTE.

Suſpendez....

LE PRESIDENT.

Oüi, j'étois déja déterminé
A ſuſpendre pour....

LA PRESIDENTE.

Pour aprofondir un doute.

LE PRESIDENT.

Ce doute m'eſt venu; parlez, je vous écoute.

LA PRESIDENTE.

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux.

LE PRESIDENT.

J'en ai quelque ſoupçon, il m'a dit certains mots...

LA PRESIDENTE.

Il faut diſſimuler, l'affaire eſt délicate.

LE PRESIDENT.

C'eſt ce que je vous dis, avant que l'on éclate,
Je ſuis d'avis de... de...

LA PRESIDENTE.

Pour aprofondir mieux
Des faits, qui là-deſſus m'ont fait ouvrir les yeux;
Laiſſez-moi ſeule agir, ſur ce que je ſoupçonne.

LE PRESIDENT.

Oüi, ma femme, agiſſez ſeule, je vous l'ordonne.

SCENE X.

LA PRESIDENTE *seule.*

JE jouë ici gros jeu ; car si c'est ce Damis,
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis ;
Après avoir été sa trop crédule amante,
S'il sçavoit que c'est moi qui suis la Présidente,
Il me perdroit d'honneur, pour se vanger de moi..;
Le parti que je prens est le plus sûr, je croi.
Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coëffe baissée ;
Si c'est lui, livrons tout, il n'y faut plus songer ;
Et si ce n'est pas lui, j'éclate sans danger.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE FAUX DAMIS *seul.*

ON ne vient point finir, ce contre-tems m'étonne.
Me ſoupçonneroit-on ? Pour peu qu'on me ſoupçonne,
Ma foi, pour exquiver, regagnons notre eſquif;
Ravoir la dot pourtant, c'eſt le point déciſif;
S'ils me vont diſputer mon nom, ferai-je face?
Voyons; car j'ai tantôt gagné la populace;
Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.
La faveur populaire eſt un flux & reflux,
Tantôt blâme exceſſif, tantôt loüange outrée.
A Damis avec joye ils ont fait une entrée;
Avec joye ils verroient leur Damis au carcan.

SCENE II.

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRESIDENTE *seule.*

IL me paroît Damis, mais aſſurons-nous-en;
Pour l'obſerver de près, & n'être point connuë,
Parlons-lui coëffe baſſe.

DAMIS.

Oüi, cette dot reçûë,
appercevant la Preſidente.
Je diſparoîtrois.... mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme? Evitons ſon abord.
Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRESIDENTE *à part.*

Ce n'eſt pas lui.

DAMIS *à part.*

Morbleu, faiſons du moins enſorte
D'éluder l'embarras du queſtionnement.

LA PRESIDENTE.

Monſieur, j'aurois beſoin d'un éclairciſſement;
Je voudrois bien ſçavoir....

DAMIS.

Avant de vous entendre;
Madame, je voudrois d'abord par vous apprendre....

LA PRESIDENTE.

Répondez-moi d'abord.

DAMIS.

Je vous réponds après.

LA PRESIDENTE.

Répondez-moi, Monſieur, d'abord ſur quelques faits.

DAMIS.

Dites-moi ſi.....

LA PRESIDENTE.

Parler tous deux, c'eſt ſe confondre;
Tous deux queſtionner, au lieu de ſe répondre.
Je veux ſur une affaire un éclairciſſement;
Ecoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS.

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRESIDENTE.

Par politeſſe au moins, d'abord une réponſe.

DAMIS.

Sçachons....

LA PRESIDENTE.

C'eſt éluder un peu groſſierement.

DAMIS.

Je n'élude point; c'eſt que naturellement
En converſation je prens mon avantage.
Chacun a pour briller ſes talens en partage.
Tel en répondant juſte à chaque queſtion,
Fait voir modeſtement ſon érudition;

A bien queſtionner moi je mets ma ſcience.

LA PRESIDENTE.

N'oſer répondre, c'eſt marquer ſa défiance,
Ou c'eſt me mépriſer ; car au premier venu
Vous contez, racontez ce que vous avez vû
En voyageant.

DAMIS.

D'accord ; mais las de verbiages ;
Je vais faire imprimer ma vie & mes voyages,
Qui ſe vendront chez Jean Gilles Joſſe à Lyon ;
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRESIDENTE.

En plaiſantant ainſi vous croyez m'éconduire ;
Mais ſi ſur deux points ſeuls vous ne daignez m'inſtruire,
Je ne vous quitte point, je vous ſuivrai par tout.
Je ſuis femme obſtinée, & je vous pouſſe à bout.

DAMIS.

S'il s'agit de deux mots, je ſuis civil, honnête ;
Et pour les Dames, j'ai toujours réponſe prête.

LA PRESIDENTE.

Répondez donc.

DAMIS.

Parlez, je réponds ſi je puis.

LA PRESIDENTE.

Je voudrois bien ſçavoir de vous....

DAMIS.

Quoi ?

LA PRESIDENTE, *elle ôte sa coëffe.*

Qui je suis?

DAMIS.

Qui vous ètes ? parbleu vous devez vous connoître.

LA PRESIDENTE.

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre question c'est de vous demander,
Qui vous êtes ?

DAMIS.

Fort bien. C'est fort bien préluder !
Jamais femme n'a fait questions plus sensées,
Plus précises surtout, ni moins embarassées...

LA PRESIDENTE.

J'y pourois mettre encor plus de précision.
Un seul mot des deux points fait la décision ;
Dites-moi qui je suis, je sçaurai qui vous êtes.

DAMIS.

Toutes vos questions sont sentences complettes :
Vous m'inspirez, Madame, une estime pour vous,
Un desir de lier connoissance entre nous.

LA PRESIDENTE.

C'est dire, que jamais elle ne fut liée.

DAMIS.

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée :
Je vous remets pourtant, cette bouche, ces yeux...

Un certain aſſemblage, & noble & gracieux.....
Mais dans trois ou quatre ans j'ai vû dans mes voyages,
En femmes ſeulement vingt milliers de viſages;
Ils ſont tous gravez-là; mais quoi? Vous ſçavez bien
Que le plan d'un cerveau n'eſt pas plus grand que rien.
Tous ces portraits y ſont peints les uns ſur les autres;
Tant de traits différens mêlés avec les vôtres,
Font un broüillamini que je débroüillerai;
Et tantôt à coup sûr je vous reconnoîtrai.
Mais j'ai pour le préſent une affaire preſſée.

LA PRESIDENTE *à part.*

N'éclatons pas d'abord; mais en femme ſenſée,
En démaſquant le fourbe, aſsûrons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre nôce aujourd'hui.

SCENE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC, L'HOTESSE.

DAMIS.

LA voilà partie. Ah! ceci me déconcerte.
Monſieur de Glacignac, la trame eſt découverte.

L'HÔTESSE.

Je ne le ſçai que trop; je ſuis au déſeſpoir.

La prude ſoupçonnoit, elle a voulu te voir.

DAMIS.

Quoi, c'eſt la Préſidente ?

GLACIGNAC.

Ellé-même.

DAMIS.

Qu'entens-je ?

GLACIGNAC.

Paix, né mé troublés pas ; là-deſſus jé m'arange.

DAMIS.

Surquoi ?

GLACIGNAC.

Tu m'as montré ces papiers dé Damis ;
Ces journaux, qu'en mourant lé défunt t'a rémis.

DAMIS.

Eh bien ?

L'HÔTESSE.

Sur ces papiers, qu'elle eſt votre eſpérance ?

DAMIS.

Parlez donc.

L'HÔTESSE.

Hâtons-nous.

GLACIGNAC.

Jé penſé & jé répenſé. . . ;

DAMIS.

Mais je ſuis découvert ; penſez donc promptement.

GLACIGNAC.

Les expédiens sûrs mé viennent lentément ;
Mais nous aurons main forté, en tout cas.

DAMIS.

Ah ! je tremble.

GLACIGNAC.

A mon égard je suis tranquillé, cé mé semblé ;
Au sujet dé Damis, si l'on m'inquiétoit,
Jé dirois bonnément j'ai crû qué cé l'étoit ;
Vous né pouriés pas vous, diré, jé croyois l'être.

DAMIS.

Vraiment non. C'est pourquoi, moi, je veux dispa-
roître.

GLACIGNAC.

Révoyons ces papiers, ces léttrés du défunt.

DAMIS.

Tenez ; mais je n'ai vû parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux, qu'à pris jadis la Présidente.

L'HÔTESSE.

Damis fut son amant pourtant, chose constante.

GLACIGNAC.

Lisons tranquillément.

DAMIS.

Lisez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC.

Voici bien des billets, jé veux les liré tous
A mon aisé.

DAMIS.

Morbleu ! mais nul nom de la prude.

L'HÔTESSE.

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude.
Selon ceux qu'elle aimoit, en changeant de pays,
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits ;
En intrigues d'amour, ce fut un vrai Prothée.

DAMIS.

Moi, j'ai vû du défunt chaque intrigue cottée.
Sur son journal galant.

L'HÔTESSE.

Moi, je sçais quelques faits.
Voyons s'ils quadreroient au journal, aux billets.
N'y trouverions-nous point une modeste Hortense,
Qui gagnoit tous les cœurs par sa fine innocence,
Quand les filles encor plaisoient par la pudeur ?

DAMIS.

Damis étoit du goût d'à présent, par malheur ;
Sur son journal galant je n'ai point vû d'Hortense.

L'HÔTESSE.

De ce Prothée en fille, autre histoire : En Provence,
Sur mer, on lui donnoit une fête, un cadeau,
Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau ;
Elle y faisoit Thétis ; il survint un orage ;
Tout enfonce, un Triton la prend sur son dos, nâge,
Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser ;
Elle étoit fiere ; mais comment le refuser ?

Il peut par déſeſpoir ſe noyer avec elle :
J'épouſe, ſauvez-moi, dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS

Je rêve.... Non, Damis ne fut point ce Triton ;
Du moins dans ſon journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE.

Attendez, attendez : La prude eut la marotte
Jadis de ces romans, dans le goût paſtoral....

DAMIS.

Ah ! ſur ce ton, j'ai vû des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE.

En Province autrefois, maſcarades champêtres,
Nos amans en bergers chantoient au pied des hêtres
Et Tirſis & Silvie, & Damon & Philis....

GLACIGNAC.

Jé voi dans cé billet du Damon.

L'HÔTESSE.

Où ?

GLACIGNAC.

Tiens, lis.
L'écrituré ſans doute eſt dé la Préſidenté,
Jé la connois.

DAMIS.

Liſons ; eſt-elle convainquante ?

L'HÔTESSE.

Non, voyons l'autre : Oüi, c'eſt ſon écriture auſſi ;

Car elle a devant-moi fait une liste ici
Des priés pour la nôce.

DAMIS.

Ah! parbleu je respire.

L'HÔTESSE.

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS.

Je n'aurois jamais pû deviner sans vous deux....

L'HÔTESSE.

Dans celle-ci Damon est encore amoureux ;
Voyons l'autre. Ah! ma foi Damon cesse de l'être,
Parce qu'on l'a rendu trop-tôt heureux peut-être.
Justement! on s'en plaint en champêtre jargon.

Elle lit.

La fidele Silvie au volage Damon.

Hon! hon!

Traître, parjure, tu dis que les bergers délicatement amoureux, s'offensent du mot de contrat ; mais ce contrat, ne me le promis-tu pas, lorsque ta délicatesse exigea de la mienne que le don libre de nos cœurs précédât la signature ? Que la signature le suive donc, ingrat ; que Damon & Silvie, après avoir suivi la loi des bergers, subissent enfin la loi du contrat ?

DAMIS.

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Il faut voir en ſecret cette Silvie antique :
Qui de nous la verra?

GLACIGNAC.

Cé né peut être moi ;
Ellé croiroit....

L'HÔTESSE.

Voyez là-bas, je l'apperçoi.

DAMIS.

Eſt-elle ſeule ?

L'HÔTESSE.

Oüi.

DAMIS.

Bon. Je riſque l'abordage.
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE.

Oüi ; car en cas d'allarme on le feroit ſauver.

GLACIGNAC.

Comptez ſur nous.



SCENE IV.

LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

Ces deux derniers dans le fond du Théâtre.

DAMIS.

ALlons ; mais qui la vient trouver ?
Ah ! c'eſt le Préſident : morbleu, ſi je retarde,
Il ne ſera plus tems peut-être.... on me regarde....
On vient à moi.... riſquons. Oüi, le mari préſent
Rendra le coup plus vif, plus fort, & plus preſſant.

LE PRESIDENT.

Mais en public du moins je veux qu'il ſe retracte.

LA PRESIDENTE.

Vous pourriez le punir ; votre juſtice exacte
Cede à votre bonté pour éviter l'éclat ;
Mais ſoyez sûr, Monſieur, que c'eſt un ſcélérat :
Non, ce n'eſt point Damis, ce n'eſt qu'un fourbe inſigne.

LE PRESIDENT.

Qu'aprens-je ici, Monſieur ? joüer un rôle indigne !

DAMIS.

Je reſpecte l'arrêt que Madame a donné,

Je me tiens criminel, si je suis condamné
Par la plus pénétrante & la plus équitable,
Par la plus vertueuse & la plus respectable....
En un mot je souscris à sa décision;
Mais la prenant pour juge avec soumission,
Je puis, sans l'offenser, recuser sa mémoire.
Vous souvient-il d'un fait, (il est à votre gloire)
Sur lequel j'ai reçû plusieurs lettres de vous?

LA PRESIDENTE.

De moi, Monsieur?

LE PRESIDENT.

Non, non; vous vous mocquez de nous;
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS.

Celles que j'ai, Monsieur, font honneur à Madame.

LA PRESIDENTE.

Vous avez, dites-vous?....

DAMIS.

Belles moralités;
Lettres de votre main, par où vous m'exhortez
A réformer mes mœurs sur quelque bon modele.

Au Président.

Madame.... à ses devoirs ne borne point son zele;
Elle se charge encore de la vertu d'autrui.

LE PRESIDENT.

Monsieur vous connoît bien, j'en conviens avec lui.

DAMIS *à part.*

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRESIDENTE *à part.*

Oüais, que voudroit-il dire ?

DAMIS.

Je ris de ſouvenir, vous même en allez rire,
Quand je vous aurai dit à quelle occaſion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour, j'étois vif, folâtre en mon jeune âge ;
Mais à préſent... ma foi, je ne ſuis pas plus ſage.
J'étois donc ſcélérat aſſez paſſablement ;
Ah ! Madame, j'étois un ſcélérat charmant.

Vers elle.

Je devins le Damon.... de certaine... Silvie...
Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie
Rien que de paſtoral dans notre paſſion ;
Toujours traitant l'églogue en converſation.
C'étoient ardens ſoupirs dans un ſombre boccage,
De gazoüillans ruiſſeaux, roſſignols, doux ramage,
Muſettes, verts gazons, houlettes, chalumeaux,
Bergeres & bergers dormans ſous les ormeaux,
Oublians leurs moutons épars dans la prairie ;
Tendres galimatias, jargon de bergerie,
Délicats ſentimens, tirans ſur la fadeur :
En vrai Damon ainſi j'exprimois mon ardeur,
Lorſque ſur cette intrigue innocente & ruſtique,
Une mere groſſiére, injuſte & politique,
Ignorant des bergers la naturelle loi,

Voulut mettre un Notaire entre Silvie & moi.
Mais, comme franc berger, moi j'envoyai tout paître.

LE PRESIDENT.

A la Présidente.

Ce récit paroît franc; nous nous trompons peut-être.

DAMIS.

De Silvie en ce tems prenant les intérêts,
Madame m'exhorta par cinq ou six billets....

Il donne une lettre à la Présidente.

Si malgré celui-ci votre oubli continuë,
Par d'autres à l'instant vous serez convaincuë.
J'en puis encor montrer d'autres plus éloquens,
Bien plus forts en morale, en un mot convaincans.

LE PRESIDENT.

En morale toujours ma femme sçût écrire.
Elle a fait des recüeils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE.

Je m'en garderai bien.

LE PRESIDENT.

Pourquoi donc?

LA PRESIDENTE.

Le secret d'autrui n'est pas le mien.
Cette jeune Silvie est ici dévoilée.

LE PRESIDENT.

Voilà toujours ma femme, avec excès zélée.

Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE.

Le voilà déchiré.

DAMIS.

Quel dommage, Monſieur, vous l'auriez admiré!

LE PRESIDENT.

J'euſſe été curieux de le voir.

DAMIS.

J'en ai d'autres

Madame, & j'ai gardé les miens avec les vôtres.
J'ai les broüillons de ceux que je vous écrivois;
Tâchant de mériter ceux que je recevois.
Je relimois les miens, j'y faiſois cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes avantures.

LA PRESIDENTE.

Au Préſident.

Oüi, plus je l'examine avec attention,
Plus je voi mon erreur, mon indiſcrétion.

A Damis.

Que vos traits ſont changés! c'eſt une choſe étrange;
Qu'un petit nombre d'ans, hélas ſi fort nous change!

DAMIS.

Mon aimable Silvie eſt bien changée auſſi.

LA PRESIDENTE.

Par ſageſſe, Monſieur conduiſoit tout ceci
Sans éclat, mieux que moi. J'avois été trop prompte;
Pardon, vous méconnoître! ah que j'en ai de honte!

DAMIS.

C'eſt moi qui ſuis honteux d'avoir vieilli ſi fort.

LE PRESIDENT.

C'eſt la premiere fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRESIDENTE *au Préſident.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

DAMIS.

Oh! ſuffit que Madame ait la mémoire bonne.

LA PRESIDENTE.

Je remets à préſent tous ſes traits, je dis tous.

LE PRESIDENT.

Moi qui ne l'avois vû que très-peu, croiriez-vous
Que je retrouve auſſi toute ſa reſſemblance?

LA PRESIDENTE.

Ça, Monſieur, il faut donc pour réparer l'offenſe,
Qu'a pû faire à Damis mon injuſte ſoupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, & lui faire raiſon.
Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée:
J'admire que toujours votre premiere idée
Eſt la meilleure! car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la tante.

LE PRESIDENT.

Il le faut.

LA PRESIDENTE.

Allez prendre là-haut ce contrat qui le bleſſe.

LE PRESIDENT.

Oüi.

LA PRESIDENTE.

Les lettres de change.

LE PRESIDENT.

Oüi.

LA PRESIDENTE.

Mais pour votre niéce
Il faut qu'il ait auſſi des égards, & je vais
L'exhorter....

LE PRESIDENT.

Exhortez-le à ne la voir jamais ;
C'eſt ce qu'il peut de mieux.

SCENE V.

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRESIDENTE *à part.*

CE fourbe m'embaraſſe.

DAMIS *à part.*

Elle craint à préſent de me revoir en face.

LA PRESIDENTE *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres ? il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS *à part.*

Je ne riſque plus rien.

LA PRESIDENTE *à part*,

Ménageons l'imposteur, gagnons-le pour mon frere.

Ici une Scene muette entre eux.

DAMIS *à la Presidente.*

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

LA PRESIDENTE *à Damis.*

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS.

Il en faut pour le monde, il est si médisant.

LA PRESIDENTE.

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe;
Mais vous m'accorderez une petite grace:
Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS.

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé,
Mais vous m'accorderez une grace assez grande.

LA PRESIDENTE.

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi?

DAMIS.

En voici quatre ou cinq, Madame.

LA PRESIDENTE.

Je le voi.

Sans vous faire prier vous allez me les rendre.

DAMIS.

Oüi, mais grace pour grace, & vous devez m'entendre.

LA PRESIDENTE.

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS.

Nous avons tous deux eu de la discrétion.
Comme berger discret j'ai caché le mistere....

LA PRESIDENTE.

Et moi j'ai découvert que vous servez Valere ;
J'entrevoi vos projets, mais à force d'argent
Puis je les changer ?

DAMIS.

Non ; je ne suis plus changeant
Parlons net : il me faut la veuve pour Valere ;
Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un frere ;
Votre sagesse enfin vous donne un ascendant
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon Président ;
Conservez-le.

LA PRESIDENTE.

Il revient.

DAMIS.

Soyez-très-complaisante ;
Je vous rends vos billets pourvû qu'on me contente.



SCENE VI.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS.

LE PRESIDENT *à la Tante.*

JE ne me mêle plus de rien ; c'eſt ſon époux
Qui laiſſera, s'il veut, ſon épouſe avec vous,

DAMIS.

Moi, j'ai promis à Madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRESIDENT.

Finiſſons. De nos faits nous ſommes convenus,
Monſieur ; en bons billets voici cent mille écus ;
Je les livre à ma ſœur.

LA PRESIDENTE *bas à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS *bas.*

Patience ;

haut.

Le contrat ?

LE PRESIDENT.

Et voici le contrat.

DAMIS.

Ma vengeance;

Va donc se contenter ; déchirons.

LA PRESIDENTE *arrachant le contrat des mains de Damis.*

Doucement :

Il alloit déchirer ce contrat brusquement
Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on déchire ;
La confiance aveugle est blâmable.

LE PRESIDENT.

J'admire ;

Que vous voulez qu'en tout on voye clair.

DAMIS.

Voyons.

LA PRESIDENTE *bas à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS *bas.*

Tout à l'heure.

LE PRESIDENT.

Afin que nous partions ;

Voyez vite.

LA PRESIDENTE.

Attendez.

LE PRESIDENT.

Excès d'exactitude,

D'ordre !

DAMIS *bas.*

En donnant, donnant.

LA TANTE *à part.*

Que j'aime à voir la prude.

Au supplice !

LE PRESIDENT.

Eſt-ce fait ?

DAMIS.

Oüi ; quand on a bien vû
On eſt beaucoup plus sûr.

SCENE VII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, GLACIGNAC, DAMIS, L'HOTESSE.

GLACIGNAC.

IL eſt bien réconnu
Pour étré vrai Damis, mon parent & lé vôtré :
Lé nouvel époux fuit, un mari chaſſé l'autré.

LA PRESIDENTE.

Partons.

A la veuve.

Puiſſe Damis faire votre bonheur.

SCENE VIII.

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE, VALERE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

BOn les voilà partis.

VALERE.

Ah ! je n'ai plus de peur.

LA TANTE.

Je puis donc à préſent, comme tante & maîtreſſe,
Par un nouveau contrat diſpoſer de ma niéce.

LA VEUVE.

Me voilà donc à vous ?

VALERE.

Quel comble de bonheur !

DAMIS.

Oüi, vous êtes heureux qu'une prude ait eû peur;
Contre ſes intérêts qu'une prude réduite,
Ait aſſez de pudeur pour maſquer ſa conduite ;
Choſe rare à préſent ! l'on en trouve ſi peu,
Qui prennent encor ſoin de bien cacher leur jeu.
Tout bien conſidéré, franche coquetterie,
Eſt un vice moins grand, que fauſſe pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrites ſoins,
Le ſiécle y gagne au fond, c'eſt un vice de moins.

FIN.

LE
FAUX SINCERE.
COMÉDIE.

Représentée pour la premiere fois le 26 Juin 1731.

ACTEURS.

MONSIEUR FRANCHARD.

MADAME ARGANT.

ANGELIQUE, } *filles de Madame*
MARIANE, } *Argant.*

LA MARQUISE.

LE CHEVALIER VALERE.

DORANTE *amant de Mariane.*

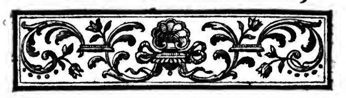
LAURETTE *suivante de la Marquise.*

RAPIN.

UN COMMIS.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris.



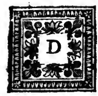
LE FAUX SINCERE COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, DORANTE.

MARIANE.


E la campagne enfin me voici de retour,
Toujours même gayeté, mais un peu plus d'amour.
Dorante, à vous aimer votre ardeur m'a contrainte;
Que je me ſçai bon gré d'avoir vaincu ma crainte!

Je craignois que l'amour ne me changeât l'humeur,
Ne me rendit l'esprit lourd, sérieux, rêveur;
Au contraire, plus j'aime, & moins j'ai de tristesse:
Mais qui vous rend chagrin, inquiet?

DORANTE.

Ma tendresse,
La crainte d'un tuteur.

MARIANE.

Que craignez-vous de lui?
Il est si bon.

DORANTE.

Hélas! ce tuteur aujourd'hui
Revenant à Paris après quatre ans d'absence,
Voudra vous épouser: j'en frémis quand j'y pense.

MARIANE.

Non, il vous cedera les droits qu'il a sur moi.

DORANTE.

Je cesse d'espérer dès que je vous revoi;
Par vos charmes toujours ma peur se renouvelle;
Pourra-t-il vous céder en vous voyant si belle?
Vous ne sçauriez jamais me le persuader:
Quelqu'un vous cederoit pouvant vous posseder!
Non, non.

MARIANE.

Monsieur Franchard a le cœur insensible.

DORANTE.

Il a des yeux du moins. Non il n'est pas possible
Que vos charmes....

MARIANE.

Laiſſons mes charmes un moment,
Nous y reviendrons bien, parlons ſolidement.
Je vous ai dit vingt fois que nous ſervant de pere,
Quand le nôtre mourut, il promit à ma mere
De ſe déterminer entre ma ſœur & moi.

DORANTE.

Mais il panchoit pour vous.

MARIANE.

Bon, ſans ſçavoir pourquoi.
Et ſitôt qu'il ſçaura votre amour,

DORANTE.

Ah! je tremble

MARIANE.

Raſſurez-vous, ici ſon retour nous raſſemble.
Au bon Monſieur Franchard vous direz librement ;
(Comme nous parlons tous à lui gauloiſement,)
Vous direz : *Mariane eſt aimable, je l'aime.*
Lui d'un ton bruſque & franc vous répondra de même;
Vous aimez Mariane? eh bien, épouſez-la,
Je prendrai ſon aînée, ajuſtons tout cela,
Conſultons ma commere, & l'une & l'autre fille.
On tiendra là-deſſus le conſeil de famille.
Sans cérémonial, ſans fard nous opinons,
Monſieur Franchard & nous enſemble nous vivons
Comme de bons amis, que leur bon cœur diſpenſe
De cent égards gênans dont l'amitié s'offenſe.

DORANTE.

Ah ! l'aimable famille & charmante union !
Mais vous vous flatez trop en cette occasion :
Comptez-vous qu'Angelique accepte à votre place
Votre Monſieur Franchard, & vous en débaraſſe ?
Comptez-vous qu'elle n'ait aucun engagement ?
Je crains bien que ſon cœur....

MARIANE.

Vaine crainte d'amant ;
Ma ſœur aimer ! ma ſœur ! elle eſt d'une indolence...

DORANTE.

Pour l'une de vous deux votre mere, je penſe,
Sur certain Chevalier a formé des deſſeins.
Peut-être je le crois, parce que je le crains ;
Mais enfin votre mere en paroît entêtée.

MARIANE.

Elle s'entête ainſi cinq ou ſix fois l'année ;
Et c'eſt ſans conſéquence.

DORANTE.

Elle forme un projet.

MARIANE.

Non, croyez-moi, Dorante ; elle n'a pour objet
Que de trouver quelqu'un qui la flate ſans ceſſe
Sur ſa bonté de cœur, ſur ſa délicateſſe,
Sur ſes rafinemens, non pas de bel eſprit,
Car elle n'en a gueres, entre nous deux ſoit dit ;
Et le peu qu'elle en a, ſi fort elle l'afine,
Qu'il ſe réduit à rien.

DORANTE.

Cet homme me chagrine.
Je connois votre mere, il prendra son esprit,
Il est très-dangereux. Hier il me surprit,
Voulant lier, dit-il, avec moi connoissance,
Il exige d'abord entiere confidence :
Il me dit ses défauts, & ceux qu'il trouve en moi;
Mais il les adoucit; & dans l'instant je voi
Que par le même tour il me blâme & me louë;
Qu'en blâmant avec art, habilement il jouë
Sous le jeu d'un censeur celui d'un complaisant.
Il n'est point flateur, non, c'est un ton différent.
Il paroît s'échaper par des traits véridiques,
Mais chaque mot le mene à ses fins politiques :
Quand il vous croit en garde, il se découvre un peu
Pour vous faire avancer & se donner beau jeu :
Profitant de l'amour qu'on a pour la franchise,
Fait parade du vrai, qu'il farde & qu'il déguise :
Faux, même en disant vrai, faux sincere....

MARIANE.

Ha, ha !
C'est de la nouveauté pour moi que ce mot la :
Il exprime pourtant, il marque un caractere.

DORANTE.

Caractere de cour. J'entens par faux sincere,
Celui qui sçait piper sur la sincérité,
Comme un fin courtisan fait sur la probité :
Qui dit vrai trente fois pour pouvoir mentir une

Dans une occafion qui faffe fa fortune :
Hipocrite en franchife eft à peu près le mot ;
Pourquoi pas faux fincere ? on dit bien faux dévot.

MARIANE.

Ma fœur vient m'embraffer après un mois d'abfence;
Laiffez-nous.

DORANTE.

Vous m'avez redonné l'efpérance.

SCENE II.

MARIANE, ANGELIQUE.

MARIANE *à part.*

JE me plais à la voir marcher nonchalament.
Marque d'un cœur tranquille.

ANGELIQUE *à part.*

En moi quel changement !
Senfible à l'amour, moi ! toujours indifferente.

MARIANE *à part.*

D'avoir Monfieur Franchard, qu'elle fera contente !

ANGELIQUE *à part.*

Ce Chevalier me charme, on y penfe pour moi.
Monfieur Franchard, à qui par raifon je me doi,
Ne m'embaraffe plus, ma fœur s'en eft chargée.

MARIANE *à part.*

Oüi, de Monſieur Franchard je ſerai dégagée.

ANGELIQUE *à part.*

Rien n'eſt plus naturel que cet arrangement.
Ma ſœur, Monſieur Franchard : moi ; cet homme charmant.

MARIANE *à part.*

Ma ſœur, Monſieur Franchard, moi, Dorante que j'aime.
Tout cela va d'abord s'arranger de ſoi-même.

ANGELIQUE *à part.*

Nulle difficulté.

MARIANE *à part.*

Nul obſtacle.

ANGELIQUE *à part.*

Je vais....

MARIANE.

Tu viens bien lentement.

ANGELIQUE.

Ici je te cherchois.
J'allois....

MARIANE.

Et moi je cours, ma ſœur, & je t'embraſſe.

ANGELIQUE.

De bon cœur.

MARIANE.

Et pourtant embraſſade à la glace.

Mais quand on aime autant que l'on peut, c'eſt beaucoup.

ANGELIQUE.

Et toujours quelque trait badin, qui porte coup.

MARIANE.

Ç'a de te réjoüir je ſuis impatiente.
Quel plaiſir d'animer une ſœur indolente !
Celles, à qui le cœur ſur l'amour ne dit rien,
D'ordinaire ne ſont ſenſibles qu'au grand bien.

ANGELIQUE.

Ce grand bien t'eſt acquis, Monſieur Franchard t'épouſe.

MARIANE.

A ſon départ, ma ſœur, tu fus un peu jalouſe,
Un peu fâchée, ayant droit d'aîneſſe ſur moi,
Qu'un tuteur opulent me préférât à toi.

ANGELIQUE.

Je n'en ai, je te jure, aucune jalouſie.

MARIANE.

Tu ne l'avouëras pas. Mais ſi ſa fantaiſie
Par mes ſoins ſe tournoit enfin de ton côté?

ANGELIQUE.

Je t'en diſpenſe.

MARIANE.

Il peut changer de volonté :
Il ne veut après tout qu'une femme, un ménage.
Je te le cede.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Non.

MARIANE.

Oh ! c'eſt ton vrai partage.

ANGELIQUE.

Bon bon, Monſieur Franchard me convient-il à moi ?

MARIANE.

A qui peut-il jamais mieux convenir qu'à toi ?
Dont l'humeur eſt toujours tranquille, repoſée....

ANGELIQUE.

A toi dont l'humeur eſt toujours gaye, enjoüée....

MARIANE.

Un homme âgé ſe plaît dans la tranquillité.

ANGELIQUE.

Monſieur Franchard vivra cent ans par ta gayeté.

MARIANE.

Toi, qui ſeras pour lui complaiſante, attentive,
Tu le ménageras mieux que moi, qui ſuis vive.
Il quitte le commerce, il ne veut plus de ſoins,
Tu le gouverneras.

ANGELIQUE.

A ta gayeté tu joins
Un cœur, comme le ſien, fait pour l'indifférence.

MARIANE.

Chacun ſçait que le tien eſt paîtri d'indolence;
Et tu te vantes d'être inſenſible à l'amour.

ANGELIQUE.

Ah chere sœur!

MARIANE.

Comment?

ANGELIQUE.

Le cœur change en un jour.

MARIANE.

Acheve.

ANGELIQUE.

Cette fille indolente....

MARIANE.

Aime-t-elle?

ANGELIQUE.

Tu l'as dis: j'aime.

MARIANE.

Oh Ciel! conjonſture cruelle

J'aime auſſi.

ANGELIQUE.

Comment?

MARIANE.

Mais, non, tu n'aimes pas toi.

Cela ne ſe peut pas

ANGELIQUE.

Pour te railler de moi,

Qui ſuis changée ainſi, tu feins, je crois, de l'être.

MARIANE.

Le chagrin qui me prend, te doit faire connoître

Que je te parle, hélas, très-férieufement.
J'aime Dorante.

ANGELIQUE.

Et moi, j'aime un homme charmant
Sans qu'il le fçache encor. Le Chevalier Valere....

MARIANE.

Valere!

ANGELIQUE.

Valere, oüi, qu'en venant chez ma mere;
Sans qu'il m'ait vûë, hier je vis dans le jardin,
Et qui s'y promenoit encore ce matin,
Lorfque je me fuis mife une heure à la fenêtre;
En paffant je le viens encore de voir paroître.
Ma fœur, qu'il eft charmant! c'eft un malheur pour toi....

SCENE III.

MADAME ARGANT, ANGELIQUE, MARIANE.

Me. ARGANT.

ENfin je revois donc mes deux filles chez moi!
Toi, depuis fi long-tems à la campagne abfente;
Toi, d'un autre côté reftant chez ta parente,
Vous ne connoiffez pas l'homme le plus joli,
Dont en huit jours j'ai fait un véritable ami,

MARIANE.

Un ami véritable en huit jours !

Me. ARGANT.

Véritable.
C'eſt ce qu'il m'a prouvé, que je trouve admirable :
Et vraiment délicat. Car entre deux cœurs francs.
Huit jours, dit-il, huit jours, font l'effet de cent ans.
Car on ſe voit à fond d'abord ; enfin je l'aime ;
Dans le cœur, dans l'eſprit délicateſſe extrême,
Qui dès le premier jour me ravit, m'enchanta.
Je vis en lui, ſi-tôt qu'on me le préſenta,
Je vis que de franchiſe il avoit le ſublime.

MARIANE.

Sublime en franchiſe !

Me. ARGANT.

Oüi. C'eſt ce que j'en eſtime.
Franc à l'excès.

MARIANE.

Il faut plûtôt ſe défier
Des vertus dont l'excès a trop de ſingulier.

ANGELIQUE.

En franchiſe l'excès ne fut jamais blâmable.

Me. ARGANT.

L'excès du Chevalier en tout eſt admirable ;
Car j'ai bien vû des gens francs & ſinceres, mais
Il a des ſentimens que je ne vis jamais ;
Des fineſſes de cœur qu'on n'a jamais oüi dire ;

Plus que personne il a plus.... de ce qu'on admire,
Plus....

MARIANE.

Et c'est ce qu'il a de trop que ce plus là ;
Et le vrai m'est suspect quand on va par-delà.

Me. ARGANT.

D'ailleurs si gracieux.... ne pouvant pour moi-méme ;
Plûtôt n'osant l'aimer, pour ma fille je l'aime ;
Si j'étois plus jeune ah !.... pour lui j'aurois des yeux.
J'en fais mon gendre au moins, n'en pouvant faire
mieux.

ANGELIQUE.

Votre gendre ! est-ce moi.

MARIANE.

Qu'entens-je ! votre gendre !

ANGELIQUE *à part.*

J'espere....

MARIANE *à part.*

Quel malheur !

Me. ARGANT

Achevez de m'entendre.
Mon compere Franchard, absent depuis quatre ans ;
A son départ encor vous voyoit comme enfans :
Ta gaïeté lui plaisoit, Mariane & je pense
Qu'il t'eût choisie alors ; àprésent convenance,
Age, esprit, humeur, tout m'a fait résoudre à moi.

à Angelique.

De lui donner l'aînée ; il t'épousera toi.

ANGELIQUE.

Moi, ma mere !

Me. ARGANT.

Oüi.

ANGELIQUE.

Mais....

Me. ARGANT.

Patron de ma famille,
La primauté lui sied, & ma premiere fille
Quadre mieux par respect, par âge, par humeur.
La sérieuse ainée au sérieux tuteur :
Le joli Chevalier quadre avec la cadette.

MARIANE.

Avec moi, ma mere !

Me. ARGANT.

Oüi. Double union parfaite.

MARIANE.

Mais vous aviez parlé de Dorante pour moi.

Me. ARGANT.

à Angelique.

Oh ! je n'en parle plus ; Monsieur Franchard pour toi.
Tu sçais que lui complaire en tout c'est ma méthode,

SCENE IV.

MADAME ARGANT, ANGELIQUE, MARIANE, LAURETTE.

LAURETTE.

MAdame, pardonnez si l'on vous incommode.

Me. ARGANT.

Comment ?

LAURETTE.

Monsieur Franchard dont le crédit, dit-on,
S'étend jusqu'au Mexique, aux Indes, au Japon,
A plusieurs commerçans donne longue audience.
Il nous envoye ici l'attendre en patience :
Madame la Marquise ose vous demander
Si dans ce salon-ci, sans vous incommoder,
Il lui seroit permis ?....

Me. ARGANT.

Madame la Marquise
Peut disposer ici de tout avec franchise.
Je sors, pour la laisser en pleine liberté.
A ses filles.
Suivez-moi.

LAURETTE.

Nous rendons grace à votre bonté.

SCENE V.

LA MARQUISE, LAURETTE.

LAURETTE.

MAdame, entrez ici. Le Chevalier Valere
Viendra vous avertir, lorſque ſur votre affaire
Monſieur Franchard pourra vous parler en ſecret.
Mais ce bon commerçant ſera-t-il fort diſcret ?

LA MARQUISE.

Il me l'a trop promis. Ne crains point de ſurpriſe.
Hé quoi ! veux-tu douter auſſi de ſa franchiſe ?

LAURETTE.

Pour celui-là, d'accord. Il eſt franc du colier.
Plût à Dieu qu'il en fut ainſi du Chevalier !
Vous ne me verriez pas vous fatiguer ſans ceſſe
Vivement,
Et blâmer fortement votre aveugle tendreſſe.
Vous n'auriez pas beſoin de la juſtifier.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? Pour être franc, faut-il être groſſier ?

LAURETTE.

Eh ! cela n'y nuit pas. Ah ! quelle différence !
Monſieur Franchard dit tout, même plus qu'il ne penſe ;

Propos

Propos interrompus, peu de ſens, mais fort net,
Hors qu'il n'a point d'eſprit, c'eſt un homme parfait.
Mais votre Chevalier....

LA MARQUISE.

Sa franchiſe eſt charmante.

LAURETTE.

Tout ce que j'ai pû voir encor, c'eſt qu'il s'en vante.
Raiſon pour l'éprouver.

LA MARQUISE.

Laurette, tu vois bien
Qu'à ſuivre tes conſeils je ne néglige rien.

LAURETTE.

Il faut de ſon amour une preuve certaine.
Des Indes il vous vient cent mille écus d'aubaine.
Cette ſucceſſion arrivant en ſecret,
Vous m'aidez, j'en conviens, à ſuivre le projet,
Que j'ai conçû d'avoir aujourd'hui quelque preuve
S'il aime en vous, Madame, ou l'argent ou la veuve.

LA MARQUISE.

Mais tu ſçais qu'en m'aimant il me croit peu de bien.

LAURETTE.

Peu! c'eſt un pis-aller pour celui qui n'a rien.
D'ailleurs depuis un tems il a moins de tendreſſe.
Il vous voit moins ſouvent.

LA MARQUISE.

Peut-il me voir ſans ceſſe?
Suivre par-tout mes pas? J'exige moins de lui.

T'a-t-il jamais parû plus tendre qu'aujourd'hui?

LAURETTE.

Plus tendre? Ah je le crois, & le feroit peut-être
Si dans ce logis hier, où je le vis paroître,
De vos cent mille écus il avoit eû le vent.

LA MARQUISE.

Oüi, je ferai difcrette encor fur cet argent.

LAURETTE.

Courage, ma raifon fait revenir la vôtre:
Nous avons grand befoin & de l'une & de l'autre.
Deux raifons, eft-ce trop contre un amour maudit.
Car enfin, croyez-moi, je vous l'ai déja dit,
Tous ces jeunes amans ont acquis l'art de feindre
D'un certain air aifé, naïf, fans fe contraindre;
Ils joignent de fi près les tranfports au fang froid,
Qu'en voyant un amant on ne fçait ce qu'on voit.

LA MARQUISE.

Tu me fais là très-mal le portrait de Valere.
Des tranfports, me dis-tu? croi moi, fon caractere...

LAURETTE.

Eft moins vif, j'en conviens. Il prend un autre ton,
Un amour mitigé, mélangé de raifon.
Et d'autant plus fufpect. Vous voyant raifonable
Il affecte un amour au vôtre tout femblable,
Comme il affecteroit l'amour extravagant
Pour plaire à la plûpart des femmes d'apréfent.

LA MARQUISE.

Comme je ne fuis plus dans la grande jeuneffe,

Peut-il avoir pour moi cette vive tendresse?...

LAURETTE.

Il vient. Est-ce-là l'air, dites, d'un homme franc?

LA MARQUISE.

Qu'il est aimable!

LAURETTE.

Bon. Voilà de but en blanc,
Passant sur ce qu'on craint, aller à ce qui charme;
Mais sa présence ici m'inquiette & m'allarme,
Il vous a dit tantôt que pour un sien ami
Au bon Monsieur Franchard ayant affaire aussi
Il vouloit lui parler. Ah c'est de notre affaire
Dont il prétend par lui pénétrer le mystere;
Il sçaura le secret de vos cent mille écus:
Monsieur Franchard pourra dire....

LA MARQUISE.

Soins superflus;
Nous l'avons engagé de garder le silence.



SCENE VI.

LA MARQUISE, LAURETTE, LE CHEVALIER *rêvant.*

LAURETTE.

LE Chevalier Valere avec lenteur s'avance.
Obſervez-le un moment, car il ne nous voit pas ;
Son air ſombre, rêveur marque quelqu'embarras !

LE CHEVALIER.

Ah !

LAURETTE.

L'ai-je dit ?

LE CHEVALIER.

Monſieur Franchard demande un peu de patience,
Mada ne, & vous aurez de lui longue audience.
Quoique je n'aye pû lui parler qu'un inſtant,
Vous me voyez charmé de ce bon commerçant.
Il ſemble en arrivant ici de Picardie
Ramener à Paris la franchiſe bannie :
De ſon accueil gaulois la liberté vous rit :
Sa cordialité, qui lui tient lieu d'eſprit,
Ravit, enchante ; au moins moi qui toujours préfere,
A tout l'eſprit du monde, un trait naïf, ſincere.
Sa candeur rend pour moi ſes diſcours éloquens :
Sur ſon viſage ouvert on lit ſes ſentimens :

Au premier entretien tout ſon cœur ſe déploye ;
Avec pareilles gens je me ſens une joye....
L'ouverture de cœur me prend-là, me ſaiſit....

LAURETTE.

De franchiſe, Monſieur, me feroit apétit,
Il en parle avec goût. Qu'il a d'eſprit, Madame !

LA MARQUISE.

Sans ceſſe contre vous ma Laurette déclame.

LE CHEVALIER.

Cela prouve du moins ſon grand zele pour vous.
Je la loue en cela.

LAURETTE.

Redoublons donc nos coups.

LA MARQUISE.

Je ne m'en cache point, je prens des conſeils d'elle ;
Je ſuis pourtant en garde un peu contre ſon zele.

LAURETTE.

Moi contre votre amour, & le tour ſingulier
De celui qu'a pour vous Monſieur le Chevalier.
Je me défie un peu d'un amant aſſez ſage
Pour ſçavoir de ſang froid prendre ſon avantage.
On ſe trompe bien moins aux amans tranſportés.
Chacun leur croit le faux des jeunes emportés
Dont la tendreſſe n'eſt qu'une bruſque folie ;
Mais Monſieur eſt nouveau ; par ſa façon polie,
Il a pris finement votre cœur par raiſon.
En cas d'amour, morbleu, raiſon c'eſt trahiſon.

LE CHEVALIER.

Elle croit plaisanter : mais la raison solide
De tous mes sentimens à votre égard décide;
Les vôtres ont gagné mon estime d'abord,
Estime forte ; mais... simple estime.

LA MARQUISE.

Ai-je tort ?
Laurette, entens-tu bien ce sincere langage ?
Je mérite l'estime, hélas, rien davantage.

LE CHEVALIER.

Vous méritez l'amour, on le voit. Mais enfin
Je dis ce que je sens, rien plus.

LAURETTE.

Le tour est fin !

LE CHEVALIER.

Et naturellement sur moi le vrai mérite,
Les nobles sentimens, l'esprit & la conduite
Font plus d'impression encor que la beauté.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas-là me dire avec sincérité,
Sans me flatter crûment, que ma beauté se passe.

LAURETTE.

Il connoît le terrain.

LE CHEVALIER.

Ne donnez point, de grace,
A mes discours, Marquise, un ridicule tour.
Je le répete encor, vous méritez l'amour.

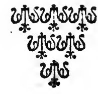
Mais on peut ſenſément traiter un mariage.
Sans avoir pour objet ni la beauté ni l'âge.

LA MARQUISE.

Ni l'âge. N'eſt-ce pas, ſans crainte d'offenſer,
Dire qu'à la jeuneſſe il me faut renoncer ?
Eſt-ce-là flatter ?

LAURETTTE.

Oüi. D'une façon nouvelle ;
C'eſt une flatterie, oüi, je la ſoutiens telle :
C'eſt parler ſelon vous, c'eſt prendre votre ton.
Sur l'âge & la beauté vous outrez la raiſon ;
Sur le bon eſprit ſeul vous voulez qu'on vous loüe.
Le rôle, qui vous plaît, finement il le joüe.
Pardon, Monſieur, pardon, ſi de vous je médis.
Mettons en cas d'amant toujours la choſe au pis :
Nous en rabattrons bien. Répetons-le, Madame,
Monſieur vous connoiſſant ſur l'âge très-peu femme,
Et ſçachant à quel point vous aimez les gens francs,
Vous flatte & vous paroît ſincere en même-tems.



SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LAURETTE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monsieur Franchard, Madame, est prêt à vous entendre.

LA MARQUISE.

Je n'ai qu'un mot à dire, & vous pouvez m'attendre.

LAURETTE.

Il est expéditif le bon Monsieur Franchard,
La parole lui vient sans réserve, sans art.

LE CHEVALIER *voulant donner la main à la Marquise.*

Je....

LA MARQUISE.

Non, pour le contrat passez chez le Notaire,
Et si-tôt que j'aurai terminé mon affaire
Nous irons toutes deux vous rejoindre chez moi.
Je veux signer ce soir.

LAURETTE.

C'en est fait.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER *seul.*

NOn, ma foi.
Je ne veux pas encor preſſer la ſignature,
Ce n'eſt qu'un pis aller depuis mon avanture.
La Marquiſe m'a dit qu'elle a très-peu de bien.
Chez ce riche Marchand venant chercher le mien;
Quel bonheur d'y trouver une riche alliance!
Pourquoi cachois-je ici mon nom & ma naiſſance?
Rapin, fils d'un Marchand, pour eux j'euſſe été bon;
Mais avec la Marquiſe ayant pris un beau nom,
Sur celui de Rapin il a fallu me taire.
Puiſque Monſieur Franchard me croit un vrai Valere;
Pour avoir le dépôt, joüons toujours au fin,
Feignant de n'être ici que l'agent de Rapin.
A Paris, éloigné de ceux qui m'ont vû naître,
Perſonne pour Rapin ne peut m'y reconnoître.
Obſervons tout ici d'abord ſecretement.
La Marquiſe dehors, j'agirai librement.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

UN COMMIS *suivi de plusieurs personnes*, RAPIN.

UN COMMIS.

JE n'écoute plus rien, Monsieur le babillard,
Je ne suis que Commis, voyez Monsieur Franchard.
Ils n'ont qu'une chanson qu'ils repetent sans cesse.
Vous... venez dans huit jours : vous... allez à la caisse :
Monsieur Franchard ira. Morbleu je suis si las...
Repeter, repeter... ils ne finissent pas.
Qu'est-ce ? allez-vous encor, vous, sur la même affaire :
M'en reparlant cent fois, me remettre en colere ?

RAPIN.

Moi, Monsieur ! dans l'instant je descens de cheval,
Et loin d'avoir encor parlé ni bien ni mal,
Je vous suivois de loin dans un profond silence,
Et laissois écouler la foule en patience.

UN COMMIS.

Ah, ce n'eſt donc pas vous ? parlez en peu de mots.

RAPIN.

Monſieur Franchard apporte ici pluſieurs dépôts :
Un entre autres, Monſieur, qu'un Rapin à Ligourne...

UN COMMIS.

Je ne m'étonne pas ſi la tête me tourne,
Me reparler encor pour l'héritier Rapin ?

RAPIN.

Qu'eſt-ce à dire, encor ?

UN COMMIS.

Oh ! je m'emporte à la fin ;
Car depuis quinze jours pour cette même affaire,
Je me vois ſur le corps un Chevalier Valere,
Qui chargé d'un pouvoir d'un Rapin héritier,
Voulant être payé....

RAPIN.

Comment un Chevalier ?....

UN COMMIS.

Croit que ſes beaux diſcours, en rempliſſant ma caiſſe,
Hâtent le payement auquel il s'intereſſe.

RAPIN.

Arrêt ſur ce dépôt, Monſieur ; ne payez rien.

UN COMMIS.

De payer de huit jours je me garderai bien.
Je punis l'importun en le faiſant attendre ;
C'eſt mon plaiſir.

RAPIN.

Tant mieux, car vous pourrez m'entendre.

SCENE II.

UN COMMIS, LAURETTE, RAPIN.

LAURETTE.

MAdame la Marquiſe enfin voudroit ſçavoir,
Si vous lui livrerez l'argent avant ce ſoir.

UN COMMIS.

Encor. Oh! parſembleu plus d'argent pour perſonne;
Voyez Monſieur Franchard.

SCENE III.

LAURETTE, RAPIN.

RAPIN *à part.*

RApin vivant m'étonne!
Pour mieux approfondir il faut cacher mon nom.

LAURETTE.

C'eſt Rapin!

RAPIN *à part.*

Qui me vient nommer hors de ſaiſon?

On ne peut un moment...

LAURETTE.

Oüi, c'eſt Rapin lui-même.

RAPIN *à part.*

Quel parti prendre?

LAURETTE.

Enfin par un bonheur extrême;
Je retrouve à Paris l'agréable Rapin,
Cet ami de Roüen, ce gracieux voiſin.
Mais me méconnois-tu? quel acueil! quel viſage!
Depuis cinq ou ſix ans mes droits de voiſinage,
De converſation, & de ſociété,
Sont-ils oubliés? quoi! plus d'affabilité?
Un bureau de Tabac & cinq ans d'opulence,
Vous ôtant belle humeur, bon cœur & complai-ſance,
D'un homme ſociable auroient-ils fait un fat?

RAPIN.

Pas encor. Mais étant prêt à changer d'état,
Prêt d'être tout, ou rien; de monter ou deſcendre;
Entre deux fers, je rêve au ton que je dois prendre;
De quel air avec vous je me comporterai;
Si de vous avoir vûë ailleurs je conviendrai;
Si l'oubli mépriſant que donne l'opulence,
Me fera ripoſter à votre révérence
Par un demi coup d'œil ſur vous de haut en bas;
Vous diſant froidement: je ne vous remets pas,
Mademoiſelle: ou ſi reconnoiſſant Laurette,

Et laiſſant échaper une joye indiſcrete ;
T'embraſſant, comme étant avec toi de niveau,
Comme une ancienne amie & voiſine...

LAURETTE.

Tout beau....
D'une Marquiſe, moi, je ſuis compagne preſque.

RAPIN.

Et moi, preſque Seigneur, mais c'eſt peinture à
freſque,
Seigneurie en détrempe, & qui ne tiendra pas ;
J'en ai bien peur, du moins c'eſt-là mon embarras.
Des Indes il me vient un million peut-être,
Par un Monſieur Franchard qu'ici tu peux connoître.
Peut être rien auſſi ; car la ſucceſſion
Vient de ſi loin, qu'elle eſt ſujette à caution.
Quelque ſoit ce dépôt enfin, chere Laurette,
Chez ce Monſieur Franchard j'en viens faire recette.
Le parent dont j'hérite....

LAURETTE.

Heritier ! toi ?

RAPIN.

Moi, moi.

LAURETTE.

Toi, des ſucceſſions ? as-tu des parens, toi ?

RAPIN.

Helas ! j'en ai trop d'un, Laurette, dont j'enrage :
Apprens à ce ſujet mon ſecond parentage.
J'ai des ayeux nombreux autant que ceux des Rois ;

Mais moins nobles un peu, quoique du même bois.
Deux mille ans changent bien l'état d'une lignée.
Je suis Claude Rapin, né de la branche aînée
Du brillant Clinquaillier Boniface Rapin.
Certain Jean cru défunt jadis, & mon cousin
De Caën en sept cent un sortit dès son enfance;
Il se fit, disoit-on, brodant sur sa naissance
Recevoir Chevalier : moi, moins ambitieux,
Je me fis recevoir Commis en sept cent deux :
Or, ce Rapin cru mort, j'apprens qu'il est en vie.

LAURETTE.

Puisse-t-il remourir au gré de ton envie,
Mon pauvre Rapin.

RAPIN.

Chut. Laissons en blanc mon nom ;
Pour le remplir, sçachons si l'héritage est bon.
Rapin est un nom pauvre, & selon l'opulence
Je réglerai le nom, l'habit & la dépense.
Archinoble, si j'ai richement hérité :
Sinon, toujours Rapin, dans mon obscurité
Et dans mon sur-tout brun enveloppé, je reste.

LAURETTE.

Fort bien! sois en sur-tout, en juste-aucorps ou veste;
Ce n'est pas à présent ce qui fait mon souci.
Je vais guetter un homme....

RAPIN.

Et j'en guette un aussi,
Qui vient par la moitié trancher mon héritage.

Qu'ici j'obtienne au moins que ta langue soit sage.

LAURETTE.

Et ma langue & mes yeux : & quand je te verrai,
Pour te faire plaisir je te méconnoîtrai.

RAPIN *à part.*

Un Chevalier Valere à Rapin s'interesse !
Pour connoître cet homme usons ici d'adresse :
Je puis changeant d'habit être mieux éclairci....

LAURETTE *à part.*

Ce Valere est tenace, il ne sort point d'ici.

RAPIN *à part.*

Oüi, courons nous parer. Dans le tems où nous sommes,
La parure du moins aide à parler aux hommes.

LAURETTE *seule.*

Puis-je sans être vûe observer avec soin....
Il vient, éloignons-nous.

SCENE IV.

LE CHEVALIER *seul.*

En me voyant de loin,
Et me montrant au doigt à cette bonne mere,
Ce caissier lui parloit ; est-ce de mon affaire ?
Me soupçonneroit-il de n'être que Rapin ?
Qu'auroit-il dit de moi ? j'en veux être certain.

SCENE

SCENE V.

Me ARGANT, LE CHEVALIER.

Me. ARGANT.

LOrsque de vous revoir je suis toute joyeuse ;
Que votre réverence est froide & férieuse !
Vous paroissez fâché, quasi presqu'en couroux ?

LE CHEVALIER.

Tout ce que je parois, je le suis.

Me. ARGANT.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

Contre vous du chagrin, même de la colere.

Me. ARGANT.

Contre moi !

LE CHEVALIER.

Contre vous.

Me. ARGANT.

Ai-je pû vous déplaire ?

LE CHEVALIER.

Oüi, vous m'avez déplû, voulant trop m'obliger.
Je vous ai déja dit ce que j'ose exiger ;
C'est que vous me difiez tous mes défauts en face !
Avec moi les égards ne sont jamais en place.

Je sçai que quelques gens ont mal parlé de moi,
Je sçai qu'à leurs discours n'ajoutant pas de foi,
Vous leur en voulez mal, & c'est ce qui me blesse.
Quoi! suis-je homme à vouloir une aveugle tendresse?
Non, s'aveugler pour moi par excès d'amitié,
Du plaisir d'être aimé c'est m'ôter la moitié.
Je m'en plains, & voici là-dessus mes scrupules,
Que gens moins délicats trouveront ridicules.
Je blâme tout ami qui me flate d'abord;
Qui croit que j'ai raison sans sçavoir si j'ai tort:
Qui prend trop mon parti contre la médisance,
En me justifiant sans m'entendre, il m'offense;
Car je ne veux point être innocent par faveur;
Je veux que la raison me juge & non le cœur:
Je veux qu'on se défie & qu'on aprofondisse:
Ensuite quel plaisir quand on me rend justice!

Me. ARGANT.

Ah! je vous la rends bien, Monsieur, assurément;
Vous m'enchantez.

LE CHEVALIER.

Eh bien, voilà l'entêtement;
On vous aura donné quelque soupçon peut-être?
Et vous ne voulez pas me le faire connoître.
Vous me loüez encor.

Me. ARGANT.

Oüi, vous le méritez.

LE CHEVALIER.

Encor ? quand je vous dis toutes vos vérités ;
Car vous le ſçavez bien, je vous blâme ſans ceſſe :
Et vous, Madame, & vous, vous avez la foibleſſe
De n'oſer me blâmer en face.

Me. ARGANT.

Mais, ſur quoi ?
Car enfin... Attendez. Quelqu'un m'a dit, je croi,
Que vous vous vantez trop d'être franc.

LE CHEVALIER.

Je l'avoüe.
Sur cet article j'aime un peu trop qu'on me loüe ;
A primer là-deſſus ſans ceſſe je prétens.
Aucuns par vanité veulent paroître francs,
Et moi je parois vain à force de franchiſe.
Libre dans mes diſcours, il faut bien que je diſe
Un peu de bien de moi, comme j'en dis le mal.

Me ARGANT.

Pourvû qu'on diſe vrai, c'eſt-là le principal.

LE CHEVALIER.

Que vous dit-on de plus ?

Me ARGANT.

Le point qui m'inquiette,
Sur quoi l'on gloſe un peu, c'eſt ma fille cadette.
Sans l'avoir vûë encor, dit-on, peut-il l'aimer ?
Il feint donc ?

LE CHEVALIER.

Diſtinguons. On pourroit me blâmer?
Si j'appellois amour l'ardeur impatiente
De voir celle qu'ici chacun me peint charmante :
Mais je dis ſeulement que je ſuis prévenu
Pour un objet, par vous, par vos recits connu ;
Car vous m'avez dépeint ſes traits, ſon caractere ;
De plus j'ai deviné la fille par la mere.

Me ARGANT.

Elle a de mon air, oüi, beaucoup.

LE CHEVALIER.

J'ai cru la voir ;
Et je la vois en vous comme dans un miroir,

Me ARGANT.

Et vous l'imaginant à moi très-reſſemblante.
Vous avez deviné par moi ?....

LE CHEVALIER.

Qu'elle eſt charmante :
Certains traits... certain air...

Me ARGANT.

Oüi.

LE CHEVALIER.

Quelque choſe... là...
Un certain....

Me ARGANT.

Juſtement.

LE CHEVALIER.

Certain....

Me ARGANT.

Vous y voilà.
C'est-à-dire à peu près ; car elle a la jeunesse :
Il est vrai, je n'ai pas encore la vieillesse ;
Mais en cas de beauté, j'ai presque fait mon tems.
Vous verrez dans ma fille un éclat, des brillans....
Je ne brille plus ; mais voyant briller ma fille,
Je m'imagine être elle, & que c'est moi qui brille.

LE CHEVALIER.

Vous vous imaginez être elle, & c'est ainsi
Que j'imagine moi la voir en vous aussi.
Et je vous prouverai malgré la médisance,
Qu'aimer sur des récits est dans la vraisemblance.
Qu'est-ce qui fait l'amour ? l'imagination.

Me ARGANT.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Mais là-dessus autre réflexion.
Je crois que dans un sens....

Me ARGANT.

Dans un sens....

LE CHEVALIER.

Pour bien faire,
On devroit avant tout sçavoir le caractere
Des femmes qu'on épouse, & ne les voir qu'après,
Afin de n'être point dupe de leurs attraits.
En commençant par voir c'est l'amour qui décide,

On ne peut plus juger du mérite solide :
Au lieu qu'en commençant d'abord par estimer,
Sans aucun risque après on se laisse charmer.

Me ARGANT.

J'ai compris tout d'abord cette finesse extrême,
C'est qu'il ne faut point voir les gens quand on les
aime.

LE CHEVALIER.

Parlons d'affaire.

Me ARGANT.

Oüi-da : Monsieur Franchard venu,
Je vais lui déclarer ce que j'ai résolu.
Il est par l'amitié, par les bienfaits de même,
Maître du choix.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il ait celle qu'il aime.

Me ARGANT.

Il n'aime rien lui, bon ; je vous l'ai cent fois dit,
Ni délicat de cœur, ni délicat d'esprit,
Mon aînée est son fait ; car outre que l'aînée
Au chef de ma famille a droit d'être donnée,
L'autre vous convient mieux par l'esprit fin qu'elle a.
Vous l'allez voir bientôt, restez un moment là.
Voyons si sa parure est à peu près rangée,
Arrivant de campagne elle étoit négligée.
Elle s'ajuste.

LE CHEVALIER.

Et c'est ce que je n'aime pas :

Du négligé, du ſimple. Eût-elle mille apas,
Si le fard s'en mêloit....

Me ARGANT.

Farder ! c'eſt autre choſe.

LE CHEVALIER.

Non, ainſi que le fard trop de parure impoſe,
Et fait qu'on eſt moins bien en voulant être mieux:
En un mot ſe parer, c'eſt impoſer aux yeux,
C'eſt ajouter un faux au vrai de la nature,
Et c'eſt preſque un menſonge enfin que la parure.

Me ARGANT.

Voilà vos ſentimens, trop forts à ce qu'on dit,
Mais c'eſt un beau défaut que la force d'eſprit.
Ç'a, ſi vous rejoignez avant moi mon compere,
Ne parlez point encor de notre grande affaire;
La premiere je veux lui dire ce ſecret.
Soyez diſcret encor.

SCENE VI.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Fort bien, ſoyez diſcret.
Mais cependant avant de voir cette cadette,
Il faut ſçavoir de lui le point qui m'inquiete,
S'il la veut céder.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, M. FRANCHARD.

M. FRANCHARD.

Ah ! Monſieur le Chevalier,
Pour un certain Rapin, m'a dit là mon Caiſſier,
Vous vous intereſſez.

LE CHEVALIER.

A demain cette affaire,
Je vous demanderai le conſeil néceſſaire.

M. FRANCHARD.

Oüi da, pour du conſeil j'en donne tant qu'on veut,
Je le dis comme il vient, il vient tout comme il peut.
A demain donc Rapin.

LE CHEVALIER.

Là-deſſus rien ne preſſe ;
Tout autre choſe, helas ! à préſent m'intéreſſe.
Si je vous en parlois je ſerois imprudent,
Je n'en dois point parler avant Madame Argant.
Un mot m'échapera, j'ai peu de retenüe.
Monſieur, pour Mariane avez-vous quelque vûë ?

M. FRANCHARD.

Pour elle je n'ai point eu de vûë autrement,
Si ce n'eſt que je veux l'épouſer ſeulement.

LE CHEVALIER.

Mais vous aimiez auſſi ſon aînée.

M. FRANCHARD.

Oüi je l'aime,
Et d'abord je voulois l'épouſer tout de même.
Pas tant pourtant: je vais vous expliquer cela.
Je connois de tout tems cette famille là,
Tous comperes, voiſins, de la même fabrique.
Preſqu'au coin de mon feu j'ai vû naître Angelique;
Pour l'autre je ne l'ai pas tant vû naître; car
Quand feu ſon pere l'eût, j'étois vers Gibraltar,
Au détroit: mais je l'ai pourtant, toute petite,
Tenue entre mes bras, & puis plus grande enſuite.
En un mot comme en cent, de ces deux filles-ci,
L'une eſt ce qu'il me faut, mais l'autre l'eſt auſſi;
Car au fond ce ſont bien les deux meilleures ames!
Je cherche, voyez-vous, la bonté dans les femmes;
J'ai vû ces deux-ci croître, & j'en ſuis caution,
Je les aime d'enfance & d'éducation.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſçauriez jamais que bien choiſir entre elles;
Elles ſont, m'a-t-on dit, très-aimables, très-belles;

M. FRANCHARD.

Bon! c'eſt bien la beauté qui fait mon embaras;
Ma foi le plus ſouvent je n'y regarde pas.
Les yeux plus ou moins grands, la bouche plate ou ronde,
Le teint ou blanc ou brun, la tête ou noire ou blonde;

Comment peut-on aimer les femmes pour cela ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis homme à donner, moi, dans ce foible-là.
La raiſon, j'en conviens, eſt bien plus deſirable.

M FRANCHARD.

C'eſt la raiſon qui rend la femme raiſonable.

LE CHEVALIER

L'ainée en a, dit-on, ſon eſprit ſérieux...

M. FRANCHARD.

De l'autre la gayeté pour mon âge fait mieux;
Riant toujours, de rire elle me fait envie,
La Mariane

LE CHEVALIER.

On ſuit ſon penchant dans la vie,
L'on a raiſon.

M. FRANCHARD.

Enfin m'y voilà réſolu,
Je veux la Mariane, à cela j'ai conclu;
Mais j'ai là d'autres gens, des femmes qui m'attendent;
Et tour à tour je vais à ceux qui me demandent.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER *seul.*

Puiſqu'il veut Mariane, il n'y faut plus ſonger;
Mais d'un autre côté le moyen de changer?

Le moyen de trouver une défaite adroite,
Après avoir paru charmé de la cadette,
Sur les portraits flateurs que sa mere m'a faits?
Que faire?

SCENE IX.

Me. ARGANT, LE CHEVALIER.

Me. ARGANT

EN ce moment je comble vos souhaits,
Vous allez voir l'objet que vous aimez d'avance.
J'accours, car j'entre fort dans votre impatience:
Quand on est, comme vous, en amour tendre & vif,
On est impatient du moment décisif.

SCENE X.

Me ARGANT, LE CHEVALIER, MARIANE, ANGELIQUE.

MARIANE *à part.*

L'On me destine à lui: conjoncture cruelle!

ANGELIQUE *à part.*

Pourquoi me plaît-il tant, s'il doit être pour elle?

Me. ARGANT *à part.*

Angelique la ſuit, c'eſt curioſité.

haut.

Mariane, avancez : j'ai l'eſprit agité,
Le cœur en ce moment me bat & me palpite.

haut.

Vous allez prononcer, j'en ſuis comme interdite,
Je crains de vous avoir trop vanté ſa beauté ;
Car on rabat toujours d'un objet trop vanté ;
Et je crains ce rabais comme ſi j'étois elle,
Et que j'euſſe deſſein de vous paroître belle.
Vous êtes interdit auſſi, vous me charmez :
Votre embaras muet prouve que vous l'aimez,
Plus que tous les portraits que j'ai pû vous en faire.

LE CHEVALIER.

En cette occaſion que ne puis-je me taire ?
C'eſt ici qu'il ſeroit permis de feindre un peu ;
Car je vais vous déplaire en faiſant un aveu...
Madame, l'embaras où je ſuis eſt extrême,
Je ne me comprens point, je me cherche en moi-même,
Je tâche à démêler la cauſe d'un effet
Qui n'eſt pas naturel ; car je vois un objet
Plus gracieux, plus beau que l'objet en idée,
Sur quoi ma paſſion s'étoit d'abord fondée.
Cependant mon ardeur ſemble ſe rallentir,
Je ſuis tout étonné. J'eſpérois reſſentir
Ce que cauſe aux amans découverte nouvelle,

Des tranſports vifs ; mais non. En vous voyant ſi
belle,
Il me reſte pourtant encor à deſirer,
Je ne ſuis point touché, je ne fais qu'admirer ;
Mais j'admire beaucoup. En vous rendant juſtice ;
De mon froid ſentiment je blâme le caprice.

Me. ARGANT *à part.*

Froid ſentiment, dit-il !

MARIANE *à part.*

Où tend donc ce diſcours ?

ANGELIQUE *à part.*

Ah ! que dit-il ?

Me. ARGANT.

Met-on du froid dans les amours ?
Déclarez-vous donc mieux, la choſe eſt ambigüe.

LE CHEVALIER.

Ma déclaration n'eſt que trop ingenüe.
Je le repete encore ; je trouve tous vos traits,
En les examinant, plus beaux, oüi plus parfaits
Que ceux dont mon amour m'avoit tracé l'image.
Mais...

ANGELIQUE.

Mais !

LE CHEVALIER.

Je n'oſe pas en dire davantage.
Je vous offenſe trop en vous ouvrant mon cœur,
Mais j'ai dû rendre un compte exact de ma froideur.

ANGELIQUE *à part.*

Froideur !

Mᵉ. ARGANT.

Il est trop franc.

MARIANE.

Cette froideur m'étonne,
Mon visage n'avoit encor glacé personne ;
Mais jamais de déplaire on n'eût tant de plaisir.
Votre offensant aveu comble ici mon desir,
Et de vous je me vois par-là débarrassée.

Mᵉ. ARGANT.

Mon esprit surpris va de pensée en pensée.

LE CHEVALIER.

Je suis bien plus surpris, Madame, quand je voi...
Que cette vûë, hélas, est fatale pour moi !
Pourquoi faut-il trouver, lorsque le moins j'y pense ;
Entre Angélique & vous bien plus de ressemblance !
Ah ! pourquoi vois-je ici, Madame, tous vos traits ?
Tous ces charmes dépeins par vous dans vos portraits ?
Pourquoi vous vois-je toute enfin dans votre aînée,
Qui par malheur pour moi ne m'est pas destinée ?

Mᵉ. ARGANT.

En effet mon aînée est mon portrait aussi.

MARIANE.

Je ne prévoyois pas la fin de tout ceci.

ANGELIQUE.

Que cet aveu me plaît ! qu'il me paroît sincere !

Me. ARGANT.

J'admire ici l'effet que la franchise opere ;
L'un & l'autre est surpris d'un amour imprévû.
Il dit que tu lui plais, & je vois qu'il t'a plû ;
Car je lis dans tes yeux malgré ta modestie.

ANGELIQUE.

Quoi ! vous croyez ?

Me. ARGANT.

Tant mieux, c'est-là la simpatie.

MARIANE.

J'interomps vos plaisirs : j'entrevois ses raisons ;
Ma vanité du moins me donne des soupçons :
Votre froideur pour moi n'est qu'une feinte habile ;
Ou vous croyez ma sœur à gagner plus facile,
Ou Dorante voulant devenir mon époux,
Vous craignez que ce soit un obstacle pour vous.

ANGELIQUE.

Soupçons très-mal fondés, ton amour les fait naître.
Monsieur exclut Dorante à qui tu voudrois être,

Me. ARGANT.

Angelique a raison, Monsieur Franchard pour toi,
Monsieur pour elle.

MARIANE.

Ainsi mon interêt à moi
M'oblige donc, Monsieur, à vous être contraire.
Je n'épargnerai rien pour détromper ma mere.

LE CHEVALIER.

Courage, intriguez-vous ſelon votre interêt,
Si je blâme l'intrigue, au moins l'éclat me plaît.
Et quoique dans le fond je blâme toute ruſe,
Dès qu'elle ſe déclare en un ſens je l'excuſe.
Jamais de ſouterrains, tout à jeu decouvert,
Projets dévelopés, franchiſe, cœur ouvert:
Quand on ſe haïroit, chacun ſuivant ſa pointe,
Qu'à la haine du moins la Franchiſe ſoit jointe;
J'aime mieux plus de fiel, & qu'il ſoit moins caché.

MARIANE.

Je cache peu le mien; & j'ai déja cherché
De quoi du moins, de quoi.... mais là-deſſus ſilence,
Avec vous qui ſçavez parer les coups d'avance.

Me. ARGANT.

Ah que j'ai de plaiſir à voir que par haſard
Votre amour vous accorde avec Monſieur Franchard;
Car il m'a déclaré qu'il vouloit la cadette.
L'aînée eſt donc pour vous, c'eſt une affaire faite.
Vous ne m'écoutez pas, puis-je vous dire mieux.

LE CHEVALIER.

Ah! mon attention eſt toute dans mes yeux.

Me. ARGANT.

Voilà ce qui s'appelle aimer en deux paroles.
Pour abreger auſſi des diſcours vains, frivoles,
Allons à mon compere expliquer nos deſirs,
C'eſt-à-dire combler par contrat vos plaiſirs.

. . . . . *à Mariane.*
Venez tendres amants. Vous, prenez patience.

MARIANE *seule.*

Je ne la prendrai pas, & dans l'instant je pense....

SCENE XI.

MARIANE, LAURETTE.

LAURETTE.

AH ! je triomphe enfin, j'ai vû, tout entendu.
Trop rusé Chevalier, tu seras confondu !
Je sçai qu'il vous traverse ici, Mademoiselle,
Aussi pour vous servir j'emploirai tout mon zele.

MARIANE.

Ne vous connoissant point j'ignore l'interêt
Qui vous....

LAURETTE.

Vous le sçaurez, permettez, s'il vous plaît,
Que j'aille à ma maîtresse apprendre ce mystere.
Suffit : nous le tenons, cet homme si sincere.

MARIANE *seule.*

Qu'entens-je ? que dit-elle ? hélas ! puis-je esperer?..
Pour quelque tems du moins faisons tout differer.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, DORANTE.

DORANTE.

CEtte Marquiſe encor ne paroît point ici.
Je tremble....

MARIANE.

Elle viendra : n'ayez point de ſouci;
Elle veut à ma ſœur dévoiler ce myſtere ;
Et confondre & punir le Chevalier Valere.
Sa Laurette qui ſort vient de m'en aſſurer ;
Le coup eſt aſſomant, il ne peut le parer.
Ah ! s'il faut qu'une fois la Marquiſe s'explique
Devant le Chevalier & devant Angelique,
De détromper ma mere enſuite il eſt aiſé.

DORANTE.

Pas tant que vous penſez ; cet homme eſt bien ruſé:
Jamais ſur ſes diſcours il ne donne de priſe,
Nul menſonge groſſier, mais le vrai qu'il déguiſe
Sert à ſes fins ſans riſque, & mieux quo s'il mentoit.

MARIANE.

Il vient, n'éclatons point, fans doute il préviendroit....

SCENE II.

MARIANE, DORANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je vous parle de loin de peur de vous furprendre ;
Quand on n'a rien à craindre ainfi l'on doit s'y prendre.
Vous de votre côté fans furprife agiffez.
Qu'en avez-vous befoin ? je me découvre affez.
Des preuves contre moi ! je les donnerois toutes,
Je vous éclaircirois moi-même fur vos doutes.

DORANTE.

Vous êtes trop prudent, & vous n'en ferez rien.

LE CHEVALIER.

C'eft pourtant ma maxime, & je m'en trouve bien.
Aveux francs & naïfs, entre gens raifonables
De la fociété font les liens durables ;
En cent occafions, entre amis, entre amants,
Entre époux refroidis, les éclairciffemens
Préviennent le danger d'un filence équivoque,

Qui couvre le venin d'un ſoupçon reciproque.
Dans les empoltemens, dans les vivacités,
Quand même on ſe diroit de dures vérités,
L'abondance de cœur rendant tout ſuportable,
Tout juſques à l'injure enfin devient aimable.

DORANTE.

Si par ces aveux francs, dangereux aujourd'hui,
Tel ſçavoit ce que tel au vrai penſe de lui,
Que de gens changeroient en haine leur eſtime !
La froideur ſaiſiroit l'ami le plus intime ;
Glace entre les amants, haine entre les époux ;
Chez les hommes enfin ſi tous s'ouvroient à tous,
Bien-tôt cette franchiſe au fond ſi déſirable,
Par ſon excès à tous ſeroit inſuportable.

LE CHEVALIER.

Votre maxime eſt donc qu'il faut très-peu parler ;
C'eſt-à-dire en françois beaucoup diſſimuler ?
Qui cache ſa penſée altere la franchiſe.

DORANTE.

Qui la cache ? non pas, dites qui la déguiſe.

LE CHEVALIER.

Ne pas tout dire, c'eſt diſſimulation.

DORANTE.

Tout dire c'eſt ſouvent une indiſcrétion.

LE CHEVALIER.

L'on eſt rarement franc avec tant de prudence.

DORANTE.

Etre franc, ce n'eſt pas dire tout ce qu'on penſe,

C'eſt ne dire jamais ce qu'on ne penſe pas.

MARIANE.

Nous ſommes trop diſcrets c'eſt-là votre embaras.

LE CHEVALIER.

Je vais ſi rondement que rien ne m'embaraſſe.
Mais briſons-là-deſſus, & dites-moi de grace,
Pourquoi ſur nos deſſeins ne nous pas concerter,
Quand nous n'avons ici rien à nous diſputer ?
Sommes-nous rivaux ? non, nous n'aimons pas la même :
J'aime, je ſuis aimé : vous aimez, on vous aime.
Monſieur Franchard pourroit, par accommodement,
Aux pupilles laiſſer chacune leur amant :
Mais de gayeté de cœur vous voulez me détruire,
C'eſt en vain ; car au fond par où peut-on me nuire ?
Parlez, il vaut bien mieux ménager un accord.
Monſieur Franchard vous va ceder ſes droits d'abord ;
Voyons, concertons-nous, ſur cent moyens faciles,
Entrons dans les détails....

DORANTE.

Pour nous très-inutiles.

MARIANE.

Vous le ſçavez fort bien ; mais votre intention,
C'eſt d'échauffer d'abord la converſation,
Afin que parlant trop à l'envi l'un de l'autre,
Nous cachant vos ſecrets vous démêliez le nôtre.

DORANTE.

En cela vous avez un de ces grands talents

Des Négociateurs & des fins courtisans,
Qui feignant avec art de ne pouvoir se taire,
Font briller leur esprit en l'air sur une affaire,
Pour engager leur homme enfin à trop parler.

LE CHEVALIER.

Avoir en parlant trop l'art de dissimuler!
Moi, moi qui me trahis par l'excès des paroles,
Qui me déployant....

DORANTE.

Laissons les hiperboles,
Et naturellement, Monsieur, déployons nous.
Je vois qu'il en est tems.

MARIANE.

Franche, mais comme vous,
Je vous fais un aveu, lorsque j'y suis contrainte.
Quand je vois que je puis me déclarer sans crainte,
Jamais de souterrains, tout à jeu découvert,
Projets dévelopés, franchise, cœur ouvert.
Je vous déclare donc qu'on détrompe Angelique,
La Marquise qui vient avec elle s'explique,
Un éclaircissement les doit instruire à fond
Que votre cœur est vaste, en amour très-fécond.

DORANTE.

Voici les deux objets de vos feintes tendresses,
Je vous laisse, Monsieur, entre vos deux maîtresses.

SCENE III.

LA MARQUISE, ANGELIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

JE ne veux plus le voir, il m'eſt trop odieux.

LA MARQUISE.

Apprenons lui du moins que nous ouvrons les yeux.

ANGELIQUE.

Peut-on trop mépriſer, trop haïr un cœur double ?

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Cette explication par avance vous trouble ;
Vous avez beau vouloir reprendre vos eſprits,
Vous n'êtes pas, je crois, moins confus que ſurpris.

LE CHEVALIER.

Ce que l'on n'attend point cauſe de la ſurpriſe ;
Mais dans un autre ſens je puis dire, Marquiſe,
Qu'on n'eſt jamais ſurpris, c'eſt-à-dire troublé,
Quand on va droit.

MARIANE.

Comment ? n'être point accablé
Les voyant toutes deux prêtes à vous confondre !

LA MARQUISE.

Par quel tour d'éloquence ici pouvoir répondre ?

LE CHEVALIER.

Tour d'éloquence, moi ! pour me juſtifier,
Je ne répondrai pas un mot.

LA MARQUISE.

Tour ſingulier !
Qui donc me fera voir à moi votre innocence ?

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Moi, qui reçois une offenſe ?
C'eſt envers moi plûtôt, Monſieur le Chevalier,
Qu'il vous faudroit quelqu'un pour vous juſtifier.
Qui ſera-ce donc ?

LE CHEVALIER.

Qui ? Madame la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Moi parler pour vous ? moi !

LE CHEVALIER.

Oüi : que chacun rediſe
Les faits ſimples, les faits ; parce que vous direz
L'une à l'autre, ſans moi vous me juſtifierez.

ANGELIQUE.

Vains diſcours !

LA MARQUISE.

Tours ſubtils !

LE CHEVALIER.

Mais je ne puis comprendre

Que

Que vous ſeules ſans moi, toutes deux ſans m'entendre,
Ne vous ſoyez pas dit d'abord ce fait ſi clair.

MARIANE *à part.*

Avec ce Chevalier on a l'eſprit en l'air.

LA MARQUISE.

Vous vous moquez d'oſer tenir un tel langage.
Lorſque par un ſolide & ſenſé mariage,
Ce ſont vos propres mots, on ſonge à s'arranger,
Et que de l'inconſtance on prévient le danger,
En fondant ſur l'eſtime & ſur la convenance
Un établiſſement....

LE CHEVALIER.

Oüi, ce ſont là je penſe
Mes termes, s'arranger, un établiſſement,
Eſtime, convenance: & c'eſt-là juſtement
Ce qui me juſtifie à l'aimable Angelique.

ANGELIQUE.

Puis-je écouter cela? que ce diſcours me pique!
Après m'avoir juré l'amour le plus ardent,
Le plus vif, le plus tendre, & le plus violent,
Tantôt devant ma mere, & tout à l'heure encore......

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure d'accord, j'ai dit je vous adore;
Tout à l'heure, ce mot prouve ma bonne foi.
à la Marquiſe.
Elle me juſtifie, en vous diſant pour moi

Qu'un inſtant m'a changé. Tantôt j'ai dit j'épouſe;
Apréſent je dis j'aime. En fuſſiez-vous jalouſe,
Madame, vous prouvez, vous, de votre côté,
Qu'un arrangement ſeul entre nous arrêté
Ne peut me rendre ici coupable d'inconſtance.
Si cet amour ſubit, & dont la violence
Vient troubler en un jour tous mes arrangemens,
Entre vous deux m'agite & me tient en ſuſpens,
Sans que j'aye encor pû parler, me reconnoître,
En quoi ſuis-je coupable? ou puis-je le paroître?

MARIANE.

Pour ſe juſtifier le tour eſt délicat.
Mais votre amour ſubit fait du moins un ingrat,
Qui manque de parole....

LE CHEVALIER.

Et non pas de franchiſe.
J'ai promis de l'eſtime, & rien plus; qu'on le diſe.

LA MARQUISE.

Il me parloit ainſi, j'en conviens.

ANGELIQUE.

Mais vraiment
Vous l'avez accuſé, ma ſœur, injuſtement.
En quoi trompe-t-il donc?

MARIANE.

En tout comme en tendreſſe.
De te laiſſer duper auras-tu la foibleſſe?

ANGELIQUE.

S'il eſt tendre en effet comme il me l'a paru,

S'il n'a point partagé ſon cœur comme on a cru,
S'il n'aimoit pas Madame, il n'eſt pas ſi coupable.

LA MARQUISE.

Il ne vous en paroît à vous que plus aimable ;
Mais cet aveu doit faire un autre effet ſur moi.
Sur ſon amour pour vous eſt-il de bonne foi ?
Il peut l'être, il eſt vrai, je vous cede en jeuneſſe ;
Il peut ne l'être pas, je vous cede en richeſſe.
Suivez, Monſieur, ſuivez votre nouvel amour,

à part.

Je vous laiſſe. Peut-être aurai-je auſſi mon tour ;
Et mes cent mille écus qui ſont ſecrets encore,
Donneront du deſſous à celle qu'il adore.

MARIANE *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir de tout ce que je voi.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

Monſieur le Chevalier vous n'aimez donc que moi ?

LE CHEVALIER.

Eh ! qui pourois-je aimer après vous avoir vûë ?
Rejoignons votre mere, ils l'ont tous prévenuë.
Leurs brigues contre moi....

ANGELIQUE.

Ne nous nuiront en rien.

LE CHEVALIER.

Ne feront qu'augmenter mon amour.

ANGELIQUE.

Et le mien.

SCENE V.

M. FRANCHARD, ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

AH! Monfieur, apprenez un fuccès qui m'enchante.
En dépit des foupçons dont ma fœur nous tourmente,
Sa franchife a paru plus brillante en ce jour.
Je fuis charmée auffi de fon fidelle amour,

M. FRANCHARD.

Oh! va conter tes charmes à ta mere.

ANGELIQUE.

J'y cours.



SCENE VI.

M. FRANCHARD, LE CHEVALIER.

M. FRANCHARD.

J'y cours! Ils vont tous trop vîte en affaire,
Et vous auſſi, Monſieur; car tous ces amoureux,
Quand ils ont dit d'amour une parole ou deux,
Ils croyent que c'eſt fait. Ma commere de même,
Bien aiſe tout d'abord de voir que ſa fille aime,
Parce qu'elle aimoit elle, étant jeune, aiſément,
Hé vite, a-t-elle dit, marions promptement.
Voilà comme elle eſt faite; elle eſt femme, on pardonne.
Mais vous êtes un homme, ainſi donc je m'étonne
Que vous ayez déja ſi vite fait éclat:
Sans qu'on ait fait encor articles ni contrat,
Vous amenez déja vos parens à la nôce.

LE CHEVALIER.

Mes parens, dites-vous?

M. FRANCHARD.

Oüi, j'entens un caroſſe,
Je regarde, & j'en vois deſcendre un plumet noir,
Ou d'une autre couleur, je n'ai pas bien pû voir.

Il s'est nommé bien haut, car bien haut il prononce;
Le Chevalier Valere, hé! Laquais qu'on m'annonce.

LE CHEVALIER.

Hen? comment dites-vous?

M. FRANCHARD.

Je n'ai point confondu.
Le Chevalier Valere, oüi, j'ai bien entendu;
De même on est venu l'annoncer.

LE CHEVALIER *à part.*

Ah! qu'entens-je!
Un vrai Valere ici! ce nom seul me dérange.

M. FRANCHARD.

Or vous étant ici, cet autre étant là-bas,
Si je calcule bien, ce sont deux, n'est-ce pas?
A votre nôce donc ce parent vient peut-être.
Nous le sçaurons bien-tôt, car je le vois paroître.

SCENE VII.

M. FRANCHARD, LE CHEVALIER, RAPIN.

RAPIN *à part.*

Tous deux ensemble! bon. Profitons de l'instant
Pour découvrir le fait qui m'interesse tant,
Et connoître quel est ce Chevalier postiche,

Qui vient à mes dépens, je crois, se faire riche.
haut.
Vive Monsieur Franchard, vive sa probité,
Salut, honneur & gloire à son integrité.
Qu'un pareil comerçant ait le pas dans l'histoire
Sur l'illustre guerrier, dont bien souvent la gloire
Appauvrit les humains; au lieu qu'un commerçant,
Aucontraire s'illustre en les enrichissant,
Comme vous qui venez contre vent & marée
D'aporter par dépôt mainte somme ignorée,
Affrontant les écueils, la tempête & les flots,
Et les tentations que donnent les dépots.

M. FRANCHARD.

Je n'ai pas trop besoin de complimens de gloire;
Venez-vous à la nôce ici, sans tant d'histoire?
Monsieur est Chevalier Valere comme vous,
Et vous tout comme lui; voyons, expliquons-nous.
Etes-vous Chevaliers de la même famille?

RAPIN.

Cela se pourroit bien; car la mienne en fourmille.

LE CHEVALIER.

Je connois deux maisons fort bonnes de ce nom,
L'une de Provence.

RAPIN.

Oüi, très ancienne maison.
Dans les brouillards on voit la tige des Valeres;
De Valere Maxime on fait venir nos peres:
C'est là notre roman; mais plus modestement

Nous nous contenterons de venir ſeulement
Monſieur Valere & moi, des Comtes de Provence.

LE CHEVALIER.

Ne plaiſantons jamais ſur des faits d'importance.
Ceux dont vous me parlez ſont bons, très-illuſtrés ;
Comtes, Barons, Marquis, en un mot bien titrés.
Mais moi je ne ſuis point de ces brillants Valeres,
Très-commune nobleſſe eſt celle de mes peres,
Gens ſimples, gens unis, ils étoient tous Picards.

RAPIN.

Race féconde ! ainſi dans l'univers épars
Nos peres rempliſſant Picardie & Provence,
Peut-être nous avons entre nous alliance.
Quoiqu'il en ſoit, étant tous deux de même nom,
Vous Valere Picard, comptez ſur moi Gaſcon.

M. FRANCHARD.

Gaſcon, Picard, je vois là-dedans quelque choſe.
Sans aller & venir je veux qu'on ſe repoſe.
Monſieur vous fait aller des Gaſcons aux Picards.
Et comme a dit Monſieur, je vois là des brouillards.

RAPIN.

Nous les diſſiperons. Le ſeul point qui m'amene,
C'eſt de prendre votre heure en vous donnant la mienne,
Pour la ſucceſſion d'un feu Rapin....

LE CHEVALIER *à part.*

Rapin !
O ciel ! Rapin vivant !

RAPIN

RAPIN *à part.*

Seroit-ce mon coufin.

Il pâlit, il fe trouble.

M. FRANCHARD.

Oüais ! mais cela m'étonne.

Je ne vois point ici de Rapin en perfonne ;
Monfieur parle pour un, vous pour un autre auffi
Je n'y connois plus rien ; qu'eft-ce que tout ceci ?
Parlez.

LE CHEVALIER.

Cette avanture eft toute naturelle,
C'eft un Rapin pour qui, par bonté, je me mêle ;
Un pauvre diable...

RAPIN.

Eh oüi, c'eft tout comme le mien:
Mon pauvre diable à moi d'héritier fait fort bien,
Car il n'avoit vaillant rien que fon induftrie.

M. FRANCHARD.

Je ne m'attendois pas à tant de brouillerie.
Il faut chez nous un gendre en tout franc, clairement;
Je ne fçais où j'en fuis de voir que juftement.
Pour les deux héritiers il me vient deux Valeres ;
Chacun a fon Rapin.

RAPIN.

Mes preuves feront claires ;
Tantôt titres en main on verra fûrement
Que mon ami Rapin eft un homme exiftant.
Seulement j'ai voulu par ce préliminaire

Voir, comme je le vois, à qui j'aurois affaire.
Monsieur protegera son homme avec chaleur,
Moi je protegerai le mien avec ardeur,
Non comme protecteur de cour fait en paroles,
Vaines ostentations & promesses frivoles,
Mais par bonté de cœur, & beau jeu, bon argent.
Pour nos Rapins enfin notre zele est ardent,
Comme si j'étois, moi, mon bon Rapin que j'aime;
Et que vous fussiez, vous, votre Rapin vous-même.
Tantôt papier en main nous débrouïllerons tout.

SCENE VIII.

M. FRANCHARD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à part*

AVant qu'il ait le tems de me pousser à bout.
Pressons le mariage.

M. FRANCHARD.

Il veut papier sur table,
Et c'est par-là qu'on voit le discours véritable.
Vous ne dites plus mot, vous ?

LE CHEVALIER.

Non, je me suis tu :
J'abrege l'entretien avec qui m'a déplu.
Il m'a déplu d'abord par ses plaisanteries,
Je suis le faux brillant des traits de railleries.

Ces grands verbiageurs n'auroient jamais fini,
Cela me rend muet, moi, qui suis simple, uni.

M. FRANCHARD.

Simple, uni ! mais de vous je ne dis pas de même;
D'un côté vous aimez Angelique.

LE CHEVALIER.

Oüi, je l'aime;

M. FRANCHARD.

De l'autre une Marquise; en amour ce sont deux:
Deux !... dans ce chiffre là vous êtes malheureux;
Car après deux amours, deux Chevaliers Valeres;
Encore deux Rapins, je crois là des mysteres.
Ma comere a beau dire, il est fidelle amant,
Car en tout il agit toujours tout simplement:
C'est son dicton; mais moi je vois là bien du double;
Tout votre deux à deux me déplaît & me trouble.

LE CHEVALIER *brutalement.*

Vous trouble, vous déplaît. Oh c'est tant pis pour vous.

M. FRANCHARD.

Comment, tant pis pour moi ?

LE CHEVALIER.

Tant pis; car entre nous
Se troubler tout d'abord sur des choses si claires;
Sur des événemens naturels, ordinaires,
Duplicité de nom, d'interêt; c'est avoir,
Lâchons le mot, l'esprit très-lent à concevoir.

M. FRANCHARD.

Mais....

LE CHEVALIER.

C'eſt votre défaut : marque d'eſprit ſolide ;
D'accord, un eſprit lent plus ſûrement décide,
Pourvû qu'il ne ſoit pas ſi bruſque en décidant :
Autre défaut en vous.

M. FRANCHARD *à part.*

Oüais ! mais il faut pourtant
Qu'il ſoit franc, il me dit mes défauts ſans rien craindre.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçai pas, d'accord, mieux que vous me contraindre ;
Mais je ne pouſſe pas l'offenſe à cet excès.
Dire que je ſuis double & que je vous déplais.

M. FRANCHARD.

Oüi, ces deux mots me ſont échapés de la bouche.

LE CHEVALIER.

Il m'en échape auſſi, mais non quand cela touche
L'eſſentiel ; ces mots ſont d'un homme groſſier.

M. FRANCHARD.

Mais, c'eſt que je le ſuis, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Trop eſt trop.

M. FRANCHARD.

Mais vraiment, il a ma bruſquerie.
J'aime cela.

LE CHEVALIER.

D'abord par pure brouillerie,
Faute d'approfondir m'imputer deux amours !

M. FRANCHARD.

Oh ſur ces amours là je me broüille toujours.
Je n'en ai jamais eu d'amour.

LE CHEVALIER.

Quel caractere !
En vous il me repugne, & je ne puis m'en taire.
Une ame ſans amour a plus de fermeté,
D'accord, de vertu, mais.... gare la dureté.
L'on en eſt moins bon.

M. FRANCHARD.

Oh ! comme vous je me fâche,
Sur le mot de moins bon, ma colere ſe lâche.

LE CHEVALIER.

Ce mot m'eſt échapé, comme les deux à vous;
Et l'indiſcretion eſt égale entre nous.
Quand on eſt vif on va bien ſouvent à l'extrême.

M. FRANCHARD.

Vous avez mal parlé, je ſuis la bonté même,
Plus que perſonne bon, je m'en vante, morbleu.

LE CHEVALIER.

Me voilà bien encor : ſe vanter, prendre feu ;
Vous vanter d'être bon, & moi d'être ſincere,
Et nous en vanter trop : dans notre caractere

Deux grands défauts ; mais quoi ? l'on ne se refond point
Nous nous ressemblerons encore sur un point.
Je pardonne d'abord.

M. FRANCHARD.

Moi je reviens sur l'heure.

LE CHEVALIER.

Aucune aigreur....

M. FRANCHARD.

Nul fiel sur mon cœur ne demeure.

LE CHEVALIER.

J'aime mieux même un homme après l'avoir fâché.

M. FRANCHARD.

Mais c'est tout comme moi ; j'en avois bien cherché
Des gens qui fussent faits tout juste à ma maniere :
Vous voilà tout trouvé, car ressemblance entiere.
Dire tout ce qui vient, brusquer, parler bien fort ;
Se fâcher tout d'un coup, puis pardonner d'abord.
N'est-il pas vrai, Monsieur, mon portrait c'est le vôtre.

LE CHEVALIER.

J'en conviens avec vous, tous deux fait l'un pour l'autre.

M. FRANCHARD.

Plus de Dorante donc, finissons au plûtôt.
Deux contrats pour nous deux c'est autant qu'il en faut.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. FRANCHARD, ANGELIQUE, MARIANE, DORANTE.

MARIANE.

De grace, ſuſpendez dans cette conjonćture ;
Je commence à voir clair, & pareille avanture...

ANGELIQUE.

Ton amour t'aveugle.

MARIANE.

Oh ! le tien t'ouvre les yeux.

ANGELIQUE.

Ton amour juge mal.

MARIANE.

Le tien juge-t-il mieux ?

M. FRANCHARD.

Ton amour ! ton amour ! ma patience eſt laſſe
D'entendre pour raiſon, ſur tout ce qui ſe paſſe ;

Dire l'amour, l'amour.... Oh tous ces amours-là
Font que je suis fâché des disputes qu'on a.
Que je hais les amours! ils troublent les familles.
En revenant d'Amiens je crois trouver deux filles,
Je m'attens que quelqu'une au moins m'épousera,
Comme autrefois je crois que c'est à qui m'aura;
A présent c'est à qui ne m'aura pas.... courage,
Soupirez; mais pourtant il faut mon mariage....

ANGELIQUE.

Vous sçavez bien, Monsieur, que je suis toute à vous.

MARIANE.

J'y suis aussi, Monsieur, vous pouvez tout sur nous.

DORANTE.

Sans doute; mais, Monsieur, conclurez-vous l'affaire,
Quand vous-même, surpris de ce second Valere;
Avez pris du soupçon?

M. FRANCHARD.

Bon, j'en suis revenu.
Là-dessus le conseil de famille est tenu,
Et la mere & l'aînée ayant leur voix chacune,
J'ai calculé cela, ce sont deux voix contre une.

DORANTE.

Mais....

M. FRANCHARD.

Mais autre calcul, que je fais par mes doigts.
Vous, moi, ce Chevalier, pour épouser sont trois,

Une, & deux sœurs; comment voulez-vous que l'on
faſſe ?
A nos filles, pour vous, je ne vois plus de place.

MARIANE.

J'en vois une, en chaſſant un Chevalier trompeur.

ANGELIQUE.

Vous impatientez Monſieur Franchard, ma ſœur.

DORANTE.

Faites au moins l'épreuve, elle eſt ſimple & facile;
Et quelquefois un rien confond un homme habile.
Sur ce qui s'eſt paſſé, l'on a quelque ſoupçon.
Qu'il n'eſt point Chevalier, qu'il a pris un faux nom.

M. FRANCHARD.

Je lui demanderai s'il s'appelle Valere.

DORANTE.

Fort bien: Mais nous avons une autre épreuve à faire,
Beaucoup plus ſimple encor, un ſeul mot ſuffira.

M. FRANCHARD.

Ah s'il ne faut qu'un mot, tant mieux, on le dira.

DORANTE.

Il ſe vante, on le ſçait par des gens très-croyables;
D'avoir en ſon pays des biens conſidérables.
Vous lui demanderez, êtes-vous riche, ou non?

M. FRANCHARD.

Oüi, je lui dirai bien ce mot, il eſt fort bon.
Car pour peu que l'on mente en cas de mariage;
On eſt affronteur.

SCENE II.

M. FRANCHARD, ANGELIQUE, MARIANE, DORANTE, LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER.

L'On prend ſon avantage;
L'on vous tient contre moi ſeul, en particulier;
Votre animoſité me fait peu de quartier :
Mais vous êtes ſuſpects, & pour moi votre haine
Doit rendre en ce moment la médiſance vaine.
Car il faut diſtinguer....

M. FRANCHARD.

Diſtinguer m'ennuieroit,
Me feroit oublier mon mot, m'embroüilleroit :
Un mot vaut mieux ici que tant de verbiage.
On demande toujours pour faire un mariage,
Etes-vous riche, ou non ?

ANGELIQUE.

Ce détail eſt groſſier.

LE CHEVALIER.

Nullement. Quand on eſt prêt à ſe marier,
On doit ſur ces détails, & ſans délicateſſe,
Queſtionner, répondre....

ANGELIQUE.

Oüi, mais cela me bleſſe.

LE CHEVALIER.

Délicateſſe outrée ; & Monſieur a raiſon,
De s'informer d'abord ſi je ſuis riche ou non.
D'être vrai là-deſſus le plus franc ſe diſpenſe,
L'uſage n'en fait point un cas de conſcience :
L'on joint aux biens réels ſon crédit, ſes amis ;
On paſſe tout en compte, on croit qu'il eſt permis
De briller ſur le fond d'une ſomme empruntée,
D'affirmer franche & quitte une terre endettée ;
Mais moi, qui ne croit point de menſonge innocent,
Qui me fais là-deſſus des ſcrupules d'enfant,
Et qui pouſſe toujours la franchiſe à l'extrême,
Je vais exactement compter avec moi-même.
Il faut vous faire au juſte un état de mon bien.

M. FRANCHARD.

Voyons l'état.

LE CHEVALIER.

Parlons franchement, je n'ai rien.

M. FRANCHARD.

Ah, ah !

LE CHEVALIER.

Mais je dis, rien.

M. FRANCHARD.

C'eſt toujours quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Par cet aveu ſans doute au refus je m'expoſe.

Mais quoi, vous citerois-je ici, comme un bien clair,
Quelques successions, qui sont peut-être en l'air,
Des terres en décret, dont je ne suis plus maître,
Que quelqu'argent comptant dégageroit peut-être.
Mais un bien en litige au fond est-il le mien ?
Non, répétons-le donc encore, je n'ai rien.

ANGELIQUE.

Eh qu'importe ; est-ce-là ce qui nous intéresse ?
Il est bien question avec nous de richesse.
Ni ma mere, ni moi....

MARIANE.

C'est ce qu'il a prévû.
Tu méprises le bien, c'est ce qu'il a connu.
Près de Monsieur jugeant le bien peu nécessaire,
Ne pouvant rien risquer non plus près de ma mere...

M. FRANCHARD.

Tu rafines comme elle en esprit ; mais le mien
Voit que tu pers ta cause ; il a dit je n'ai rien.

DORANTE.

Je vous attens, Monsieur, contre un second Valere ;
Qui vous doublant ici, cache quelque mystere,
Comme vous aux Rapins prenant grand intérêt.
Enfin Monsieur Franchard voudra bien, s'il lui plaît,
Jusqu'à ce qu'il l'ait vû, différer & suspendre.

M. FRANCHARD.

Oüi ; mais après cela je ne veux plus attendre.
Qu'il vienne vîte au moins.

DORANTE.

Voyons s'il eſt ici,
Que cet événement ſoit ſur l'heure éclairci.

SCENE III.

M. FRANCHARD, LE CHEVALIER, LAURETTE.

M. FRANCHARD.

ILs ont cet homme en tête, il faut que je le voye.

LAURETTE *à M. Franchard.*

Ma maîtreſſe vous cherche, elle eſt dans une joye....
Ses trois cens mille francs me raviſſent auſſi.
Sont-ils prêts, Monſieur ?

M. FRANCHARD.

Oüi.

LAURETTE *au Chevalier.*

Quoi! vous êtes ici,
Monſieur le Chevalier? bon, mon plaiſir redouble
De voir que cet argent vous échappe & vous trouble.
Vous avez pour changer bien mal pris votre tems.

M. FRANCHARD.

J'ai dans mon cabinet ces trois cens mille francs.
J'y vais.

LAURETTE.

Au Chevalier.

Nous vous ſuivons. La chance eſt bien changée,
Je puis dire à préſent que me voilà vangée.
Sans rancune, Monſieur.

SCENE IV.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Ce revers eſt piquant.
Qui l'eût pû deviner? cent mille écus comptant!
Je les perds. Dans quel tems! quand tout me déconcerte,
Quand cet autre Valere ici cauſe ma perte.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LAURETTE.

LAURETTE *à la Marquiſe.*

C'Eſt dans ce cabinet, qu'on va compter l'argent.
Mais où tournez-vous donc? c'eſt-là qu'on vous attend,

Là, que Monſieur Franchard vous doit livrer la ſomme....
C'eſt-là qu'il faut aller : & non pas vers un homme
Déſerteur en amour, perfide, renégat.
Voyant votre dépit tantôt après l'éclat,
De votre paſſion je vous croyois guérie;
J'ai cru que votre amour étoit à l'agonie;
Mais en amour la femme, hélas, revient de loin.

LA MARQUISE.

Laiſſe-moi.

LAURETTE.

Mais de moi n'auriez-vous pas beſoin ?

LA MARQUISE.

Laiſſe-moi, te dis-je.

LAURETTE *à part.*

Ouais ! craindre ainſi ma préſence ?
Molliroit-elle ?

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à part.*

AUrois-je encor quelqu'eſpérance :
Veut-elle m'aborder ? l'aborderai-je, moi ?
Que pourrai-je lui dire ? elle héſite, je croi.
Ah j'en augure bien, l'amour me la ramene.

LA MARQUISE.

Je vous vois agité, la démarche incertaine,
Vous, qui devez joüir d'un tranquile bonheur.
En quel état eſt donc à préſent votre cœur?

LE CHEVALIER.

A dire vrai, je crois qu'il eſt preſque le même.
Entre ce que j'eſtime, hélas! & ce que j'aime,
Je ſuis, comme j'étois, incertain, indécis,
Tantôt paſſionné, tantôt de ſens raſſis:
Vois-je l'objet? je ſuis la pante qu'amour donne:
Vous revois-je? auſſi-tôt je ſuſpens, je raiſonne.
A me déterminer il faut que vous m'aidiez,
En bonne amie, il faut que vous me conſeilliez,
Qu'en cette occaſion vous me ſerviez de guide.
Je crains de me flatter, ou d'être trop rigide,
De croire mon amour plus ou moins fort qu'il n'eſt.
Se connoît-on? peut-être en ſecret l'intérêt,
Sur vos biens augmentez à mon inſçû m'abuſe,
Me fait voir mon amour moins fort, je m'en accuſe;
De peur de vous tromper je me donne le tort.
Près d'Angelique auſſi peut-être ai-je d'abord
Exagéré l'amour d'une façon trop forte?
Car d'un objet brillant la préſence tranſporte.

LA MARQUISE.

Un homme toujours vrai doit-il exagérer?

LE CHEVALIER.

L'exagération, oüi, ſe peut tolérer
Dans les mots ſur l'amour conſacrés par l'uſage,

Brûler

Brûler, être enchanté, l'on entend ce langage :
J'expire, ou je mourrois plûtot que de changer.
La mort réellement se peut-elle exiger ?
Ces termes ne se sont jamais pris à la lettre,
L'usage ayant fixé le taux qu'on y doit mettre ;
Toute monnoye est bonne à qui sçait son vrai prix ;
Et tous termes sont vrais quand ils sont vraiment pris.

LA MARQUISE.

Je puis donc me flatter qu'en amour vos paroles
Près d'Angélique étoient de fortes hiperboles,
Dans votre bouche un vif & violent amour ;
Est-ce à dire qu'il perd sa force en moins d'un jour ?

LE CHEVALIER.

Le mot de violent promet-il la constance ?
Au contraire.....

LA MARQUISE.

C'est-là flatter mon espérance :
Car on sçait qu'en effet ces especes d'amours,
Comme le vôtre, nés, formez en peu de jours,
Souvent cessent de même.

LE CHEVALIER.

Eh! c'est ce qui m'allarme.
Dans Angélique, c'est la beauté qui me charme ;
Mais c'est la beauté seule au fond.

LA MARQUISE.

Quelqu'un m'a dit,
Et j'ai cru même voir qu'elle a fort peu d'esprit.
Mais sur elle, après tout, je m'aveugle peut-être,

Comme sur vous.

LE CHEVALIER.

Tantôt ce qui m'a fait connoître;
Que j'aimois un peu moins, c'est qu'effectivement
Son esprit, qui d'abord m'avoit paru charmant,
Une bouche agréable, un son de voix imposé,
M'a paru médiocre. Enfin je crains, je n'ose,
Me promettre d'aimer Angelique long-tems.
Ce seroit la tromper.

LA MARQUISE.

Selon ce que j'entens
Ne la revoyant point vous guéririez, je pense.

LE CHEVALIER.

L'amour, nouveau sur-tout, se guérit par l'absence.
Que me conseillez-vous?

LA MARQUISE.

Mais... de ne la plus voir.

LE CHEVALIER.

Je suivrai ce conseil, & je crois le pouvoir.
Je le pourrois plûtôt, en joignant à l'absence
La force du devoir, de la reconnoissance.
De solides liens m'engageroient d'abord,
Hâtant ma guérison....

LA MARQUISE.

D'autres liens.... d'accord.

LE CHEVALIER.

Me feroient oublier, même avec moins de peine...

Oüi, le devoir rendroit ma guérison certaine.
Conseillez-moi, Madame.

LA MARQUISE.

Oüi, par devoir, je croi,
Vous oublieriez bien-tôt Angélique pour moi.
Ainsi par un contrat j'aurois pleine assurance
De votre oubli pour elle, & de votre inconstance.

LE CHEVALIER.

Est-ce inconstance, hélas! qu'un retour de raison?

LA MARQUISE.

Si ce retour subit est naturel, ou non,
Je ne puis en juger que par les circonstances;
Car vous avez fort bien observé les nuances,
Pour passer finement d'un amour rallenti
A la raison qui prend le plus riche parti.
Dans mon aveuglement je m'y serois trompée;
Mais dans cet entretien m'étant tout occupée
A démêler en vous l'amour & l'interêt,
Je vois....

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, Madame, s'il vous plaît.

LA MARQUISE.

Je ne vois plus en vous que feinte & politique.
L'interêt vous a fait adorer Angélique,
L'interêt à présent vous fait changer de ton.
Si vous faites ceder l'amour à la raison,
De mon côté je dois devenir raisonnable;
Car votre amour pour elle est faux ou véritable;

Véritable, il me fait trembler pour votre cœur :
Et s'il eſt faux, je dois rompre avec un trompeur.

SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

OU me vois-je réduit ? conjoncture cruelle !
Broüillé chez ces Marchands, je retourne vers elle,
Son abord m'y convie, & je ſuis confondu.
Mais de ce côté-ci voyons ; ſuis-je perdu ?
Ah ! j'aperçois celui qui m'eſt ici contraire,
Qui ſe dit comme moi le Chevalier Valere,
Qui ſert l'autre Rapin. Lui-même n'eſt-il point ?....
Car l'air de ſon viſage à mes ſoupçons ſe joint.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, RAPIN.

RAPIN *à part.*

C'Eſt mon cohéritier ; tantôt je l'ai fait craindre :
Voyons ſi par la peur, je pourrai le contraindre
A me dédommager de ce qu'il eſt vivant.

LE CHEVALIER *à part.*

C'eſt ce couſin, je crois ; gagnons-le : mais comment....

Si pour me perdre il eſt d'accord avec Dorante,
Ma démarche l'inſtruit & devient imprudente :
Pas périlleux !

RAPIN *à part.*

Il veut m'aborder, tenons bon.

LE CHEVALIER *à part.*

S'il me connoît, il a déja dit mon faux nom.
Voyons-le de plus près.

RAPIN *à part.*

Il vient à l'abordage.

LE CHEVALIER.

L'on vous attend, Monſieur, & votre témoignage
Chez ces bons bourgeois-ci, je ne ſçai pas pourquoi,
Devient en cet inſtant eſſentiel pour moi.

RAPIN.

Eſſentiel ? tant mieux. Qui peut ſervir ou nuire,
Peut ſe faire valoir autant qu'il le déſire.
Certain rival ici libéral, ſéduiſant,
Demande du ſecours en un beſoin preſſant.
Tout ainſi que l'argent peut rendre un nom illuſtre,
L'argent peut par haſard aux noms ôter du luſtre.
Ce rival donneroit la moitié de ſon bien,
Pour pouvoir dégrader votre nom par le mien.
Quoique notre nom brille, il a plus d'une face.
Venez, Monſieur, venez diſcuter notre race.
Des Valeres au vrai, tant gaſcons que picards ;
Je connois de tout tems même juſqu'aux bâtards.
Venez.... héſitez-vous ?

LE CHEVALIER.

Ah ! c'eſt Rapin lui-même.
Tâchons de le gagner dans ce péril extrême.
Quel tour prendre ? je vois que j'en ſuis reconnu.

RAPIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ? vous paroiſſez ému.

LE CHEVALIER.

Je ſuis ému, mais c'eſt ſur votre reſſemblance.
Plus que tantôt ſaiſi, mon trouble recommence.
Plus je vous enviſage, & plus je ſens en moi....
Ah ! je vais me trahir par trop de bonne foi.
En la vie une fois ne pourrai-je me taire ?
Je ſçai, je ſuis certain que vous m'êtes contraire,
Et ne puis cependant cacher ces mouvemens.
Mon cœur me perd enfin par ſes épanchemens.

RAPIN.

Moi je ſuis plus diſcret, & mon ſang froid redouble
Pour gagner du terrein ſur celui qui ſe trouble.

LE CHEVALIER.

Je me trouble en effet, vous en profiterez,
Maître de mon ſecret vous le révélerez :
Mais non ; car vous devez avoir par ſimpatie
La tendre émotion que pour vous j'ai ſentie.
Mes entrailles....

RAPIN *à part.*

Voici la criſe, tenons bon.

haut.

Entrailles ! c'eſt foibleſſe à gens d'un certain nom.

LE CHEVALIER *à part.*

Vous faites l'esprit fort, non, il n'est pas possible
Qu'à ces rapports du sang vous soyez insensible ;
Un seul mot, mon nom seul, vous touchera le cœur.

RAPIN *à part.*

J'attens les mots touchans qu'amenera la peur.

LE CHEVALIER.

Rapin par vous cru mort, après vingt ans d'absence,
Vous embrasse, c'est moi.

RAPIN.

Froide reconnoissance,
Qui m'endurcit le cœur au lieu de m'attendrir.
Vous vivez, vous vivez, c'est à moi de mourir.

LE CHEVALIER.

Quoi la force du sang ?....

RAPIN.

N'agit point, je vous jure ;
Le seul langage encor que me tient la nature,
En vous reconnoissant, ma seule émotion,
Mon seul trouble est causé par la succession.
Quand je crois toucher tout, je vois revivre un homme,
Homme cru mort, qui vient couper en deux ma somme.

LE CHEVALIER.

Quels sentimens ! mais non, si, comme je le voi,
La voix de la nature est étouffée en toi,
C'est le cruel effet de ton besoin extrême.

Je te plains, cher coufin, & c'eft ton befoin même;
Qui redoublant en moi de tendres mouvemens,
M'invite à t'infpirer de plus vrais fentimens.
Va.... je te donne tout.

RAPIN.

Parole fimpatique!
Jufqu'à mon cœur parvient ton difcours patétique.
Tu me cedes ta part de la fucceffion?
Vingt mille francs en moi caufent l'émotion
Par les rapports du fang & de la fimpatie.
Je comprens par l'ardeur qu'à l'inftant j'ai fentie,
Que l'inftinct pour l'argent eft le plus naturel,
Plus fort que fraternel, paternel, maternel:
Il fait fur moi l'effet du tendre coufinage:
J'entens de la nature à préfent le langage;
Puifque par toi j'hérite ainfi de toi vivant.
A cet illuftre effort je reconnois mon fang;
Je t'embraffe à mon tour, & par tendreffe pure;
Pour te fervir ici j'irai jufqu'au parjure.

LE CHEVALIER.

Ne confulte, coufin, là-deffus que ton cœur.

RAPIN.

Mon cœur fur l'intérêt n'eft jamais en erreur.
Admirables effets du tendre parentage!
Par la force du fang tu cedes l'héritage,
Par la force du fang je te fais riche époux,
Par la force du fang je les trahirois tous.
Pour commencer, apprens qu'Angélique furprife

De

De t'avoir vû parler tantôt à la Marquise,
De tous côtés te cherche avec empressement.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

RAPIN.

Qu'elle veut un éclaircissement.
Mais crois moi, si tu n'as rien de bon à répondre,
Evite un entretien qui pourroit te confondre ;
Et pour paroître, attens qu'on signe le contrat.
Je vais agir pour toi, mettre tout en état.....
Mais on vient. Traitons-nous de cousin sans mystere,
Appellons-nous tout haut, mon cher cousin Valere,
Valere tout haut, &... plus bas, cousin Rapin.

SCENE IX.

Me. ARGANT, LE CHEVALIER, RAPIN.

Me. ARGANT.

QU'ai-je entendu de loin, de Valere & cousin ?

RAPIN.

Le cousin m'a prouvé qu'il est vraiment Valere.

Me. ARGANT.

Dorante médit donc en disant le contraire ?
Répetez-moi le fait ; vous, mon cher gendre, vous ;

Vous ſeul, quand vous parlez, je vous crois plus que
tous.

LE CHEVALIER.

Je ſuis ſon couſin.

RAPIN.

Oüi; mais ſon ſang froid me pique.
Quand on le calomnie, être ainſi flegmatique!

LE CHEVALIER.

Souvent le faux eſt joint au vif emportement.

RAPIN.

Quel flegme!

Me. ARGANT.

Ah le beau flegme!

RAPIN.

Enfin je fais ſerment....

LE CHEVALIER.

Non, couſin, les ſermens ſont faits pour ceux qui
mentent;
Du fait ſimple allegué les gens vrais ſe contentent.
Si-tôt que j'ai dit oüi, je ſens que j'ai prouvé.

Me. ARGANT.

En effet je le ſens auſſi. Quel gendre j'ai!
Sentir que quand il prouve, il dit oüi, je l'admire.
Ça plus d'obſtacles donc; venez là-dedans dire
Froidement vous, & vous avec emportement
Qu'on a calomnié l'homme le plus charmant.
Venez vîte tous deux.

LE CHEVALIER.

Non, je n'y veux pas être,
De dire ce qu'il ſçait, je veux le laiſſer maître.

RAPIN.

Non non, ne craignez rien, devant vous je dirai
Librement tout le mal que de vous je ſçaurai.

Mᵉ. ARGANT.

Venez, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Non, je crains ſa complaiſance,
Il n'auroit point, étant gêné par ma préſence,
L'ouverture de cœur, la cordialité
Qu'il faut, pour dire en tout nûment la vérité.

Mᵉ. ARGANT.

Toujours contre lui-même, à lui-même contraire.

RAPIN.

Ah ! c'eſt en équité mon vrai couſin Valere.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

A Chevons l'entretien.

LE CHEVALIER.

Rejoignons votre mere.

ANGELIQUE.

Je veux ſur la Marquiſe une réponſe claire.
Qui des deux a voulu ſe reconcilier ?
Eſt-ce elle ? ou ſi c'eſt vous, Monſieur le Chevalier?



SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, RAPIN.

RAPIN *à part.*

J'Ai bien joué mon rôle : à tous je puis répondre ;
Je les mettrois au pis, morbleu pour me confondre.

ANGELIQUE.

Mais répondez-moi donc, d'où vient votre embaras ?

RAPIN *à part.*

Que vois-je ! il est ici dans quelque mauvais pas.

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous dit enfin ? & qu'a dit la Marquise ?

RAPIN.

Témoin de l'entretien, témoin de sa franchise,
Madame, malgré lui je puis vous réveler
Ce que son cœur discret voudroit dissimuler.

LE CHEVALIER.

Ah ! cousin !

RAPIN.

Je veux dire....

LE CHEVALIER.

Un peu de retenue.

ANGELIQUE.

Eh ! de grace....

RAPIN.

Sçachez que dans cette entrevuë
La Marquise plus tendre & plus vive....

LE CHEVALIER.

Oh ! tais-toi.

RAPIN.

Elle m'a fait pitié. Je souffre, quand je voi
Femmes, à qui l'amour fait faire quelque avance,
Et qu'un homme reçoit avec indifférence ;
L'amour qui porte à faux, pour la femme est mortel.
La Marquise au cousin présentoit le cartel,
Contrat prêt à signer. Allez chez moi m'attendre,
Disoit-elle, d'un ton.... d'un ton à pierre fendre.
Lui d'un air rebutant....

LE CHEVALIER.

Oh ! je n'y puis tenir.

RAPIN.

Sec, méprisant.....

LE CHEVALIER.

Encor !

ANGELIQUE.

Eh ! laissez-le finir.
Continuez ; eh bien ?

RAPIN.

Il vous la congédie.
Elle désesperée....

LE CHEVALIER.

Oh ! cesse, je te prie.

RAPIN.

Les yeux baignez de pleurs. Quoi nul tendre retour ?
Non, j'adore Angelique.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est de mon amour,
Cousin, en ce moment que tu la dois instruire.
Oüi, charmante Angelique, on ne peut trop vous dire,
Ni trop exagerer mes tendres sentimens.
Dis tout ce que tu sçais là-dessus, j'y consens.

RAPIN.

Madame, il est trop vrai, pour vous il la méprise.

LE CHEVALIER.

Ah ! brisons là-dessus, respectons la Marquise.

ANGELIQUE.

Voilà donc d'où venoit votre discretion ?
Le respect empêchoit votre explication.
J'aime en lui ce respect, lorsqu'il la sacrifie.

LE CHEVALIER.

Retranchons donc ce mot ; car c'est ce que je nie.

ANGELIQUE.

Je crois que vous avez refusé poliment.

LE CHEVALIER

Non, en nulle façon.

RAPIN.

Il se fâche.

LE CHEVALIER.

Oüi vraiment.

RAPIN.

Le voilà si piqué, que malgré sa franchise,
Il soutiendroit que c'est elle qui le méprise.

ANGELIQUE.

Quel charme pour moi! non, tous les autres amans
Pour les femmes n'ont plus de tels ménagemens.

RAPIN.

Ni ce noble mépris pour l'or; car cette amante
Offroit à mon cousin dix mille écus de rente.

LE CHEVALIER.

Pour ce noble mépris que tu veux m'imputer,
Je ne l'ai point.

RAPIN.

Il l'a.

LE CHEVALIER.

Non, c'est trop me flater.
Me donner pour les biens un mépris héroïque!
Je ne m'en pique point, adorable Angelique,
Je suis moins généreux qu'il ne dit, j'en conviens,
Et naturellement j'estime assez les biens.
Je vous fais cet aveu, quoiqu'il me mortifie;
Mais plus les biens sont chers, & plus l'on sacrifie
Quand l'amour.... mais voilà trop de discutions,
Je vous sacrifirois, hélas! cent millions.

RAPIN.

Sacrifice héroïque, & plus grand qu'on ne penſe !
Car, Madame, ſçachez qu'avec tant de naiſſance,
L'un & l'autre venant d'un rejetton cadet,
Nous n'avons pas le ſou, je l'avouë à regret,
Quand tout eſt poſſedé par le chef de famille.
Par bleu depuis le tems que mon aîné me pille,
Tous ſes biens à préſent devroient bien être à moi.
Je voudrois là-deſſus qu'on réformât la loi,
Que chacun fût l'aîné par quartier, par ſemeſtre.
Pourquoi mettre les biens d'un cadet en ſequeſtre
Dans les mains d'un aîné dont on attend la mort ?
La loi fait qu'un cadet la ſouhaite. A-t-il tort ?
Fiefs, terres & châteaux, ſur l'aîné tout abonde,
Parce qu'un an plûtôt il arrive en ce monde.
Ce monde, où les cadets ne mangent qu'à demi,
Eſt-ce une hôtellerie en pays ennemi,
Où le premier venu par droit de diligence,
Pille tout, rafle tout, mange tout, fait bombance,
Pour affamer tous ceux qui viennent après lui ?

ANGELIQUE.

Votre couſin, Monſieur, ſera riche aujourd'hui ;
Oüi, ſon ſincere amour.... Ma ſœur ici s'avance,
N'offrons point à ſes yeux un bonheur qui l'offenſe.



SCENE III.

MARIANE, DORANTE.

MARIANE.

LE Chevalier l'emporte, & tout lui réussit ;
Sa naissance, son nom, tout pour lui s'éclaircit.
Cet autre Chevalier, loin de le méconnoître,
Dissipe le soupçon que lui-même a fait naître ;
Il le dit vrai Valere, & de plus son cousin.

DORANTE.

Cette décision m'accable ; mais enfin
Je m'obstine à douter, je rêve, j'examine.

MARIANE.

Examen superflus, Monsieur Franchard termine,
Et las de ces détails ne veut plus de délais.
Ce cousin en effet a cité tant de faits,
Que moi-même à présent je crois qu'il est Valere ;
Enfin pour le contrat on attend le Notaire;

DORANTE.

Je vois pour mon malheur qu'on ne peut plus surseoir.

MARIANE.

Dorante je vous pers.

DORANTE.

Je suis au désespoir.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARIANE, DORANTE, LAURETTE.

LAURETTE *à la Marquise.*

AVec Monſieur Franchard votre affaire eſt concluë,
Votre raiſon de plus pour toujours revenuë,
Voilà bien des bonheurs, Madame, en moins d'un jour;
Toucher cent mille écus, & n'avoir plus d'amour.

LA MARQUISE.

Il manque à mon bonheur de pouvoir être utile,
A ces tendres amans, contre un trompeur habile.
Je voudrois que chez vous on eût d'aſſez bons yeux,
Pour pouvoir démêler ſon manege odieux.

MARIANE.

Il les aveugle tous, Madame, il nous déſole.

LA MARQUISE.

J'ai vû qu'il ſçait maſquer juſques à ſa parole;
Dans ſes tours & détours il ajuſte à propos
Par des raports forcez le vraiſemblable au faux;
Avec tant d'art enfin il ſçait ſe contrefaire,
Qu'à force d'être fourbe il leur paroît ſincere.

DORANTE.

En effet, par quel art, par quel enchantement
Leur rend-il vrai-femblable un tel évenement ?
Car eft-il naturel que deux coufins Valeres
Viennent de deux Rapins fuivre ici les affaires ?
Qu'une fucceffion....

LAURETTE.

Succeffion, coufins,
Deux Valeres ici, dites-vous, deux Rapins ?
J'entrevois....

MARIANE.

Quoi ?

DORANTE.

Comment ?

LAURETTE.

Un éclair qu'il faut fuivre ;
Je connois un Rapin déja, je vous le livre.

MARIANE.

Tu connois un Rapin ?

LAURETTE.

Oüi, tantôt je l'ai vû ;
Pour héritier d'un oncle il eft ici venu.

MARIANE.

Il eft ici ?

LAURETTE.

Lui-même.

DORANTE.

Ils en ont fait myftere.

Ceci cache un complot.

MARIANE.

Ah! Dorante, j'espere....

DORANTE.

Ce Rapin doit connoître un de ces deux parens.

MARIANE.

Où le trouveroit-on?

LAURETTE.

Ne perdez point de tems;
Ici chez le caissier il est encor peut-être.

DORANTE.

Suivons ceci de près, il pourroit disparoître.

SCENE V.

LA MARQUISE, MARIANE, LAURETTE.

LA MARQUISE.

Moi, je vais par pur zele apprendre à votre sœur
Ce qui la doit enfin tirer de son erreur.

LAURETTE.

Avec ce zele pur vous lui serez suspect;
Il ressemble un peu trop à celui qu'on affecte,
Pour décrier l'amant qu'on veut garder pour soi.

LA MARQUISE.

Je persuaderai ; car je ne sens en moi
Qu'un desir d'obliger les filles & la mere :
Contre le Chevalier ni dépit ni colere.
Un dépit vif ne fait que suspendre l'amour,
Mais un juste mépris le guérit sans retour.

SCENE VI.

MARIANE, LAURETTE.

MARIANE.

J'Espere que ma sœur connoîtra sa foiblesse.

LAURETTE.

Moi, je n'espere rien d'une aveugle tendresse ;
C'est, si vous m'en croyez, au seul Monsieur Franchard
Que vous devez....



SCENE VII.

MARIANE, LE CHEVALIER, RAPIN, LAURETTE.

LE CHEVALIER *à Rapin.*

Pourquoi me tirer à l'écart ?

RAPIN *au Chevalier.*

Je veux mes sûretés avant la signature ;
Je veux en ce moment un écrit qui m'assure
Que tu ne prétens rien à la succession.

LE CHEVALIER *à part.*

Encor Laurette ? ô Ciel !

RAPIN *au Chevalier.*

Quelle exclamation !
Quoi ! refuserois-tu de tenir ta promesse ?
Après avoir....

LE CHEVALIER *à Rapin.*

Eh non. Un autre soin me presse.

LAURETTE.

Je cours chercher Rapin... ah ah ! que vois-je là ?

RAPIN *à Laurette.*

Mon nom n'est plus Rapin, souviens-toi de cela.

LAURETTE.

Ah! ma foi c'eſt lui.

RAPIN *à Laurette.*

Paix, ſilence, ſois diſcrette.

MARIANE.

D'où vient l'étonnement que je vois à Laurette?

RAPIN.

C'eſt un petit ſecret qui roule ſur un fait....

à Laurette.

Appelle-moi Valere, & pour cauſe.

LAURETTE.

En effet.

Ma ſurpriſe eſt grande.

RAPIN *à Mariane.*

Oüi, je vous dirai la choſe.

à Laurette.

Je tire ici parti de ma métamorphoſe;
Ce Chevalier Valere eſt comme moi Rapin,
Le couſin m'enrichit, j'annoblis le couſin,
Troc pour troc.

LAURETTE.

Ah! je ſuis bien aiſe d'être inſtruite.

RAPIN.

à Laurette. *à Mariane.*

Du ſecret.... c'eſt ici de ſecrets une ſuite.
Vous ſçaurez tout un jour.

LAURETTE.

LAURETTE.

Oüi, tout vous sera dit.

RAPIN *à Laurette.*

Tous deux Valeres.

LAURETTE.

Bon.

RAPIN *à Laurette.*

Payons ici d'esprit.

Tu m'entens ?

LAURETTE.

Grand secret qu'encor j'ai peine à croire ;

Monsieur est-ce cousin....

RAPIN.

Mais tu pers la mémoire.

Je t'ai parlé vingt fois, à propos de cela,

D'un cousin Chevalier, eh bien c'est celui-là,

Que je revois enfin après quinze ans d'absence.

LAURETTE.

Ah ah ! je me remets cette grande alliance.

Cousins tous deux ? tous deux Valeres, n'est-ce pas ?

RAPIN.

T'y voilà.

MARIANE *à part.*

Le cousin est dans quelque embarras.

haut.

Vous vous connoissez donc ?

RAPIN.

Elle a servi ma tante.

C'eſt un bon cœur de fille, elle eſt ſage & prudente.

LAURETTE.

Je reſpectai toujours ceux de cette maiſon.
Monſieur le Chevalier premier, premier du nom,
Vous Chevalier ſecond auſſi je vous revere ;
Vous allez terminer une importante affaire,
Je vous en félicite, & de bon cœur, vivat.
Monſieur va donc ſigner en ſecond le contrat,
Il ſera de la nôce, & nous allons bien rire.

à Mariane.

Venez, vous tendre amante, on pourra vous inſtruire
D'un fait rare & plaiſant qui peut vous conſoler.
Mais à Monſieur Franchard d'abord il faut parler.

RAPIN *à Laurette.*

Songes que tu me pers.

LAURETTE.

Oh je ſerai prudente ;
Meſſieurs les Chevaliers je ſuis votre ſervante.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, RAPIN.

RAPIN.

DU ton qu'elle prend-là que je ſuis allarmé !

LE CHEVALIER.

Mets-moi vîte au fait.

RAPIN.

Ouf, j'en ſuis preſque aſſommé.
Helas ! mon cher couſin, nous tombons en roture;
De notre parenté Laurette va conclure
Que nous ſommes tous deux Rapins.

LE CHEVALIER.

Que me dis-tu ?

RAPIN.

Elle me connoît moi, te voilà reconnu.

LE CHEVALIER.

Juſte Ciel ?

RAPIN.

Je devine à ſon ton ironique,
Qu'à préſent contre nous la perfide s'explique.

LE CHEVALIER.

Pourrai-je me tirer de ce pas ?

RAPIN.

Mais au fond,
Au roturier Franchard ta naiſſance répond,
Et d'Angelique enfin l'amoureuſe foibleſſe
Peut te ſervir ici de lettres de nobleſſe.

LE CHEVALIER.

Laiſſe-moi.

SCENE IX.

Me. ARGANT, LE CHEVALIER.

Me. ARGANT.

TOut va bien, & si-tôt que j'ai vû
Que ce noble cousin vous avoit reconnu,
J'ai moi-même ici près couru chez le Notaire,
Pour finir tous débats en finissant l'affaire.
Le contrat se fait.

LE CHEVALIER.

Quoi! l'on dresse le contrat,
Madame?

Me. ARGANT.

Oüi, dans l'instant.

LE CHEVALIER.

Il faut donc être exact,
Il est tems de parler, je ne puis m'en défendre,
Puisque je suis enfin sûr d'être votre gendre.
Jusqu'au contrat j'ai dû vous cacher ce secret:
Il faut être sincere, & non pas indiscret.

Me. ARGANT.

Indiscret; & toujours maxime délicate!
Mais cette confidence à moi seule me flate.
Quel est donc ce secret?

LE CHEVALIER.

Il m'eſt très-important.
Car ſi vous n'eſtimez en moi qu'un nom brillant,
Que la naiſſance....

Me. ARGANT.

En vous j'eſtime les mérites.
Le nom n'eſt rien.

LE CHEVALIER.

Fort bien, le grand mot que vous dites !
Car nobleſſe, naiſſance....

Me. ARGANT.

Oh tout cela n'eſt rien
Au prix de la perſonne.

LE CHEVALIER.

Ah ! que vous penſez bien !
Enſorte que le fils d'un Marchand....

Me. ARGANT.

Nous le ſommes.

LE CHEVALIER.

Vous l'eſtimez autant,...

Me. ARGANT.

Que les plus nobles hommes.

LE CHEVALIER.

L'on ſçait que les Rapins, dont je ſuis, ſont Marchands,
Et viennent comme vous de fameux Commerçans.
Mal-à-propos l'uſage, uſage que j'abjure,

Veut qu'en France être fils d'un Marchand, soit roture.

Mᵉ. ARGANT.

La France a tort, Monsieur, l'usage a tort aussi.
Quoi de cela, Monsieur, vous aviez du souci?
Vous moquez-vous?

LE CHEVALIER.

J'ai tort d'en avoir fait mystere;
Car à l'égard du nom de Chevalier Valere,
Premierement l'usage à plus d'un Officier
A la guerre a donné le nom de Chevalier,
Sans conséquence.

Mᵉ. ARGANT.

Oüi, oüi.

LE CHEVALIER.

Pour le nom de Valere
J'eus contre un Capitaine une sanglante affaire,
Une affaire d'honneur; il faut cacher son nom,
On en prend au hazard, alors tout nom est bon.
C'est ce que vous disiez, votre maxime est bonne,
Au fond un nom n'est rien, un nom n'est à personne;
Les plus honnêtes gens se donnent du relief,
S'appropriant le nom d'une terre, d'un fief.
Remarquez que d'ailleurs, Madame, à le bien prendre,
Un nom n'est rien qu'un mot.

Mᵉ. ARGANT.

Un mot.

LE CHEVALIER.

Pour faire entendre,
Un tel eſt un tel, c'eſt un ſigne ſeulement.

Mᵉ. ARGANT.

Signe.

LE CHEVALIER.

Vous comprenez cela très-clairement,
Vous : mais Monſieur Franchard d'une façon groſſiere,
Peut-être en expliquant la choſe à ſa maniere,
Sur ce fait délicat ne s'attachant qu'aux mots,
Appellera faux nom....

Mᵉ. ARGANT.

Oh très-mal-à-propos.
Laiſſez-moi là-deſſus être votre avocate,
Je lui ferai goûter vos raiſons, je m'en flate;
Car je rends, quand je veux, ſon eſprit plus pliant...

SCENE X.

Mᵉ. ARGANT, FRANCHARD, LE CHEVALIER, LAURETTE.

M. FRANCHARD.

JE vous cherche fâché.

Mᵉ. ARGANT.

Moi, je vais en riant.

Vous appaiser.

M. FRANCHARD.

Non non. Il s'agit ma comere,

Qu'il a pris un faux nom.

Me. ARGANT.

C'est l'usage ordinaire,

L'usage n'est qu'un signe, &....

M. FRANCHARD.

Quoi prendre un nom faux.

Me. ARGANT.

Eh non, nom de relief.

M. FRANCHARD.

Mais....

Me. ARGANT.

Ecoutez ses mots.

M. FRANCHARD.

C'est fausseté.

Me. ARGANT.

Non pas; car c'est comme une terre.

M. FRANCHARD.

Je vous dis moi que c'est....

Me. ARGANT.

Nom d'honneur, nom de guerre.

M. FRANCHARD.

Ecoutez.

Me. ARGANT.

Ecoutez le fin de ses discours.

M.

M. FRANCHARD *d'un ton très-vif.*

Paix donc, tout à la fois vous me parlez toujours;
Du moins je parle, moi, tout ſeul l'un après l'autre.

Me. ARGANT.

Prenez un ton plus doux.

M. FRANCHARD.

Radouciſſez le vôtre,
Vous vous fâchez.

Me. ARGANT.

C'eſt vous qui parlez durement.

M. FRANCHARD.

De compere à comere on parle doucement.

Me. ARGANT.

Sans choquer l'amitié, diſputons, mon compere.

M. FRANCHARD.

Oüi, tout en diſputant aimons-nous, ma comere.

Me. ARGANT.

Mon Chevalier eſt franc, ſoit dit ſans vous fâcher.

M. FRANCHARD.

Je croyois qu'il étoit franc, là ſans y tâcher;
Mais on dit qu'il le fait exprès.

Me. ARGANT.

C'eſt ſa maniere,
Chacun a la ſienne.

M. FRANCHARD.

Oüi, vous toute la premiere.

Me. ARGANT.

C'est ce que je vous dis, & vous tout le premier.
Vous avez un esprit brusque, lourd & grossier;
Eh bien en êtes vous pour cela moins sincere?

M. FRANCHARD.

Mais vraiment non; car vous, vous avez, ma comere,
Dans l'esprit des romans sans rime ni raison!
Etes vous pour cela moins bonne femme.

Me. ARGANT.

Non?
Vous en aimai-je moins pour vous voir l'ame dure?
C'est-à-dire point tendre & point dans la nature.

M. FRANCHARD.

C'est bien dit. Suis-je moins votre ami contre tous,
Qui disent que l'on voit un vieux air tendre en vous?
C'est votre contenance.

LE CHEVALIER.

Oüi, chacun a la sienne,
Chacun a sa foiblesse, excusez donc la mienne.
De défauts l'homme est plein; même de deux vertus,
L'une en lui nuit à l'autre, en prenant le dessus.
Comme si c'étoit trop d'en avoir deux constantes:
Alternativement elles sont dominantes.
En moi noble fierté, vertu dans un guerrier,
M'a fait souffrir qu'on m'ait titré de Chevalier;
Elle a pris le dessus alors sur ma franchise,
Mais sans réflexion, & comme par surprise.
Je vais vous expliquer.....

M. FRANCHARD.

Oh, tout eſt expliqué :
Ces paraphraſes-là m'ont trop alambiqué.
C'eſt toujours avec vous myſtere ſur myſtere ;
Vous avez fauſſement pris le nom de Valere,
Et l'autre par complot s'eſt nommé comme vous ;
Bref nous ne voulons point de comploteurs chez
nous.

LE CHEVALIER.

Moi, faire des complots ! ma cauſe, c'eſt la votre,
Défendez-là, Madame.

Me. ARGANT.

On s'étourdit l'un l'autre.
Ce que je ſçai, moi, c'eſt qu'il m'a dit ſon ſecret,
Sa naiſſance, ſon nom, que perſonne ne ſçait.

M. FRANCHARD.

Eh ! nous le ſçavons tous, & de vous il ſe moque.

Me. ARGANT.

Quoi ! ce ſecret n'eſt pas ſecret ? cela me choque.

LAURETTE.

Il a vû qu'en ſecret j'allois le dire à tous,
Il vous en a donné la préférence à vous.



SCENE XI.

Me. ARGANT, M. FRANCHARD, ANGELIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, LAURETTE.

LE CHEVALIER.

Venez à mon ſecours, adorable Angelique,
Tout ce qui fait pour moi, contre moi l'on l'explique,
L'on envenime tout ; mais du moins mon amour....

ANGELIQUE.

Votre amour ! ah, Monſieur, il eſt ſur ſon retour,
Avez-vous dit ici tantôt à la Marquiſe.
Le premier coup d'œil frape.

LAURETTE.

Ah bon ! voici la criſe.

ANGELIQUE.

J'aime moins, diſiez-vous ; car effectivement
Son eſprit, qui d'abord m'avoit paru charmant,
Eſt médiocre au fond, un ſon de voix impoſe.

LE CHEVALIER.

La jalouſe Marquiſe a mal tourné la choſe.
Je comprens que chacun n'a fait que me joüer,
Me voyant aſſez bon pour lui tout avoüer.
La cabale l'emporte, & la fille & la mere
Prenant mal mes aveux....

MARIANE.

Aveux de faux ſincere.
Ou Monſieur avouëra ce qu'on ſçait déja bien,
Diſant qu'il n'eſt pas noble, ou diſant je n'ai rien;
Ou voyant que pour moi, Monſieur Franchard s'explique,
Il ſe glace pour moi, brûle pour Angelique:
Il ajuſte les tons de ſes aveux au tems,
Aux affaires, aux mœurs, aux foibleſſes des gens.
Pour tirer mieux parti de ſa ſouple franchiſe,
Il gagnoit par raiſon la prudente Marquiſe:
Il rafine avec vous, ma mere, en bonne foi:
Il prend un ton leger, naturel avec moi:
Sa franchiſe devient morale avec Dorante,
Avec Monſieur Franchard elle eſt bruſque & tranchante.
J'ai parcouru les traits, qu'on a vû juſqu'ici,
Vous le reconnoiſſez, mon travail eſt fini.

M. FRANCHARD.

Il contrefaiſoit donc mon ton bruſque & colere?

Me. ARGANT.

Il n'avoit tant d'eſprit que pour me contrefaire?
Mais quand j'excuſerois tout ce qu'on a dit là,
Contrefaire l'amour eſt pis que tout cela.

LAURETTE.

Tromper en tout, ce n'eſt que tromper; mais, Madame,
C'eſt un crime réel que tromper une femme.

SCENE XII.

Mᵉ. ARGANT, M. FRANCHARD, ANGELIQUE, MARIANE, DORANTE, LE CHEVALIER, LAURETTE.

M. FRANCHARD.

VEnez, Monſieur Dorante, il n'y manquoit que vous

Mᵉ. ARGANT.

Je l'avois mal connu, vous valez mieux pour nous.

LAURETTE.

De l'avoir démaſqué je prens pour moi la gloire,
Et je vous laiſſe à vous le prix de la victoire.

DORANTE.

Vous reconnoiſſez donc Monſieur pour ce qu'il eſt?

LE CHEVALIER.

Chacun me juge ici ſelon ſon interêt.
Trouvons un juge sûr de ma franchiſe extrême,
C'eſt mon cœur : le cœur ſeul peut ſe juger ſoi-même. *Il ſort.*

LAURETTE.

Vous avez-là, Monſieur, un mauvais juge.

SCENE XIII.

Me. ARGANT, M. FRANCHARD, ANGELIQUE, MARIANE, DORANTE, LAURETTE.

M. FRANCHARD.

IL fuit.
Un gendre chaſſe l'autre.

Me. ARGANT.

Oüi, tout ceci produit.

DORANTE.

Quel bonheur eſt le mien !

Me. ARGANT.

Tu dois être contente.

M. FRANCHARD *a Angelique.*

Je te vois encor triſte.

ANGELIQUE.

Ah ! je n'ai qu'un chagrin,
C'eſt d'avoir un inſtant refuſé votre main,
Et par aveuglement differé d'être heureuſe.

M. FRANCHARD.

Je te pardonne, va, tu n'étois qu'amoureuſe,
Cela paſſe bien vîte, & tu t'en guériras ;

Tu n'auras plus d'amour si-tôt que tu m'auras.

DORANTE.

Sentimens naïfs, vrais, franchise respectable !
Voilà ce qui s'appelle un caractere aimable.

LAURETTE.

Caractere très-rare & bien plus singulier,
Que ne nous l'a paru celui du Chevalier.
Fausse sincérité, c'est sur toi que se fonde
L'art de dissimuler ancien comme le monde.
Dès l'âge d'or détours, feintes, déguisement,
Mais les trompeurs d'alors trompant grossierement,
Etoient d'abord connus, haïs des autres hommes :
Au lieu que les plus francs dans le siécle où nous sommes,
Ont poussé si loin l'art de fasciner les yeux,
Que ce sont quelquefois ceux qu'on aime le mieux.
Ne vois-je point ici de ces trompeurs aimables ?
Car les plus gens de biens pour être impénétrables,
Se couvrant d'un air franc comme d'un bouclier,
Tiennent du moins un peu de notre Chevalier.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

POESIES
DIVERSES
ET
CHANSONS.



PLACET AU ROY,

Pour obtenir le Privilege du Mercure Galant.

PLaiſe au Roy par brevet vouloir autoriſer
Le Privilege ancien que j'ai de l'amuſer.
Plaiſe à ma Muſe auſſi d'être badine & ſage.
Plaiſe à moi, me bornant au prudent badinage
De ne pas reſſembler à ces foux ſérieux,
Qui veulent pénétrer juſqu'aux ſécrets des Dieux;
De loüer ſans flater, de blâmer ſans médire;
D'être libre ſans m'oublier;
Point ridicule en faiſant rire,
Et ſérieux ſans ennuyer.
En un mot, plaiſe au Roy que je tâche à lui plaire,
Mais ſur-tout plaiſe au Roy mon deſir de bien faire;
Plaiſe au Roy mon Mercure, & de là s'enſuivra
Qu'aux gens de bon eſprit mon Mercure plaira.

REMERCIMENT AU ROY.

MERCURE ET APOLLON.

DAns un bois Apollon rêvoit profondément,
Sa lyre ſur ſon bras penchoit négligemment,

Mercure la voit, la desire,
Il médite un larcin : quel en sera le fruit ?
Il s'avance à petit bruit,
Voilà sa main sur la lyre.
Mais Apollon s'éveille & lui prenant la main,
Arrête ; quel est ton dessein ?
Mon dessein ? je voulois chanter ce Roi si sage,
Ce Roi dont les vertus font respecter les loix.
Alors d'un air severe Apollon l'envisage,
Comment donc petit personnage,
Dit-il, c'est bien à toi vraiment d'oser chanter les Rois !
Dieu des Marchands Forains va, borne ton audace.
A trafiquer tant bien que mal,
Faisant courir de place en place
Le Sonnet & le Madrigal ;
En fidelle Marchand fais ton livre journal,
Sans tromper ni surfaire orne ta marchandise ;
Sois plaisant si tu peux, si tu veux moralise,
Sauve-toi par le sérieux
Lorsque tu ne pourras mieux faire ;
Oüi l'on te permettra même d'être ennuyeux ;
Tant pis pour toi c'est ton affaire ;
Mais si ton vol audacieux
Va jusqu'aux Rois ou jusqu'aux Dieux ;
Et si tu prens l'essor en portant tes nouvelles
Le grand Dieu Jupiter te rognera les aîles.
Par ce ton menaçant Mercure est allarmé :
Honteux, confus, il se démonte,

Et tâchant de cacher sa honte,
Abaisse sur ses yeux son bonnet emplumé,
Tourne le dos, veut fuïr ; mais audace nouvelle,
Un redoublement de zéle
Le fait encore insister.
Non, Apollon, dit-il, je ne puis resister,
Par quelques vers il faut que je me satisfasse ;
Le Roi m'a fait une grace
Je puis sans témérité
Chanter au moins sa bonté ;
Je dois par reconnoissance....
Tais-toi, dit Apollon, le respect, le silence
Sont les remercimens qu'on exige de toi :
Faire du bien *gratis*, c'est le plaisir du Roi.

ETRENNES DE MERCURE.

DAns un salon du Firmament,
Où les Dieux assemblés tenoient appartement,
On vit entrer le Dieu Mercure,
Qui d'un Marchand forain avoit pris la figure :
Dieu te gard, dit Momus ; qu'as-tu dans ton balot?
Des étrennes sans doute ? oüi dit le Mercelot.
Fort bien, tu nous vas donc étaller en paroles

Tout ce qu'un Mercelot étale en babioles ;
Ouvrages délicats, bijoux de cabinet,
Or pur, bien travaillé ; c'eſt-à-dire un ſonnet,
Des brillans enchaſſés en naïve Epigrame ;
Amours d'argent maſſif dans un Epithalame ;
Eloges tous ſucrés, & frians madrigaux ;
Portraits vrais ou fardés, ſatiriques tableaux,
Des Odes de clinquant, des tambours, des trompettes,
Flutes, flageolets, & muſettes,
Nipes d'églogues, des houlettes,
Petits chiens & petits moutons,
Lyres d'adulateurs, chantans ſur tous les tons.
Chut, dit le Mercelot ; un brillant étalage
A plus que l'on ne peut engage ;
Je n'ai preſque dans mes tiroirs
Que fideles petits miroirs,
Qui font voir les défauts.... fi, dit le Dieu Comique,
Un fidele miroir eſt un garde boutique.
A Paris tu vendras bien mieux,
Lunettes à tromper les yeux,
Pour les prudes du tems éventails à lorgnettes,
Des beſicles pour leurs maris,
Rubans à parer les Coquettes,
Nœuds galands pour les Favoris,
Nœuds coulans & poignards pour les amans trahis....
Veux-tu finir ? reprit Mercure,
Je n'ai que des riens je te jure ;
Petits riens de hazard, qu'on va mettre au rabais,
Heureuſement les bagatelles,

Au Parnaſſe comme au Palais,
Plaiſent quand elles ſont nouvelles.
En femme, en bel eſprit, jeuneſſe & nouveauté
Tiennent ſouvent lieu de beauté.
D'accord, mais nouveauté, pour les Dieux eſt uſée,
De leur goût ſur le beau la pointe eſt émouſſée;
Car ils en ont tant vû.... ça fais donc de ton mieux,
On doit des étrennes aux Dieux.
Dès le tems des Romains, à ce que dit l'hiſtoire,
D'être étrennez ils faiſoient gloire,
Et par conſéquent d'étrenner:
Chez les Dieux recevoir, ne va point ſans donner;
Mercure, ſois-donc magnifique,
Et déploye ici ta boutique.
Tout beau, du peu que j'ai, j'en veux faire à deux fois.
Tel qui fait aujourd'hui des préſens à mains pleines,
Seroit moins libéral en donnant des étrennes,
S'il devoit comme moi les donner tous les mois.

ETRENNES DE L'OYE.

Un Procureur des moins fameux,
Pauvre par conſéquent, mais pourtant généreux,
Avoit famille très-nombreuſe,

Comme lui pauvre & généreuse.
Il attendoit pour l'étrenner,
Ce grand jour où plaideurs se piquent de donner.
Ce jour vint & rien plus; du Perche, ni du Maine
Il ne vint pas la moindre aubaine;
Mais une Oye arriva de la part d'un cousin:
Aussi-tôt pour étrenne il l'envoye à sa tante,
Et la tante à sa bru, par qui l'Oye ambulante
De parens en parens continuant son tour,
Revint au Procureur vers le milieu du jour.
Un autre l'eut de lui, soit ou gendre ou beaufrere
Et par l'étrenne circulaire,
Chacun fut étrennant, chacun fut étrenné,
Donnant ce qui lui fut donné.
C'est ainsi que souvent libéralité brille:
Une Oye à peu de frais étrenna la famille;
Et par le dernier étrenneur
Revint encore au Procureur,
Qui le soir à souper pour étrenne derniere,
La donna de bon cœur à sa famille entiere.
Je suis & généreux & pauvre comme lui:
Au public de bon cœur je redonne aujourd'hui
Tout ce que le public m'envoye,
Ce sont les étrennes de l'Oye.



TRADUCTION

TRADUCTION D'UNE EPIGRAMME GREQUE.

L'Escamoteur Doclés un jour jetta la vüe
Sur une coupe d'or qu'avoit Lisimacus ;
Aussi-tôt que Doclés l'eut vüe,
Lisimacus ne la vit plus.

L'AGE D'OR.

Les deux sexes étoient unis des plus beaux nœuds ;
Ce qui pouvoit les rendre heureux
N'étoit jamais illégitime.
Leur penchant étoit leur maxime.
Par la simple nature ils étoient vertueux.
Le respect, l'amour & l'estime
Etoient les seuls liens de leur societé ;
Et chacun possedoit sans crime
Son plaisir & sa liberté.
Mais, ô funeste barbarie !
Bien-tôt l'infame volupté,
Vint troubler par sa tyrannie
La commune simplicité.
La mutuelle Sympathie,
Qui s'expliquoit dans tous les cœurs,
Effrayée à l'aspect de tant de frenesie,

De belle en belle
T'entraînera;
Quelle ſera
Pour lors ma rage !
Non.... je ſuis ſage.
Tremble pourtant
En un inſtant
La vertu change,
Femme ſe vange;
Mais non, jamais.....
Pourtant ſi..... mais,
Tu m'aime encore,
Moi je t'adore,
Pourquoi vouloir
Déja prévoir
Et l'inconſtance
Et la vengeance ?
Arrivera
Ce qu'il pourra.

LE VIEIL OISEAU.

Fable.

UN vieux Roſſignol de ce bois
Laiſſa femme jeune & fringante
Auſſi-tôt d'amàns plus de trente,
Et chacun d'étaler ſa voix ;

Quand on a l'âge
De ſoixante ans,
Comme l'Oiſeau du noir plumage
Plus de bons tems.
En mariage,
Le cocuage
N'eſt point le mal
Le plus fatal,
Ce qu'on doit craindre davantage
En mariage
Quand on a l'âge
De ſoixante ans,
Eſt d'aller voir en peu de tems
Le noir rivage.

BALADE SUR LES SOTES.

LOrſqu'un berger fidéle & tendre
Nous ſert & s'attache à nos pas,
Pourquoi chercher à s'en défendre ?
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas !

Mais pour peu que l'on ait à craindre,
Qu'on puiſſe ceſſer de charmer,
Ou qu'un berger n'ait l'art de feindre,
Ah ! que l'on eſt ſote d'aimer !

Quand on peut former une chaîne.
Sans chagrin & ſans embarras,

Que l'amour n'a rien qui nous gêne,
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas !

Mais lorſqu'on voit un infidelle,
Qu'on peut aiſément enflammer,
Qui voltige de belle en belle,
Ah ! que l'on eſt ſote d'aimer !

Lorſque pour nous tout s'intereſſe
Pour nous faire un ſort plein d'appas,
Que les jeux ſuivent la tendreſſe,
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas !

Quand un berger ſans la conſtance,
Croit avoir droit de nous charmer,
Qu'il faut payer ſes ſoins d'avance,
Ah ! que l'on eſt ſote d'aimer !

Envoi.

L'amour paroît le doux partage
Des bergeres dans le bel âge,
Aux jeunes cœurs il dit tout bas,
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas !

Mais nous tient-il ſous ſon empire,
Il ſe plaît à nous allarmer,
Et malgré tout ce qu'on peut dire,
Ah ! que l'on eſt ſote d'aimer !

PLACET

Présenté à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans Regent, au mois de Septembre 1719.

POur votre gloire, Monseigneur, il faut laisser Dufreny dans son extrême pauvreté, afin qu'il reste au moins un seul homme dans une situation qui fasse souvenir que tout le Royaume étoit aussi pauvre que Dufreny, avant que vous y eussiés mis la main.

PLACET

Présenté par l'Auteur dont le nom avoit été pris au Visa, pour celui d'un autre.

JE ne puis garder le Tacet,
Ma demande ne sera longue,
Voici le fond de mon Placet,
Je suis Martyr d'une Diphtongue.



LES
QUATRE AGES DE LA FILLE,
OU
LE BON AGE D'UNE FILLE POUR BIEN CHOISIR UN EPOUX.

A Quel âge une fille ſage,
Doit-elle choiſir un Epoux?
Vers les quinze ans, on n'eſt pas aſſez ſage,
Pour choiſir le meilleur de tous.
A vingt-cinq ans on peut être aſſez ſage
Pour craindre le meilleur de tous.
A quarante ans on doit être aſſez ſage
Pour les connoître & les mépriſer tous.
Qu'à ſoixante dix ans la fille mûre & ſage
Choiſiſſe un Epoux de ſon âge,
Qui pourra n'être alors ni traître ni jaloux,
Pourvû qu'elle ne ſoit ni prude ni volage,
Ils pourront faire bon ménage.
Si ce n'eſt pas un heureux mariage,
Du moins c'eſt le plus ſage
Et le mieux aſſorti de tous.

L'IMPROMPTU

L'Impromptu de Villers Coterets.

Mis en Musique par Monsieur Mourret.

Licidas.

Sombre reduit, paisible a..zile

que Bacchus donne aux malheureux E..

:poux contre les cris d'une Epouse encourroux,
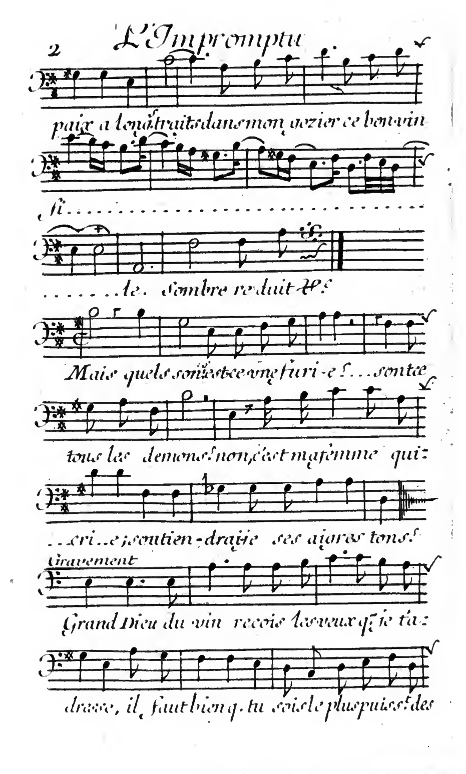
Sombre reduit restez longtems tran...
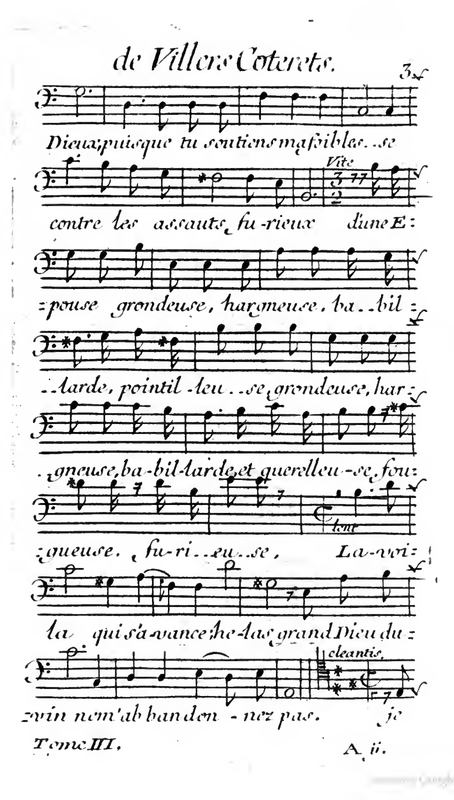
Fin

..qui..le. qu'à longs traits, en paix dans mō.go:

...zier ce bon vin fi.................le.
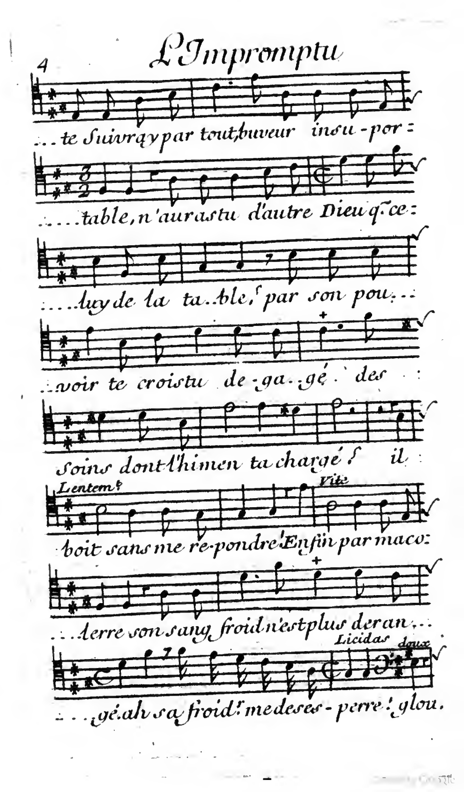
ah ah quelle volupté! loin de ma femme en


2
L'Impromptu
paix a longs traits dans mon gozier ce bon vin
si. . . . .
. . . . . . le. Sombre reduit &c.
Mais quels sons est-ce une furi-e ?. . . sont-ce
tous les demons? non, c'est ma femme qui:
. . cri . . e ; soutien-drai-je ses aigres tons?
Gravement
Grand Dieu du vin reçois les vœux q. je ta:
drasse, il faut bien q. tu sois le plus puiss.t des
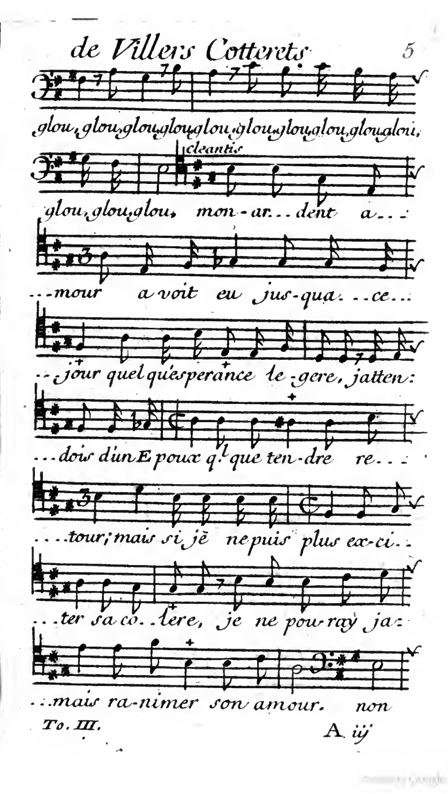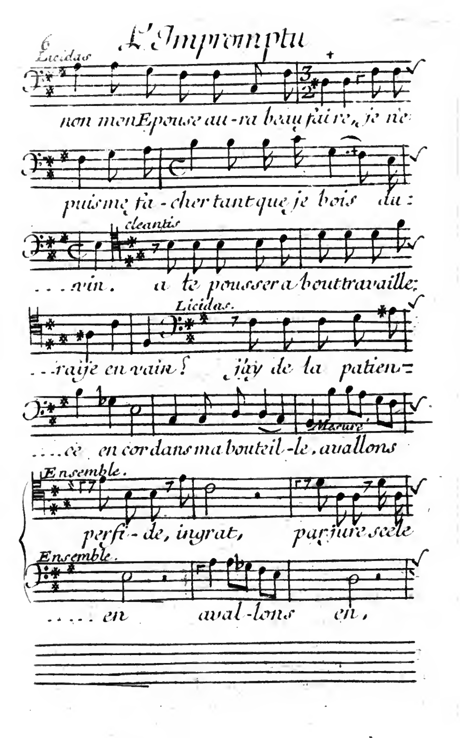


Dieux; puisque tu soutiens mes foibles..se
Vite
contre les assauts fu-rieux d'une E:
:pouse grondeuse, hargneuse. ba..bil:
:larde, pointil-leu..se, grondeuse, har:
:gneuse, ba-bil-larde, et querelleu-se, fou:
:gueuse. fu-ri..eu..se, La-voi:
lent
la qui s'a-vance; he-las grand Dieu du:
:vin ne m'ab ban don - nez pas. je
cleantis.

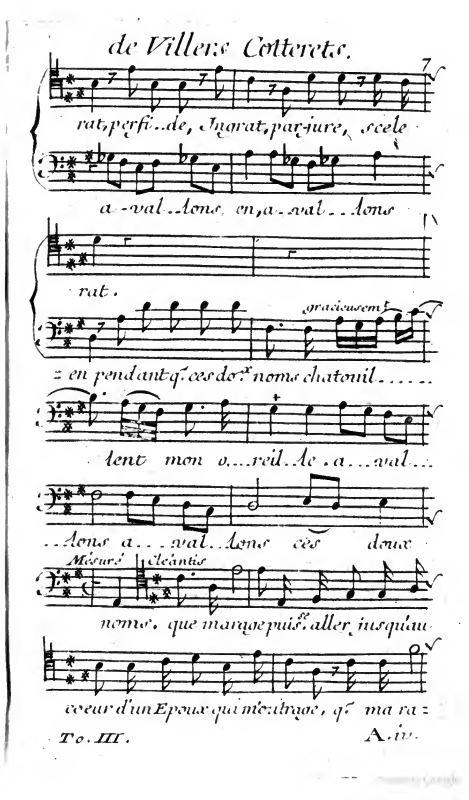
L'Impromptu
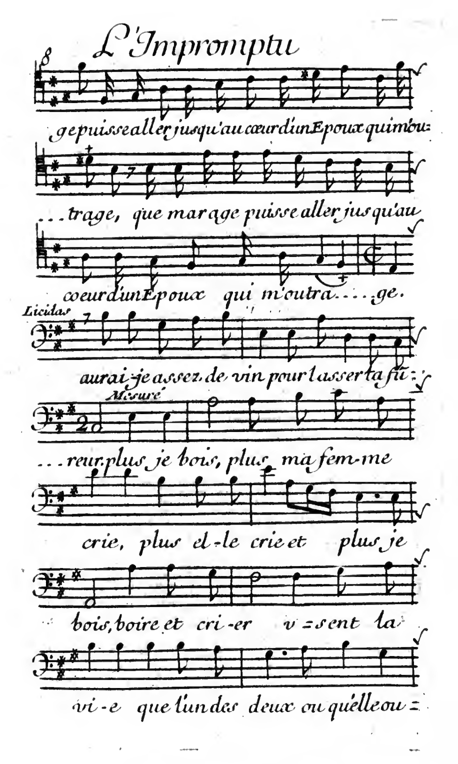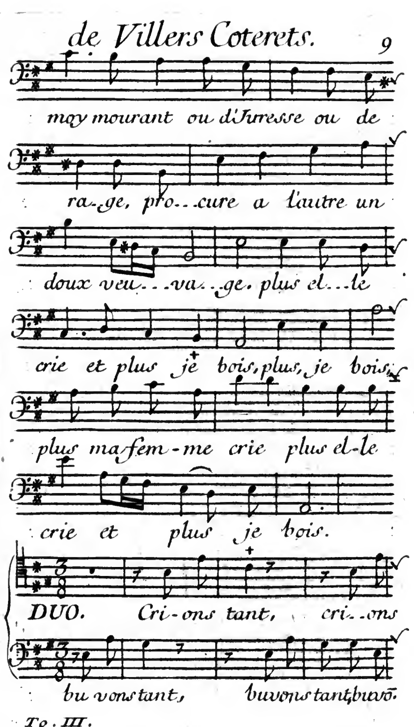


...te suivray par tout, buveur insu-por:
....table, n'aurastu d'autre Dieu q. ce:
....luy de la ta..ble, par son pou...
..voir te croistu de-ga..gé. des
soins dont l'himen ta chargé il
Lentem.t
Vite
boit sans me re-pondre! Enfin par maco:
...terre son sang froid n'est plus deran...
Licidas
doux
...gé. ah sa froid.r me deses-perre! glou.
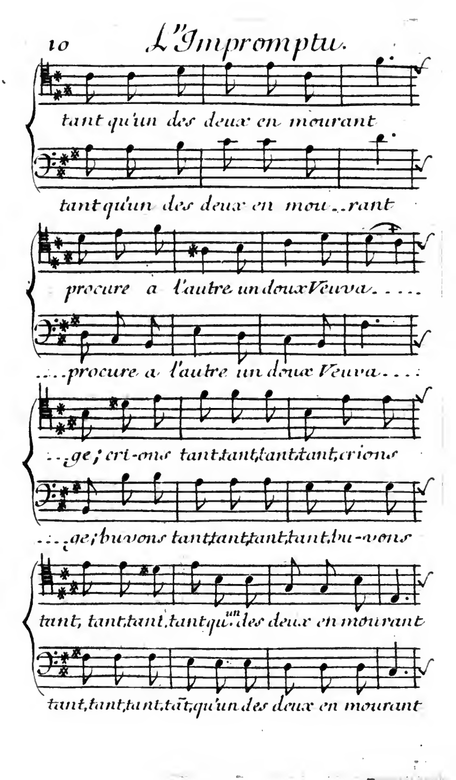

glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou,
cleantis
glou, glou, glou, mon-ar... dent a...
...mour avoit eu jus-qua...ce...
...jour quelqu'esperance le-gere, jatten:
...dois d'un Epoux q.l que ten-dre re...
...tour; mais si je ne puis plus ex-ci...
...ter sa co...lere, je ne pou-ray ja:
...mais ra-nimer son amour. non
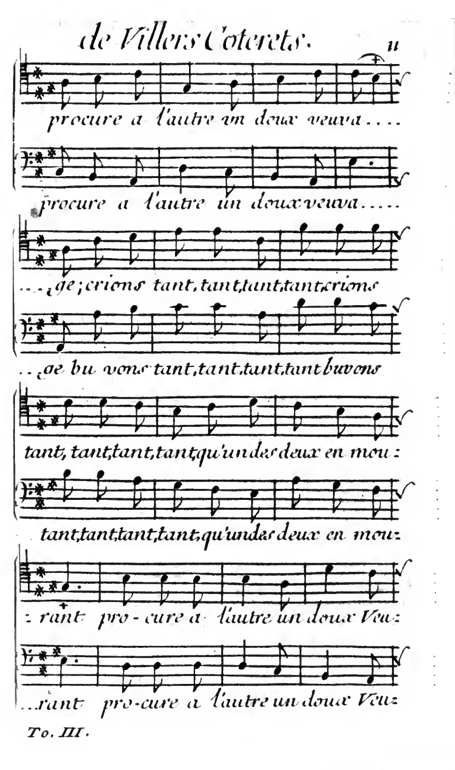

Licidas
non mon Epouse au-ra beau faire, je ne
puis me fa-cher tant que je bois du:
cleantis
...vin. a te pousser a bout travaille:
Licidas.
...raije en vain! j'ay de la patien:
...ce en cor dans ma bouteil-le, avallons
Mesure
Ensemble.
perfi-de, ingrat, parjure scele
Ensemble.
..... en aval-lons en,
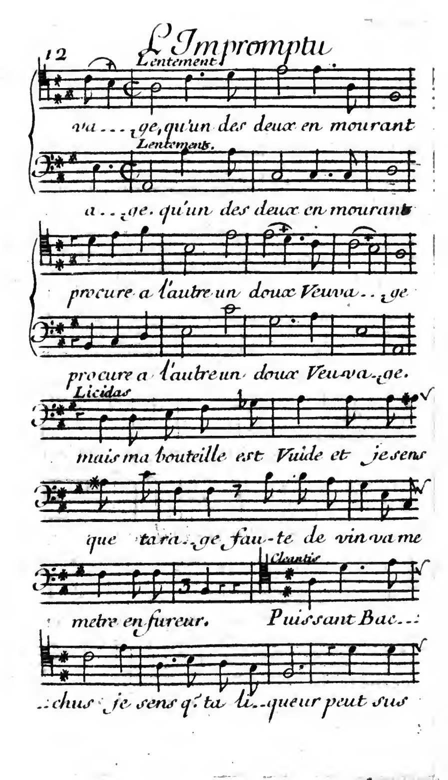

de Villers Cotterets.
rat, perfi..de, Ingrat, parjure, scele
a-val..lons, en, a..val..lons
rat.
gracieusemt.
: en pendant q. ces dox. noms chatouil.....
lent mon o....reil. le . a....val...
..lons a...val..lons ces doux
Mésuré
cleántis
noms. que marqe puisse. aller jusqu'au
coeur d'un Epoux qui m'outrage, q. ma ra:
To. III.
A. iv.
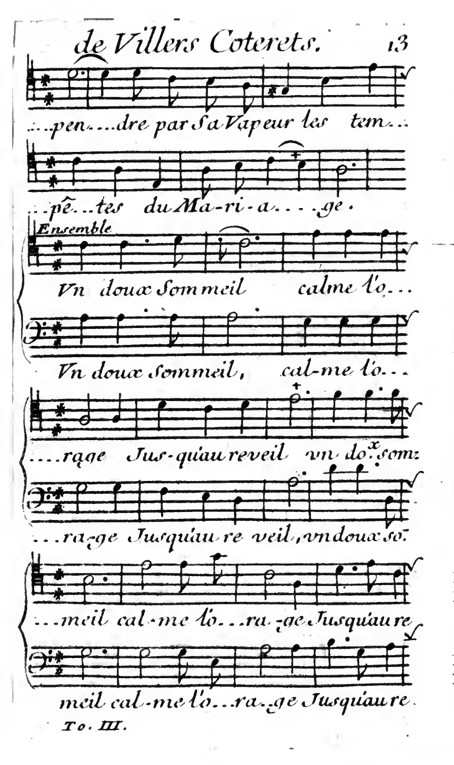

L'Impromptu
ge puisse aller jusqu'au cœur d'un Epoux qui m'ou:
... trage, que ma rage puisse aller jusqu'au
coeur d'un Epoux qui m'outra.... ge.
Licidas
aurai-je assez de vin pour lasser ta fu:
Mesuré
... reur. plus je bois, plus ma fem-me
crie, plus el-le crie et plus je
bois, boire et cri-er v=sent la
vi-e que l'un des deux ou qu'elle ou=


moy mourant ou d'Jvresse ou de
ra-ge, pro-cure a l'autre un
doux veu-va-ge. plus el-le
crie et plus je bois, plus, je bois,
plus ma femme-me crie plus el-le
crie et plus je bois.
DUO. Cri-ons tant, cri-ons
bu vons tant, buvons tant, buvõ.


10
L'Impromptu.
tant qu'un des deux en mourant
tant qu'un des deux en mou..rant
procure a l'autre un doux Veuva....
....procure a l'autre un doux Veuva....
...ge; cri-ons tant,tant,tant,tant,crions
...ge; buvons tant,tant,tant,tant,bu-vons
tant, tant,tant,tant qu'un des deux en mourant
tant,tant,tant,tãt,qu'un des deux en mourant


procure a l'autre un doux veuva....
procure a l'autre un doux veuva.....
...ge; crions tant, tant, tant, tant crions
...ge bu vons tant, tant, tant, tant buvons
tant, tant, tant, tant qu'un des deux en mou:
tant, tant, tant, tant, qu'un des deux en mou:
: rant pro-cure a l'autre un doux Veu:
...rant pro-cure a l'autre un doux Veu:


L'Impromptu
Lentement
va . . . ¿ge, qu'un des deux en mourant
Lentement.
a . . ¿ge. qu'un des deux en mourant
procure a l'autre un doux Veuva . . ¿ge
procure a l'autre un doux Veuva . ¿ge.
Licidas
mais ma bouteille est Vuide et je sens
que tara . ¿ge fau-te de vin va me
metre en fureur.
Cleantis
Puissant Bac . . :
. : chus : je sens q.e ta li . . queur peut sus


...pen....dre par sa Vapeur les tem...
...pê...tes du Ma-ri-a....ge.
Ensemble
Vn doux Sommeil calme l'o...
Vn doux sommeil, cal-me l'o...
....rage Jus-qu'au reveil vn do.x somm
...ra-ge Jusqu'au re veil, vn doux so.
...meil cal-me l'o...ra-ge Jusqu'au re
meil cal-me l'o...ra-ge Jusqu'au re.

L'IMPROMPTU DE VILLERS-COTTERETS,

DIVERTISSEMENT.

DIALOGUE

Entre LICIDAS & CLEANTIS.

LICIDAS.


Ombre réduit, paisible azile
Que Bacchus donne aux malheureux époux
Contre les cris d'une épouse en courroux,
Sombre réduit, restés long-tems tranquille.
Qu'à longs traits,
En paix
Dans mon gozier ce bon vin file
Ah! quelle volupté! loin de ma femme en paix

A longs traits
Dans mon gozier ce bon vin file.

Sombre réduit, paiſible azile
Que Bacchus donne aux malheureux époux,
Contre les cris d'une femme en courroux,
Sombre réduit, reſtez long-tems tranquille.

Mais, quels ſons, eſt-ce une furie ?
Sont-ce tous les démons ?
Non, c'eſt ma femme qui crie :
Soutiendrai-je ſes aigres tons ?
Grand Dieu du vin reçoi les vœux que je t'adreſſe,
Il faut bien que tu ſois le plus puiſſant des Dieux,
Puiſque tu ſoutiens ma foibleſſe
Contre les aſſauts furieux
D'une épouſe grondeuſe,
Hargneuſe,
Babillarde & pointilleuſe,
Grondeuſe,
Hargneuſe,
Babillarde & querelleuſe,
Fougueuſe,
Furieuſe.
La voilà qui s'avance, helas !
Grand Dieu du vin ne m'abandonne pas.

CLEANTIS.

Je te ſuivrai par tout, buveur inſupportable;
N'auras-tu d'autre Dieu que celui de la table ?

Par ſon pouvoir te crois-tu degagé,
Des ſoins dont l'Hymen t'a chargé ?

Licidas boit.

Il boit ſans me répondre, enfin par ma colere
Son ſang froid n'eſt plus dérangé.
Ah! ſa froideur me déſeſpere.

LICIDAS *buvant.*

Glou, glou, glou,

CLEANTIS.

Mon ardent amour
Avoit eu juſqu'à ce jour
Quelque eſpérance legere,
J'attendois d'un époux quelque tendre retour;
Mais ſi je ne puis plus exciter ſa colere
Je ne pourrai jamais ranimer ſon amour.

LICIDAS.

Non, mon épouſe aura beau faire,
Je ne puis me fâcher tant que je vois du vin

CLEANTIS.

A te pouſſer à bout travaillerai-je en vain ?

LICIDAS.

J'ai de la patience encor dans ma bouteille
Avalons-en ?

CLEANTIS.

Perfide, ingrat!

LICIDAS.

Avalons-en.

CLEANTIS.

Parjure, ſcelerat!

Enſemble.

LICIDAS.	CLEANTIS.
Avalons-en.	Perfide, ingrat!
Avalons-en.	Parjure, ſcelerat!

LICIDAS.

Pendant que ces doux noms chatoüillent mon oreille
Avalons,
Ces doux noms.

CLEANTIS.

Que ma rage
Puiſſe aller juſqu'au cœur
D'un Epoux qui m'outrage.

LICIDAS.

Aurai-je aſſez de vin pour laſſer ta fureur?

Plus je bois, plus ma femme crie,
Plus elle crie & plus je boi;
Boire & crier uſent la vie,
Que l'un des deux, ou qu'elle ou moi
Mourant ou d'yvreſſe ou de rage
Procure à l'autre un doux veuvage.

Ensemble.

CLEANTIS. Crions. } Tant.
LICIDAS. Buvons. }

Qu'un des deux en mourant
Procure à l'autre un doux veuvage.

LICIDAS.

Mais ma bouteille est vuide, & je sens que ma rage
Faute de vin va me mettre en fureur.

CLEANTIS.

Puissant Bacchus je sens que ta liqueur
Peut suspendre par sa vapeur
Les tempêtes du mariage.

Ensemble.

Un doux sommeil
Calme l'orage
Jusqu'au réveil.

CHANSONS.

N°. Les Chiffres qui sont à la tête de chaque Chanson, servent à en trouver l'Air, suivant l'ordre où il est gravé ci-après.

N°. 1.

UN sot qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant, il prétend tout sçavoir.
Un fou qui court de ville en ville,
En voyageant, dit qu'il prétend tout voir.
Et moi je dis d'un ton plus véritable,
Que sans sortir de table,
Et sans avoir lû,
Je sçais tout, & j'ai tout vû,
Lorsque j'ai bien bû.

Sur les Philosophes.

Dans Platon, ni dans Epicure
Je ne vois pas qu'il soit bien établi,
S'il est du vuide en la nature,

Ou si l'espace est d'atômes rempli,
Dans un buveur, la nature décide,
Qu'elle abhorre le vuide;
Car il est certain,
Que j'abhorre un verre en main,
Quand il n'est pas plein.

Sur les mêmes.

Grands Philosophes, je vous blâme,
Et je veux faire un sistême nouveau;
Vous avez fait présider l'ame,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Sçavez-vous bien où la mienne réside?
Pour me servir de guide
C'est dans mon Palais,
Qu'elle juge d'un vin frais,
Qui coule à longs traits.

Sur l'Histoire.

De ceux qui vivent dans l'Histoire,
Ma foi jamais je n'envierai le sort.
Nargue du temple de mémoire,
Où l'on ne vit qu'après que l'on est mort.
J'aime bien mieux vivre pendant ma vie,
Pour boire avec Silvie,
Car je sentirai
Le moment que je vivrai,
Tant que je boirai.

Sur les Medecins.

Quand les Miniſtres d'Hypocrate ;
De deux ſirops qu'ils infuſent dans l'eau ;
Envoyent l'un chercher la rate,
Dépêchent l'autre au païs du cerveau ;
C'eſt grand haſard, quand une ſeule goute ;
Veut bien ſuivre ſa route,
Mais cette liqueur,
Surement va droit au cœur,
Porter ſa douceur.

Sur les Aſtronomes.

L'autre jour à l'Obſervatoire ;
Les ennemis du tranquille ſommeil,
Voulurent par malice noire,
Me faire voir des taches au Soleil.
Pour les punir, d'oſer dans leur taniere,
Dénigrer la lumiere
D'un aſtre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'étoit pas clair fin.

Sur les Nouvelliſtes.

Un Nouvelliſte politique,
Qui tient conſeil dans la cour du Palais ;
Demande au plus fou de ſa clique,
Si nous aurons ou la guerre ou la paix ;

Moi curieux d'une unique nouvelle,
Lorſqu'il pleut ou qu'il gele,
Du ſoir au matin,
Je demande à mon voiſin,
Aurons-nous du vin ?

Sur les Uſuriers.

Un Uſurier ſur ſon Grimoire;
Par ſon calcul, tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte ſans boire;
Moi je la paſſe à boire ſans compter.
A me tromper, je mets toute ma gloire;
Je prens plaiſir à croire,
Comptant par mes doigts;
Que je n'ai bû qu'une fois,
Quand j'en ai bû trois.

Sur l'Orgueil humain.

De l'Homme voici la chimere:
Tout ce qu'il voit eſt fait exprès pour lui;
C'eſt pour lui que tourne la Sphere,
Tout l'Univers pour lui ſeul eſt conſtruit.
Sur un tel fait ſes argumens plauſibles
Ne me ſont pas ſenſibles;
Mais je m'apperçoi,
Que ce Vin eſt fait pour moi;
Lorſque je le boi.

Sur la Justice.

Ni par Cujas, ni par Barthole,
On ne suit pas exactement la Loi :
Tous les Contrats du Protocole,
N'établiront jamais la bonne foi.
Les francs buveurs, de leur vin font à table
Un partage équitable,
C'est l'usage ancien.
Boi ton verre & moi le mien,
Chacun boit son bien.

Sur la Peinture.

Si Raphaël peint le sublime ;
Si le Correge a peint graces & ris,
Si le Brun ses tableaux anime ;
Et si Rubens excelle en coloris.
Mieux que Calot en grotesque figure,
Je charge la nature.
Le plaisant tableau
Que je peins dans mon cerveau
Par ce Vin nouveau !

Sur son Mercure Galant.

Mercure vole à tire d'aîle,
Pour m'apporter du bout de l'Univers ;
Des Jeux galants & des nouvelles,
Du vrai, du faux, de la prose ou des vers.

Mais pour entrer en verve
Je l'invoque en vain,
Je n'attens ce feu divin,
Que du Dieu du Vin.

N°. 2.

Des Climats Champenois, où regne un Air benin,
Il nous vient franche marchandise,
Car la franchise est dans le Vin.
Mais au pays Normand, l'Air est froid & malin;
Tout s'y ressent du vent de bize,
N'en attendons ni bon vent, ni franchise.

N°. 3.

LES SIFFLETS.

Près de la belle Iris un Marquis scélerat,
Après mille sermens, qui valoient un contrat,
Avoit tant poussé l'avanture,
Que la belle au plûtôt pressoit la signature.
Un jour avec empressement,
Elle conjuroit son amant,
De hâter l'Hymenée,
Et lui sans s'émouvoir siffloit nonchalament. *Il siffle.*

Iris d'abord fut allarmée,
Elle frémit pleurant amérement ; *Il siffle.*
Mais le Marquis touché siffla plus tendrement. *Il siffle.*
Et même par pitié pour la belle affligée,
Siffla l'Echo plaintif de ces tristes accents. *Il siffle.*
Parlez-moi donc ? helas ! m'avez-vous abusée,
J'ai compté sur vos sermens,
Il est tems de montrer que vous m'avez aimée,
Il est tems de finir.

LE MARQUIS.

Je veux finir aussi. *Il siffle.*

IRIS.

Mes parens sont d'accord, le Notaire est ici,
Terminez ; tout est prêt.

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt aussi. *Il siffle.*

IRIS.

Allons donc tout est prêt.

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt aussi.

IRIS.

Ma famille assemblée.....

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt, *Il siffle*, tout prêt, *Il siffle*, à partir
pour l'armée.

Autre Couplet sur le même Air.

Près d'un Chasseur de Cour, l'autre jour un Auteur,
Auteur en même-tems héroïque & flatteur,

Le flattant briguoit son suffrage,
Et pour être flatté lui lisoit son ouvrage.
Pendant que l'Auteur déclamoit,
Et que lui-même il se charmoit
De sa propre éloquence,
Le Chasseur attentif siffloit nonchalamment. *Il siffle.*
L'Auteur piqué lui recommence
Le bel endroit avec des tons nouveaux,
Dont le Chasseur sifflant imite les plus beaux. *Il siffle.*
L'Auteur croit que ses Vers par leur vive cadence
Du siffleur déclamant imitent les Echos. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

Voici l'un des beaux traits, suivez-vous la pensée
Il siffle.
De la strophe que voici? *Il siffle.*
Elle est en même-tems Poëtique & sensée. *Il siffle.*
Je suis toujours au fait.

LE CHASSEUR.

Je suis au fait aussi. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

Tous les autres Auteurs n'expriment point ainsi;
Je sens ce que je dis.

LE CHASSEUR.

Et moi je sens aussi. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

J'entens, j'entens le fin.

LE CHASSEUR.

Et moi j'entens aussi. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

Ecoutez-moi de grace.

LE CHASSEUR.

J'entens, *Ilsiffle*, la voix des Chiens qui m'appelle à
la Chaſſe.

N°. 4.

TUrlu, turlu, ture, lure, lure;
Voilà ma chanſon dans un repas.
Trop d'eſprit en mangeant fait tort à nature;
Un profond raiſonneur ne digere pas;
Un Scavant par ſa turelure,
Sur des mots regle ſa raiſon,
Mais tout ce qu'on en peut conclure,
Turelure c'eſt ma chanſon.

En Tapinois, quand les nuits ſont brunes,
Au Jardin ma femme va ſans moi,
Mais ſans doute elle y va pour cueillir des Prunes;
Elle-même le dit, & moi je le croi.
O crédulité déſirable
Ceux qui te blâment ſont des ſots;
Croyons tout juſqu'à l'incroyable,
Qui nous procure du repos.

Faiſons tant, tant, tant de tope & tinque,
Que Bacchus augmente mon tréſor;
Quand j'ai bû, mon œil trouble à peine diſtingue,

Si mes sols, mes deniers sont de cuivre ou d'or,
Que ce trouble heureux puisse encore
Me cacher le monde & son train ;
Il faut qu'un sage yvrogne ignore
Tout le mal que fait son prochain.

Tic toc choc est bon à coups de verre ;
A coups de mousquet, il n'est pas sain :
Ce Guerrier est mort brave, on le met en terre ;
Ce Buveur est mort yvre, il boira demain.
Lucifer d'affreuse mémoire,
Dans nos cœurs grava de sa main,
Que les humains mettent leur gloire
A détruire le genre humain.

* Plus je bois, & plus ma femme crie ;
Mais plus elle crie & plus je bois,
Trop crier & trop boire abregent la vie,
Faisons tant qu'elle ou moi soyons aux abois.
Deux Epoux, dit un grand Oracle ;
Tout à coup deviendront heureux,
Quand deux époux par un miracle,
Pourront devenir veufs tous deux.

---

* Les trois premiers Vers de ce Couplet se trouvent déja dans l'Impromptu de Villers-Cotterets.

N°. 5.

Bon vin, bon vin;
Quoique ton pouvoir ſoit divin;
Malgré toi, nos jours prendront fin.
Mais pendant que le tems s'écoule,
Coule bon vin, ſans ceſſe coule,
Puiſqu'on ne peut fixer nos jours,
Gardons-nous de fixer ton cours.

Sur la Science.

Bon ſens, bon ſens,
Te chercher parmi les Sçavans;
C'eſt perdre ſon huile & ſon tems;
O toi qui palis ſur ta lampe,
Lampe Docteur, ſans ceſſe lampe;
Juriſconſulte ou Médecin,
Puiſe ton ſçavoir dans le vin.

Sur la Jalouſie.

Qu'entens-je? helas!
J'ai laiſſé ma femme là-bas.
Quelqu'un vient, & je n'y ſuis pas;
Pour me cacher ce qui ſe paſſe,
Paſſe bon vin, ſans ceſſe paſſe;

Quand

Quand je ſuis yvre, je ſuis bien,
Mes yeux ouverts ne verront rien.

Le Viel Yvrogne.

Que vois-je ô Dieux !
Quel fantôme vient à mes yeux
Moüiller ſes doigts dans mon vin vieux ;
C'eſt la Parque qui mes jours file,
File bon vin, doucement file,
Tant que mon bon vin durera,
Pour moi la Parque filera.

N°. 6.

LE Vin nous fait parler, & le Vin nous fait taire.
Le ſilence à longs traits, s'avale avec le Vin,
Et le caquet ſe trouve au fond du verre,
Dès qu'on le voit, on jaſe ainſi qu'une commere ;
De la voiſine & du voiſin,
De la couſine & du couſin,
Du galant homme & du faquin,
Et d'Alexandre & d'Arlequin,
De Jupiter & de Catin :
Adieu pudeur, adieu myſtere.
Vite pour me faire taire,
Rempliſſez mon verre ;
On ne dit mot pendant qu'on boit :
Le Vin nous fait parler, & le vin nous fait taire.

SECOND COUPLET

Qu'il faut chanter après l'Air septiéme :

le Vin endort l'Amour.

Le Vin nous fait parler, & le Vin nous fait taire ;
Lorsqu'à table un Sçavant s'apperçoit à propos,
Qu'un esprit naturel va le confondre,
S'il y répond par boire, il n'y peut mieux répondre ;
Mais, si buvant plus qu'il ne faut,
Il veut prouver par de grands mots,
Que les Modernes sont des sots,
Que les Anciens sont sans deffaûts,
Que tous les secrets du Très-Haut,
Sont dévelopés dans Homere,
Vîte pour le faire taire
Remplissez son verre :
Qu'il a d'esprit pendant qu'il boit !
Le Vin l'a fait parler, & le Vin le fait taire.

TROISIE'ME COUPLET

Qu'il faut chanter après l'Air huitiéme,

le Vin nous fait aimer.

Le Vin nous fait parler, & le Vin nous fait taire.
En silence une prude à petits coups boira,

Mais si vous remplissez souvent son verre,
La charité bien-tôt émeut sa bile noire,
Par zéle pur elle dira,
Qu'en mariage celle-là
A son mari rien n'apporta,
Que cependant ce mari-là,
Tient d'elle tout le bien qu'il a,
* Puisque par elle il le tira,
D'un riche Bourgeois, dont le pere.....
Vîte pour la faire taire,
Remplissez son verre,
On ne médit point quand on boit.
Le Vin la fait parler, & le Vin la fait taire.

N°. 7.

LE Vin endort l'amour, & le Vin le réveille.
Lîcidas agité d'une amoureuse ardeur,
Ne pouvoit s'endormir, sans vuider la bouteille;
Philis le rend heureux, il dort sur son bonheur;
A boire à cet ingrat dormeur:
Le Vin endort l'amour, & le Vin le réveille.

---

* Ce Vers qui est de plus dans ce Couplet que dans les autres, est dans l'Original, & doit se chanter sur les mêmes tons des Vers précédens de ce Couplet, de sorte que le Vers *d'un riche Bourgeois dont le Pere*, se chante comme celui du précédent Couplet, *sans developez dans Homere*.

N°. 8.

LE Vin nous fait aimer, & l'amour nous fait boire.
Qu'on ait vû boire des amans,
C'eſt ce qu'on ne ſçauroit croire
Quand on a lû les Romans;
Mais ceux qui liront notre hiſtoire,
Pouront chanter à la gloire
Des Tircis de ce tems,
Des Cloris de ce tems,
Le Vin les fait aimer, & l'Amour les fait boire.

N°. 9.

LEs Rois d'Egypte & de Syrie,
Vouloient qu'on embaumât leurs corps,
Pour durer plus long-tems morts:
Quelle folie!
Avant que de nos corps, notre ame ſoit partie,
Avec du vin embaumons-nous,
Que ce baume eſt doux!
Embaumons-nous,
Pour durer plus long-tems en vie.

Raiſon quand ce vin nous anime,

Pourquoi viens-tu compter nos coups ?
Tu nous dis, moderez-vous :
Quelle maxime !
Toujours de la raison, ferons nous la victime ?
Elle seule condamne en nous
Des excès si doux :
Enyvrons-nous,
Nous pourrons boire après sans crime.

N°. 10.

Le Carillon des Morts.

BIm bam bon,
Entendez-vous les grosses Cloches bim bam bon,
Quand j'entens sonner sur ce ton,
Je me souviens toujours, qu'hier ma femme est morte,
Le tems n'affoiblit point une douleur si forte,
Elle redouble à ce lugubre son,
Bim bam bon.
Pour égayer ce bim bam bon,
Faisons un autre carillon,
Carillon du verre,

Cette Chanson a été quelquefois chanté dans la Comédie du double veuvage.

De la pinte & du flacon.
La pauvre femme, elle eſt en terre !
Je l'aimois tant, buvons pour elle en carillon,
Choquons le verre en carillon,
En double carillon,
Tirez du bon vin bin bim bon bim bon :
Exerçons-nous ſur ce jambon.
Ce ſauciſſon,
N'eſt-il pas bim bon ?
Et tâtons donc de ce dindon ;
Din don din dan don,
Ma femme eſt en terre,
Ah ! qu'il eſt beau ce carillon.

I I. Couplet.

Bom bam bon.
Que ce lugubre ſon m'afflige ! bon bam bon.
J'entendois chez moi ſur ce ton
Gronder en faux bourdon, la pauvre Mathurine,
Qand pour avoir été trop gay chez ma voiſine,
J'en revenois plus triſte à la maiſon.
Bom bam bon.
Elle égayoit ſon faux bourdon ;
En y mêlant ſon carillon,
Carillon de femme,
De jalouſe du Démon.
Pour lui laiſſer chanter ſa gamme ;
Je m'endormois, mais elle prenoit un bâton,

Pour me donner du réveillon,
En double carillon;
Moi qui ſuis bon bon bon bin bon,
Je ſouffrois comme un vrai mouton,
Juſqu'au bâton:
Suis-je pas bin bon?
Que le Ciel lui faſſe pardon.
Dindon din dan don,
Ma femme eſt en terre,
Elle a fini ſon carillon.

N°. 11.

Le Tabac, ou les Eternuëmens.

D'Où me vient cette ſombre humeur?
D'où vient, mes foibles yeux quittent-ils la lumiere?
Pourquoi ſuis-je accablé d'une triſte langueur?
Ah! je n'ai point ma tabatiere:
Point de tabac! hélas, plaiſir, ſanté,
Raiſon, vivacité,
Tout avec mon tabac eſt reſté ſur ma table.
Ami ſecourable,
Le tien eſt-il bon? ..... déteſtable?
Il eſt parfumé,
* A de ſimple tabac, je ſuis accoûtumé.

* On éternuë.

Cet autre est plus agréable :
Ah ! qu'il est aimable !
Ah ! quelle volupté !
Dieu du tabac, que tes Autels
Soient encensés par les mortels.
Que du plus noir petun, mille pipes fumantes
Te fournissent d'encens :
Que les beautés les plus charmantes
Se barboüillent de tes présens :
Que tes doyens enchifrenés,
Chantent du nez
Tes plaisirs forcenez :
Et que pour te rendre propice,
Ton temple retentisse *on éternuë*,
D'éternuëmens,
Et de reniflemens.

N°. 12.

Les Tournoyemens.

Quand on a bû, la tête tourne ;
A jeun, la tête tourne aussi ;
A tous mortels la tête tourne,
Le Sage nous le dit ainsi :
Et moi je dis quand la tête me tourne,
Sagement je dis,
Heureux celui dont la tête ne tourne

Qu'à table avec ſes amis.

Qu'entre nous la Bouteille tourne,
Et nous enyvre à coups égaux :
Qu'à la ronde ſon beau feu tourne,
Tourne & retourne nos cerveaux.
Si de ſang froid le meilleur eſprit tourne,
Toujours de travers,
Ne craignons pas que le vin le retourne,
Seroit-il pis à l'envers ?

Ce Courtiſan dont l'eſprit tourne,
Paroîtra ſincere aux plus fins,
En vous careſſant il vous tourne,
Il vous fait aller à ſes fins,
Son cœur adroit, jamais au vrai ne tourne ;
Toujours de travers,
Il trompe encor quand le vin le retourne,
C'eſt un cœur à deux envers.

Près de Philis la tête tourne :
Que je ſuis las de ſa rigueur !
Grand Dieu du vin qui les cœurs tourne,
Enyvre-la de ta liqueur.
Qu'elle en prend bien ! déja ſon œil tourne,
Tourne vers le mien,
Pour peu qu'à la bouteille elle retourne,
Elle va tourner à bien.

N°. 13.*

VEnez admirer ma ſcience :
J'apprens à dormir ſçavamment ;
Comme l'on dort à l'Audience.
Ronflés gravement,
La tête levée ;
Ouvrez les yeux en dormant ;
Et bâaillés la bouche fermée.

Les Cloches ou le Carillon de la Vieille.

N°. 14.

TOn tan, ton tems eſt paſſé,
Vieille Coquette,
Ton tin, ton timbre eſt caſſé,
Vieille pendule, tu repete
A cinquante ans ;
Le Carillon de la clochette
Qui ſonnoit l'heure d'amourette ;
Dans ton printems.
Tu n'avois qu'à tinter, & ta douce ſonnette ;

* Cet Air devoit être chanté dans la Comédie de Sancho Pança, Piéce perduë de l'Auteur.

Attiroit mille amans :
Mais à présent,
Ton toxin tintan
Ne réveille personne.
Dis-moi, quand sur le tendre ton
Ta grosse cloche sonne,
L'entend-on? non, non,
Si l'on l'entend,
Ce n'est qu'au son
De ton argent comptant.

Ton tems, ton tems est passé,
Mari sauvage,
Ton tin, ton timbre est cassé;
Tu veux qu'après le mariage,
Après deux ans,
Ta femme pour toi soit constante;
Et pour toute autre indifférente,
Dans son printems.
Crois-tu que ton courroux, que ton bruit éclatant;
Chassera son amant?
Elle l'attend,
Ton toxin tintan,
N'effrayera personne:
Dis-moi, quand sur le triste ton:
Ta grosse cloche sonne,
Te plains-t'on? non non,
De tes tourmens,
Dans ma chanson;
L'on rira dans cent ans.

N°. 15.

Dialogue.

TIRCIS.

UNe faveur, Lisette,
M'a prouvé ton amour,
Au son de ma musette,
Tu dansois l'autre jour;
Sur celle de Sylvandre
Tu ne danserois pas,
Mais tu daignes l'entendre....
Non, tu ne m'aimes pas.

LISETTE.

Si j'entens sa musette,
C'est que ces airs sont gais;
Pour une chansonnette,
Quel vacarme tu fais!
A force de te plaindre,
Tu me chagrineras,
Si tu veux me contraindre....
Non, je ne l'aime pas.

TIRCIS.

Pardon, belle Lisette,

J'embraſſe tes genoux,
Mon humeur inquiette;
Mérite ton couroux.
Eſt-ce à moi de me plaindre?
Fais ce que tu voudras,
Si j'ai pû te contraindre,
Non, je ne t'aime pas.

LISETTE.

Qu'un berger eſt aimable,
Qui ſe ſoumet ainſi!
Le voyant raiſonnable,
Je la devins auſſi:
Je laiſſe de Sylvandre;
La muſette & la voix,
Je ne veux plus l'entendre;
Viens me mener au bois.

Couplets ajoutés à la Chanſon précédente.

UN ſoir dans la prairie
Je ceuillis un bouquet,
Je l'offris à Silvie
D'un air aſſez coquet,
Feignant de rendre homage
A ſes naiſſans appas;
Tu n'en pris pas d'ombrage
Non, tu ne m'aime pas.

L'autre jour dans la Danse;
Avec moi sous l'Ormeau,
Je suivois la cadence
A mon doux chalumeau;
Tu vis venir Sylvandre,
Et tu fis un faux pas;
Je sçus bien le comprendre,
Non tu ne m'aimes pas.

L'autre jour sur l'herbette,
Mon chien vint le flatter,
D'un coup de ta houlette
Tu sçus bien l'écarter;
Mais quand le sien cruelle,
Par hazard suit tes pas,
Par son nom tu l'appelles,
Non, tu ne m'aimes pas.

Les Vendanges sur le même Air.

DAns la vigne à Claudine,
Les vendangeurs y vont;
On choisit à la mine
Ceux qui vendangeront.
Aux vendangeurs qui brillent,
On y donne le pas,
Les autres y grapillent,
Mais n'y vendangent pas.

Sur la fin de l'Autonne ;
Vint un joli vieillard,
Si la vendange eſt bonne ;
J'en veux avoir ma part.
Cette prudente fille
Lui répondit tout bas,
Vieux vendengeur grapille,
Mais ne vendange pas.

Aux vignes de Cythere,
Parmi les raiſins doux,
Eſt mainte grappe amere,
N'en cüeillez pas pour vous :
Ce choix pour une fille,
Eſt un grand embarras ;
La plus ſage grapille,
Mais ne vendange pas.

N°. 16.

PAuvre Hermite je veux t'en croire ;
C'eſt un grand bien,
De n'avoir rien, de ne déſirer rien,
Mais déſirer du vin, en avoir, & le boire,
C'eſt ce me ſemble un plus grand bien.



N°. 17.

* *Les Maîtres de Musique.*

EN grand maître de l'Art, je donne les leçons,
Je soûtiens la cadence, & je porte les sons.
Avec la langue,
Je fredonne comme Lambert.
Dans le désert,
Comme le Comus je lamente.
Quand j'entre en fureur,
Il est dangereux de m'entendre.
Mais passant du terrible au tendre,
Par *B. Mol*, j'adoucis la dureté d'un talera tari tata.
la lera la li la lire,
La dureté d'un cœur.

N°. 18.

Bercez Blaise.
Donnez lui du repos,
Tandis qu'un autre plus dispos
Va danser avec sa Catos

* Cette Chanson a été faite dans le dessein de se mocquer des Maîtres de Musique que l'Auteur y nomme, & dont il contrefaisoit les diverses postures en la chantant.

Il est morbleu bien à propos
De bercer Blaise
Puisqu'il n'a pas l'esprit d'être bien aise.

N°. 19.

Qu'un jour de nôce est un beau jour.
On dit la chansonnette,
Chaque fillette
Veut danser à son tour,
Qu'un jour de nôce est un beau jour.
Mais qu'il ennuye à l'Epousée,
Dès le matin,
Elle voudroit être à la fin
De la journée.

N°. 20.

Ce Mari tout franc & net
N'est propre qu'au Cabinet
Au Baillage
D'un Village,
Sa science feroit rage;
Mais tel homme en mariage
N'opine que du bonnet.

N°. 21. *

Accourez tous pour rendre hommage;

* Cet Air devoit être chanté dans la Comédie de Sancho Pansa. Piéce perdue de l'Auteur.

A notre nouveau Sénateur.
Il eſt frais cueilli du Village ;
Et nous en aurons la primeur.
Rien n'eſt ſi doux que le prélude
D'un apprenti gouverneur
Avant qu'il ait pris l'habitude
De faire le grand Seigneur.

LES LENDEMAINS.

Sur l'Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

PHilis plus avare que tendre ,
Ne gagnant rien à refuſer ,
Un jour exigea de Silvandre
Trente moutons pour un baiſer;

Le lendemain ſeconde affaire ,
Pour le berger le tronc fut bon ;
Il exigea de la bergere
Trente baiſers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre ;
Craignant de moins plaire au berger ;
Fut trop heureuſe de lui rendre
Tous les moutons pour un baiſer.

Le lendemain Philis peu ſage ,
Voulut donner mouton & chien ,

Pour un baiser que le volage,
A Lisette donna pour rien.

Autre Chanson sur le même Air.

Reveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir,
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous reveille,
Favorisez ma trahison ;
Vous soupirez, votre cœur veille,
Laissez dormir votre raison,

Pendant que la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvû qu'amour ne nous réveille,
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparois en songe,
Profitez d'une douce erreur,
Goûtez le plaisir du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.



ETRENNES A CLIMENE.

Sur le même Air.

JE vous envoye vos étrennes,
Climene, vous le voyez bien ;
Mais je vous demande les miennes ;
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.

Quelles étrennes je déſire,
Peut-être n'en ſçavez-vous rien ;
Que voudroit-on quand on ſoupire !
Peut-être le ſçavez-vous bien.

De votre cœur je veux l'étrenne,
Peut-être le ſçavez-vous bien ;
Eſt-il encore à vous Climene ?
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.

Je ne veux qu'un mot pour étrenne ;
Quel il eſt, vous le ſçavez bien :
Souvent très-loin, ce mot nous même ;
Peut-être vous n'en ſçavez rien.

A ſe marier il engage,
Sans doute vous le ſçavez bien ;
Mais qu'eſt-ce que le mariage ?
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.

C'eſt un bail à longues années,
Sans doute vous le ſçavez bien;
Mais au mari ſeul deſtinées,
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.

Par ce bail, de vous il diſpoſe,
Peut-être le ſçaurez-vous bien;
Mais il eſt peu de baux ſans clauſe:
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.

Là-deſſus, on peut trop écrire,
Climene vous le ſçavez bien:
Ce trop le voudriez-vous lire?
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.

J'aurois cent choſes à vous dire,
Climene vous le ſçavez bien;
Demandez-moi, ſi c'eſt pour rire,
Peut-être que je n'en ſçai rien.



LE CAFFE'.

Sur l'Air : *Les Bourgeois de Châtres.*

LA Fable auroit dû faire
Une Divinité,
De l'eſprit ſalutaire
Qu'on tire du Caffé :
Quand je ſuis échauffé
Il me prend fantaiſie,
De placer ce là
la la
Avec une chanſon
Don don
Dans la Mithologie.

La divine ambroiſie
Que Jupin inventa ;
Ce fut féve choiſie
Que Vulcain riſſola,
Momus la moulina,
Pour réjouir la troupe
Neptune l'inonda
la là,
Enfin Ganime don
Don don,
La verſa dans la coupe.

Quoique la troupe approuve
Ce jus & ſon odeur,
Bacchus jaloux y trouve
Amertume & noirceur:
Il offre une liqueur
Douce, fraîche & nouvelle;
Mais on la refuſa
la, la,
Elle endort la raiſon
Don, don;
Le Caffé la réveille.

Quand la troupe céleſte
Eu pris force Caffé,
Ce qu'elle en eût de reſte
Aux humains fut donné.
En nous faiſant un don
De ce grand ſpécifique,
Le Ciel nous délivra
la, la,
Et de Monſieur Purgon
Don don,
Et de ſa triſte clique.

On cherche l'Or potable;
J'aime mieux le Caffé,
N'eſt-il pas préférable
Puiſqu'il eſt tout trouvé?
D'un pauvre homme épuiſé,

Il remplira les vuides,
Son Alcali fera
la la,
Des étuis de cotton
Don don,
Aux pointes des Acides.

Philis, ſans ce breuvage,
Auroit à ſon réveil,
Quelque vapeur ſauvage,
Et le tein moins vermeil.
S'il ôte le ſommeil,
A quelque femme étique,
En récompenſe il a
la la,
Pour la groſſe don don
Don don,
Vertu ſoporifique.

A l'aſpect imbécile,
Caffé ſert de ſecond,
L'Auteur le plus ſtérile
Par lui devient fécond;
Par la vertu qu'il a,
Redoublant de mémoire,
Un pédant citera
la la,
Sans rime & ſans raiſon
Don don,
Et la Fable, & l'Hiſtoire.

Par

Par le Caffé j'évite
L'ennuyeux compliment :
Vient-il une viſite ?
J'en offre promptement.
Un ſot en le buvant,
Brille par ſon ſilence,
Un mot par-ci, par-là
la la,
Qu'il dit d'un certain ton
Don don,
Lui tient lieu d'éloquence.

Sur cette liqueur noire ;
La Caffetiere en main,
Je pourrois à ſa gloire,
Chanter juſqu'à demain.
Peut-être au mois prochain ;
Selon la réüſſite,
Des Couplets que voilà
la la,
Et ſur le même ton
Don don,
Je donnerai la ſuite.



CONTRE LE CAFFE'.

Sur le meme Air.

Quelle bizarre verve
M'avoit donc échauffé ?
En dépit de Minerve
J'ai chanté le Caffé !
Les Dieux ont rebuté
Cette boiſſon brûlante,
L'amertume qu'elle a,
la la,
Ne peut que chez Pluton
Don don,
Mériter qu'on la chante.

Dans les Enfers, Orphée
Entrant fort alteré,
Gorgonne mal coëffée
Apporta le Caffé ;
Le Chantre s'écria,
Voyant la liqueur noire :
Que me donnez-vous la
la la,
Pour chanter la chanſon
Don don,
C'eſt du vin qu'il faut boire.

Vive le feu bachique,
Qui nous rend tout joyeux;
Caffé mélancolique,
Le tien eſt dangereux:
C'eſt un feu ténébreux;
Feu noir, & feux ſans flâme
Sournois il nous rendra
la la,
C'eſt un fumeux charbon
Don don,
Qui nous noircira l'ame.

Le ſçavant Hypocrate,
Dit que cette liqueur,
En reſſerrant la rate,
Oſte la belle humeur:
Aux environs du cœur,
Diſſipant la tendreſſe,
De tous ces quartiers la,
la la;
En chaſſant cupidon
Don don,
Il bannit l'allegreſſe.

Lorſque Bacchus propice,
M'a troublé le cerveau,
Le Caffé par malice
Vient tirer le rideau;
Je voyois tout en beau,
Cette liqueur vermeille,

Par la vertu qu'elle a
la la,
Reveillant ma raison
Don don,
M'a fait pester contr'elle.

Celui qui s'habituë
Au brevage enfumé,
Quand son heure est venue;
Cesse d'être animé;
D'un imbecile il a
Le langage & la mine,
Le Caffé seul pourra
la le,
De ce stupide Oyson
Don don,
Ranimer la machine.

Il excite la bile,
Et son activité
Rend la femme indocile
Avec malignité;
Le démon du Caffé,
S'établissant en France,
Femelles rassembla
la la,
Entr'elles le démon
Don don,
Souffla la médisance.

Il eſt de ce breuvage
Ainſi que des amours,
Toujours on en dit rage;
Et l'on en prend toujours,
Tel tout haut les blâma,
Qui tout bas leur fit grace;
Pour vous prouver cela
la la,
De ce Caffé démon
Je vais prendre une taſſe.

Sur l'Air : *Un Inconnu.*

LEs Annetons commencent à paroître;
Ces étourdis, Philis troublent nos jeux:
Voyez-vous croître
Leur nombre affreux?
Pour les chaſſer, faiſons voler contr'eux
Tous les amours que vos beaux yeux font naître.

FIN.
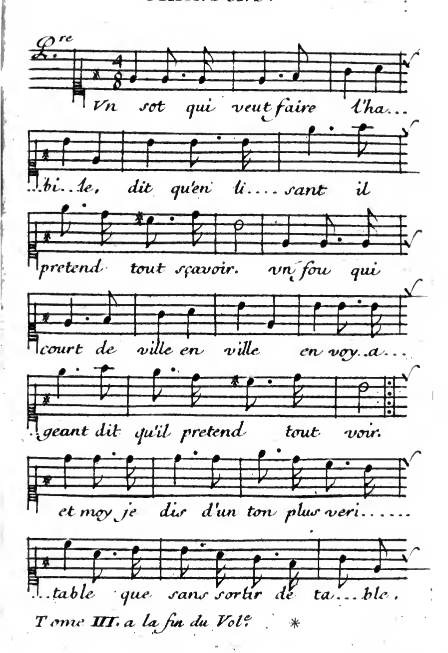


TABLE
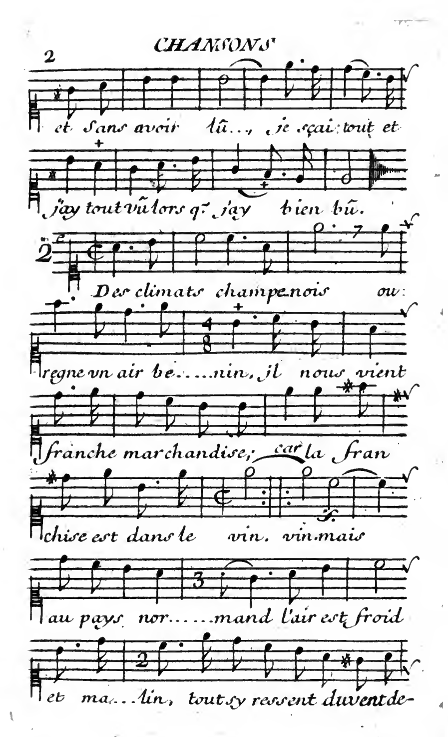
Des Poësies diverses ou Chansons.
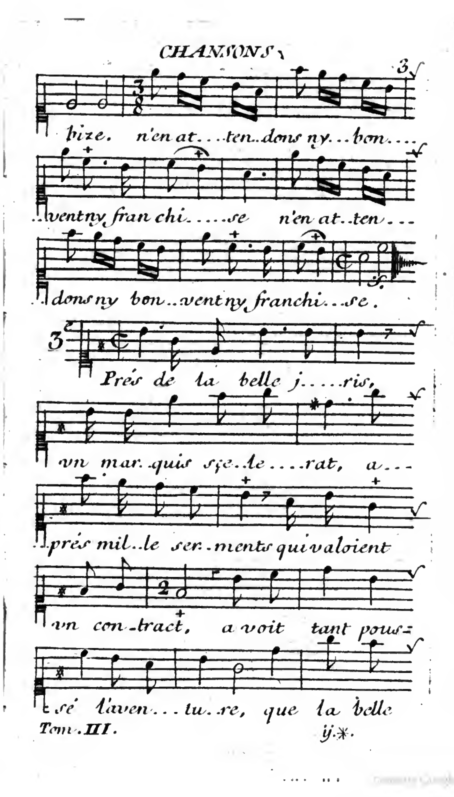
CHANSONS.

FIN.
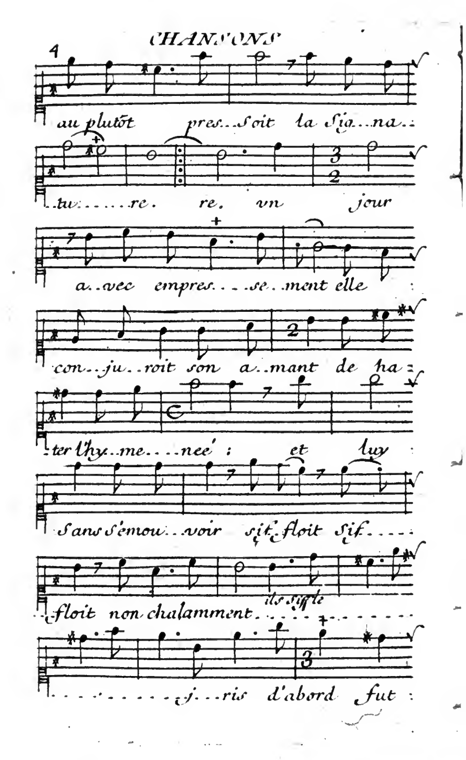
CHANSONS.
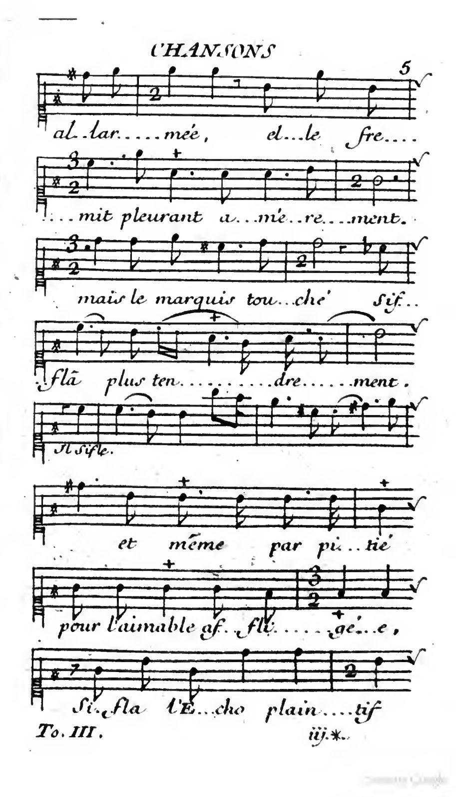

Vn sot qui veut faire l'ha...
...bi..le, dit qu'en li.... sant il
pretend tout sçavoir. un fou qui
court de ville en ville en voy..a...
..geant dit qu'il pretend tout voir.
et moy je dis d'un ton plus veri.....
...table que sans sortir de ta....ble.
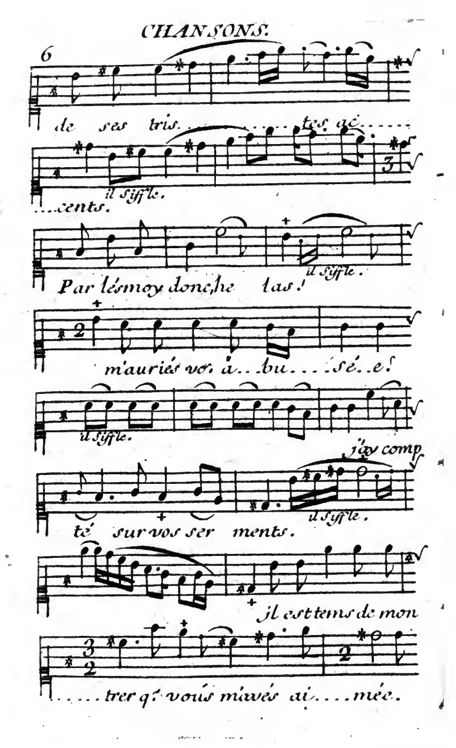

et Sans avoir lû..., je sçai tout et
j'ay tout vû lors q.e j'ay bien bû.
2
Des climats champenois où
regne vn air be.....nin, il nous vient
franche marchandise; car la fran
chise est dans le vin. vin. mais
au pays nor......mand l'air est froid
et ma...lin, tout s'y ressent du vent de-



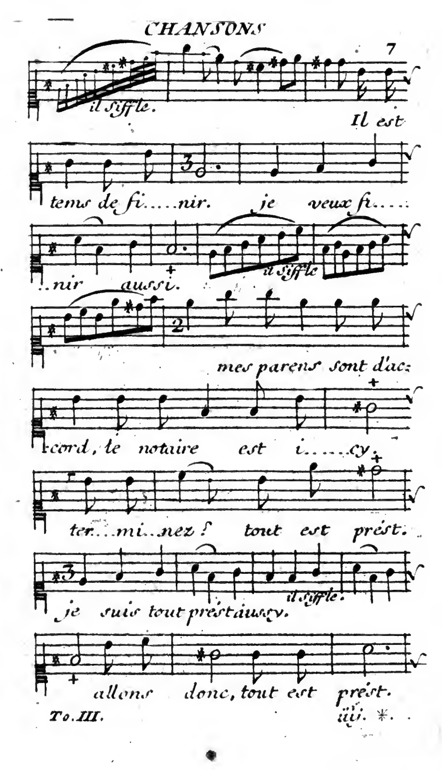
CHANSONS
3
bize. n'en at...ten..dons ny...bon....
..ventny fran chi.....se n'en at..ten...
..donsny bon..ventny franchi...se.
3
Prés de la belle j....ris,
vn mar.quis sçe..le....rat, a...
..prés mil..le ser.ments quivaloient
vn con-tract, a voit tant pous=
..sé l'aven...tu..re, que la belle
Tom. III.
ij.*
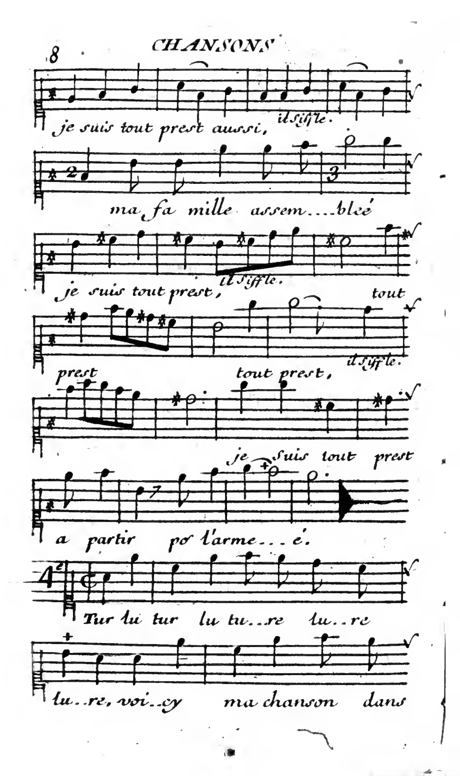

au plutôt pres..Soit la Sig...na..
..tu.......re. re. un jour
a..vec empres....se..ment elle
con..ju..roit son a..mant de ha-
-ter l'hy..me....neé : et luy
Sans s'emou..voir sif-floit Sif.....
..floit non chalamment.......
ils siffle
...........j...ris d'abord fut
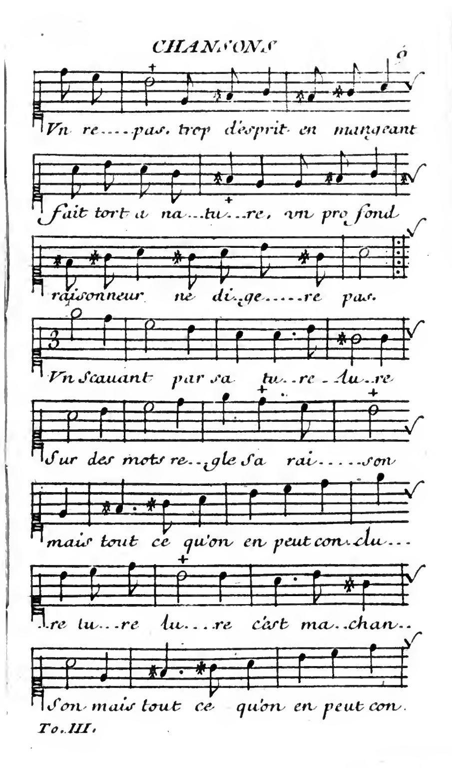

al..lar.....mée, el...le fre....
...mit pleurant a...me..re...ment.
mais le marquis tou...ché Sif...
flâ plus ten..........dre......ment.
Il sifle.
et même par pi...tié
pour l'aimable af..flig.....gé...e,
Si..fla l'E...cho plain....tif
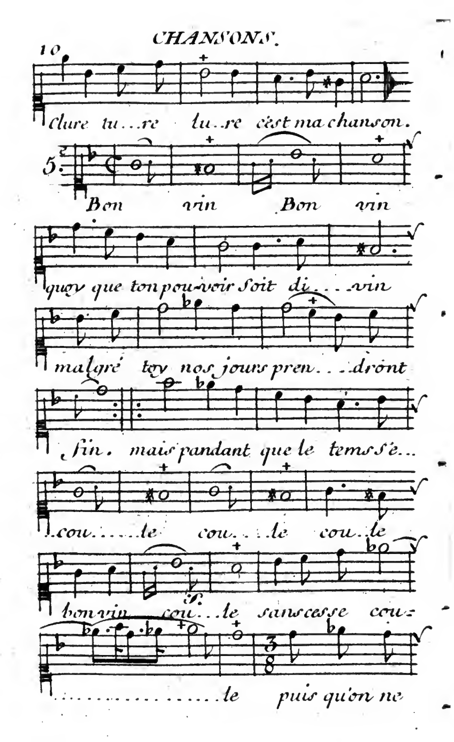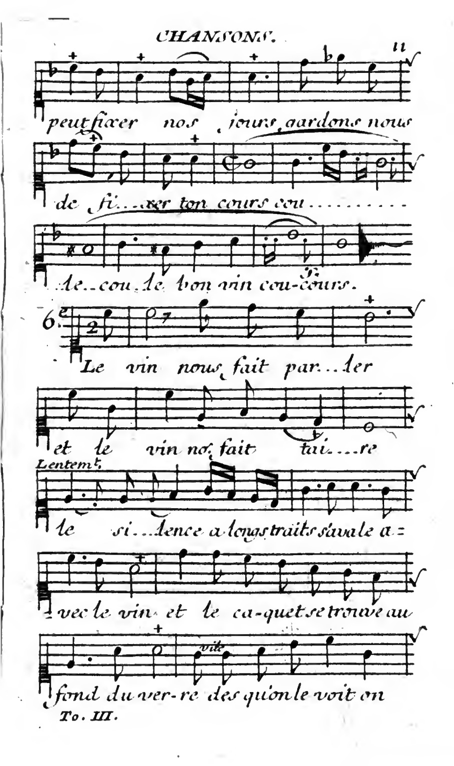


de ses tris. . . . . tes ac. . . . .
il sifle.
. . .cents.
Par lésmoy donc,he las!
il sifle.
m'auriés vos a. . .bu. . . .sé. .e.
il sifle.
j'ay comp
il sifle.
té sur vos ser ments.
jl est tems de mon
. . . . tre q.t vous maves ai. . . .mée.
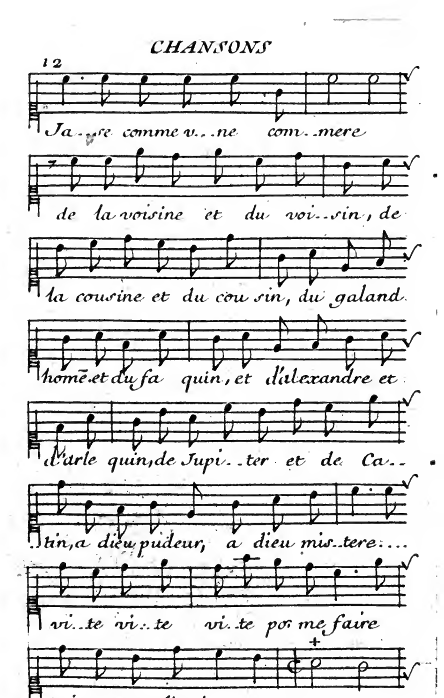

il siffle.
Il est
tems de fi.....nir. je veux fi.....
..nir aussi.
il siffle
mes parens sont d'ac:
:cord, le notaire est i.....cy.
ter...mi..nez ! tout est prest.
je suis tout prest aussy.
il siffle.
allons donc, tout est prest.

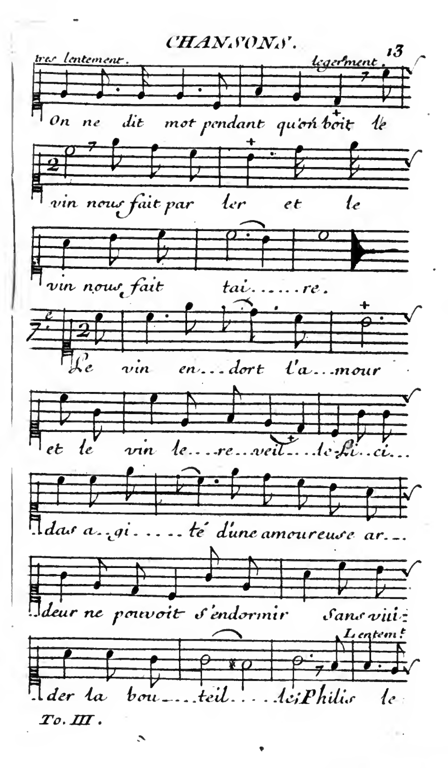

je suis tout prest aussi,
il siffle.
2
3
ma fa mille assem....blée
je suis tout prest,
il siffle.
tout
prest
il siffle.
tout prest,
je suis tout prest
a partir po l'arme... é.
4e
Tur lu tur lu tu...re lu..re
lu..re, voi..cy ma chanson dans
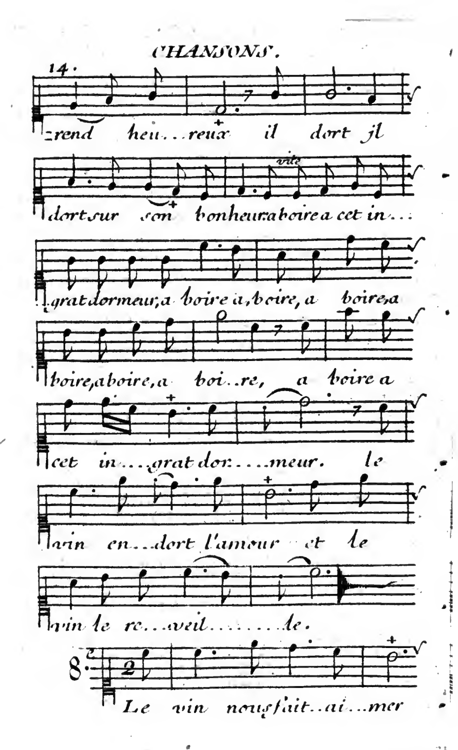

Vn re....pas. trop d'esprit en mangeant
fait tort a na...tu...re, vn pro fond
raisonneur ne di..ge.....re pas.
Vn Scauant par sa tu..re - lu..re
Sur des mots re...gle Sa rai.....son
mais tout ce qu'on en peut con.clu...
..re tu...re lu...re c'est ma..chan..
Son mais tout ce qu'on en peut con.

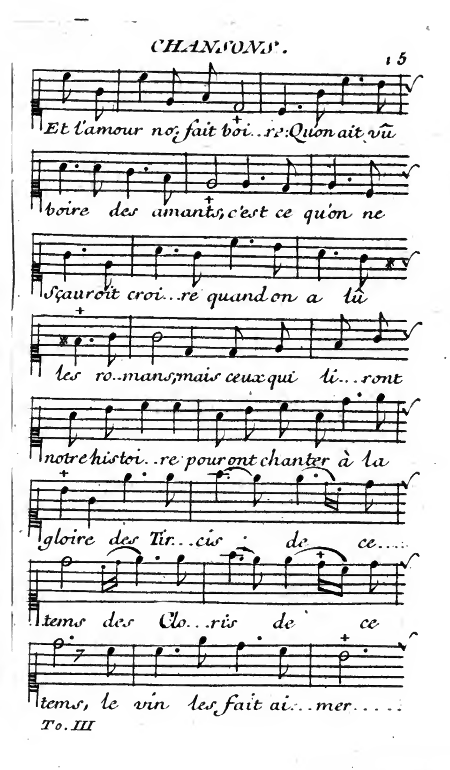

clure tu...re lu..re c'est ma chanson.
5.
Bon vin Bon vin
quoy que ton pouvoir soit di....vin
malgré toy nos jours pren...dront
fin. mais pandant que le temps s'é...
.cou.....le cou...le cou..le
bon vin cou...le sans cesse cou-
.................le puis qu'on ne
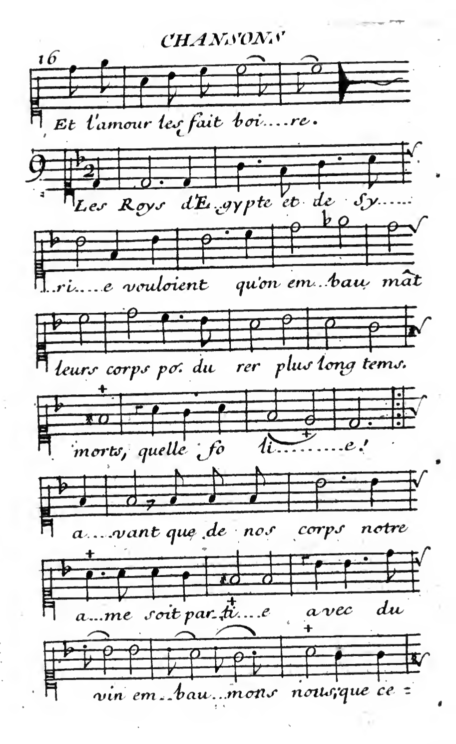

peut fixer nos jours gardons nous
de fi...xer ton cours cou..........
le..cou.le bon vin cou-cours.
6.
2
Le vin nous fait par...ler
et le vin no, fait tai....re
Lentemt.
le si...lence a longs traits s'avale a=
=vec le vin et le ca-quet se trouve au
fond du ver-re des qu'on le voit on
vite
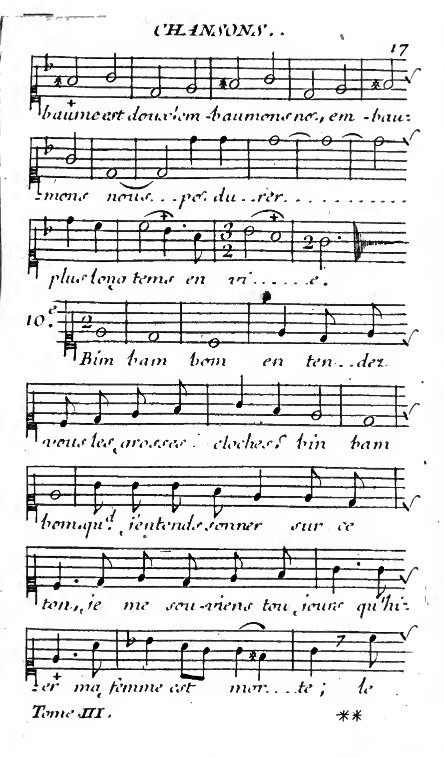

Ja..se comme v...ne com..mere
de la voisine et du voi..sin, de
la cousine et du cou sin, du galand
homē et du fa quin, et d'alexandre et
d'Arle quin, de Jupi..ter et de Ca..
..tin, a dieu pudeur, a dieu mis..tere....
vi..te vi..te vi..te po: me faire
tai..re remplissés mon ver..re

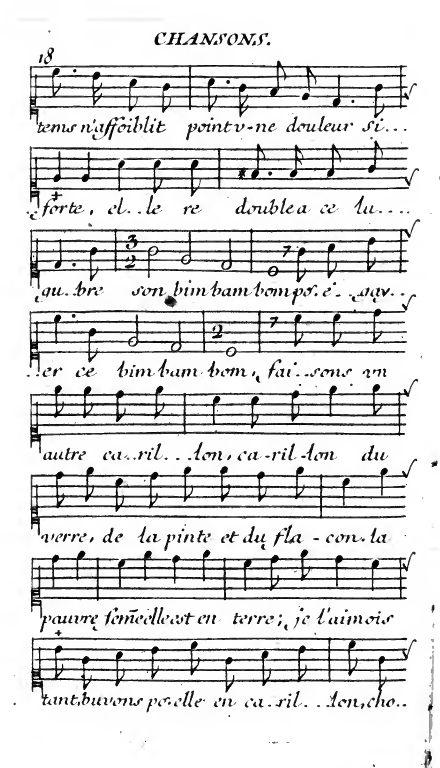

tres lentement.
legerment.
On ne dit mot pendant qu'on boit le
vin nous fait par ler et le
vin nous fait tai......re.
Le vin en...dort l'a...mour
et le vin le...re...veil...le Li...ci...
...das a..gi.....té d'une amoureuse ar...
...deur ne pouvoit s'endormir Sans vui-
...der la bou....teil....les Philis le
Lentem.t

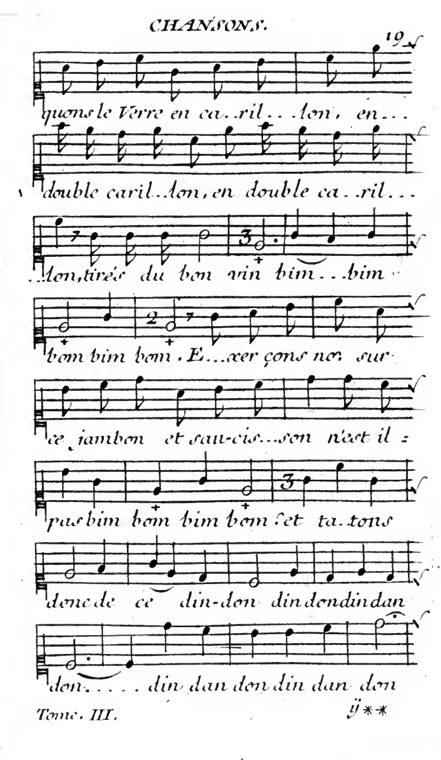

14.
=rend heu...reux il dort jl
dort sur son bonheur,a boire a cet in...
grat dormeur, a boire a, boire, a boire, a
boire, a boire, a boi..re, a boire a
cet in....grat dor....meur. le
vin en...dort l'amour et le
vin le re...veil.......le.
8.
Le vin nous fait..ai...mer

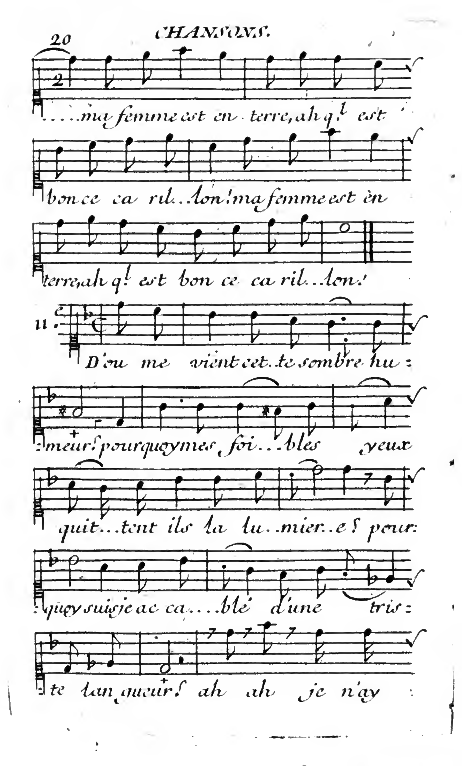

Et l'amour nous fait boi..re: Qu'on ait vû
boire des amants, c'est ce qu'on ne
sçauroit croi...re quand on a lû
les ro..mans; mais ceux qui li...ront
notre histoi..re pouront chanter à la
gloire des Tir...cis de ce....
tems des Clo...ris de ce
tems, le vin les fait ai...mer....
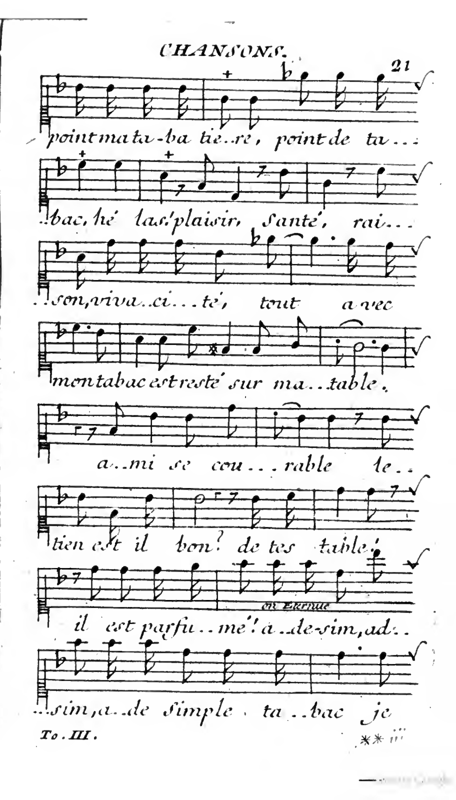

Et l'amour les fait boi....re.
Les Roys d'E.gypte et de Sy.....
..ri....e vouloient qu'on em..bau mât
leurs corps po. du rer plus long tems.
morts, quelle fo li.........e!
a....vant que de nos corps notre
a...me soit par.ti....e avec du
vin em..bau...mons nous; que ce =

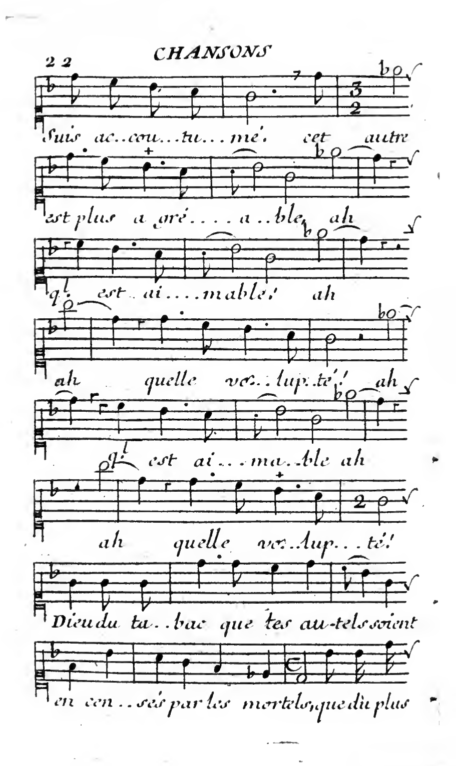

baume est doux l'em-baumons-nous, em-bau-
-mons nous. . pr. du. . rer. . . . .
plus long tems en vi. . . . . e.
10.e
Bim bam bom en ten. . dez
vous les grosses cloches. bin bam
bom qu'd. j'entends sonner sur ce
ton, je me sou-viens tou-jours qu'hi-
-er ma femme est mor. . . te ; le
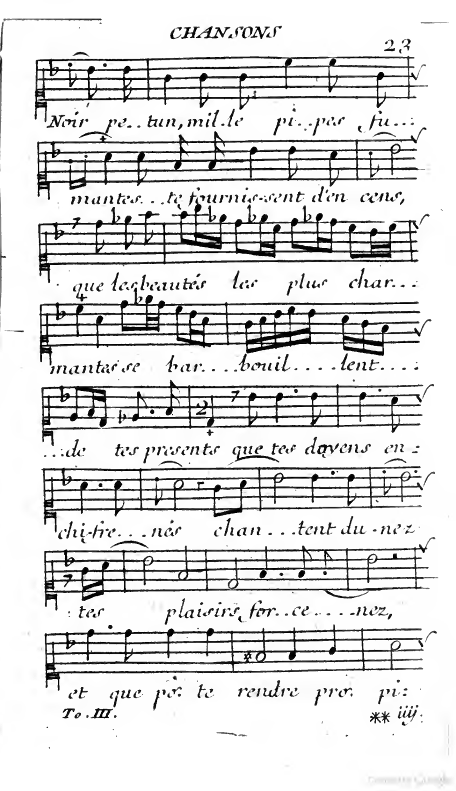

18
tems n'affoiblit point v-ne douleur si...
forte, el..le re doublea ce lu....
gu..bre son bim bam bom po.e...gay..
..er ce bim bam bom, fai..sons un
autre ca..ril...lon, ca-ril-lon du
verre, de la pinte et du fla - con. la
pauvre femeelle est en terre; je l'aimois
tant, buvons po.elle en ca..ril...lon, cho..
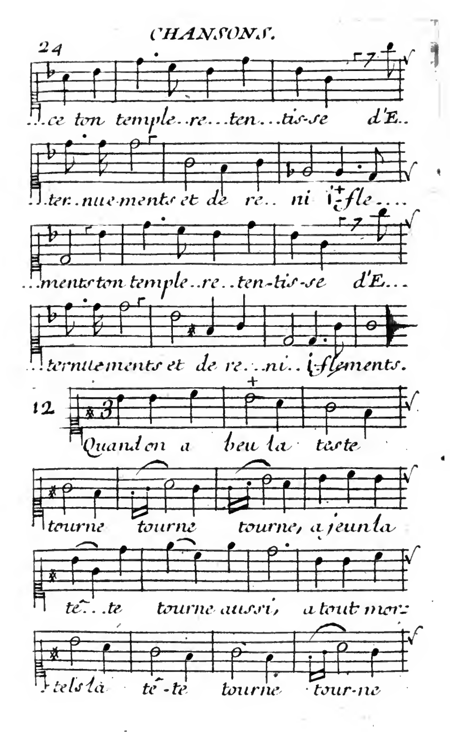

quons le Verre en ca..ril...lon, en...
double caril..lon, en double ca..ril...
..lon, tirés du bon vin bim...bim
bom bim bom. E...xer çons nos sur-
ce jambon et sau-cis...son n'est il
pas bim bom bim bom: et ta.tons
donc de ce din-don din don din dan
don.... din dan don din dan don
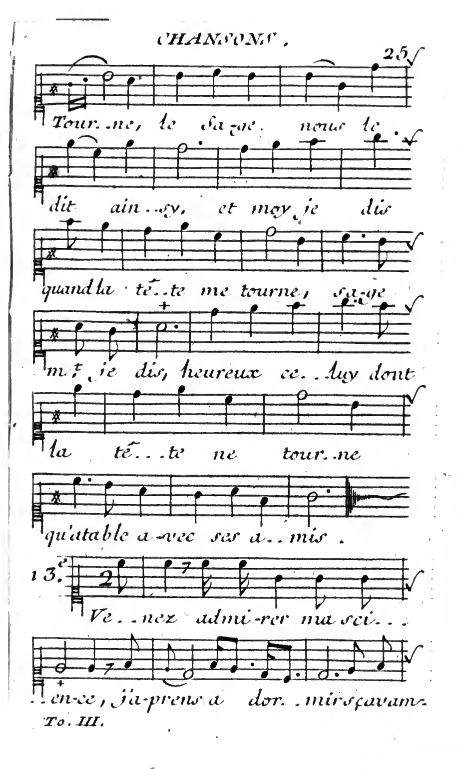

2
....ma femme est en terre, ah q.l est
bon ce ca ril..lon! ma femme est en
terre, ah q.l est bon ce ca ril..lon!
11.
D'ou me vient cet.te sombre hu:
:meur! pourquoy mes foi...bles yeux
quit...tent ils la lu..mier..e! pour:
:quoy suis je ac ca....blé d'une tris:
:te lan gueur! ah ah je n'ay

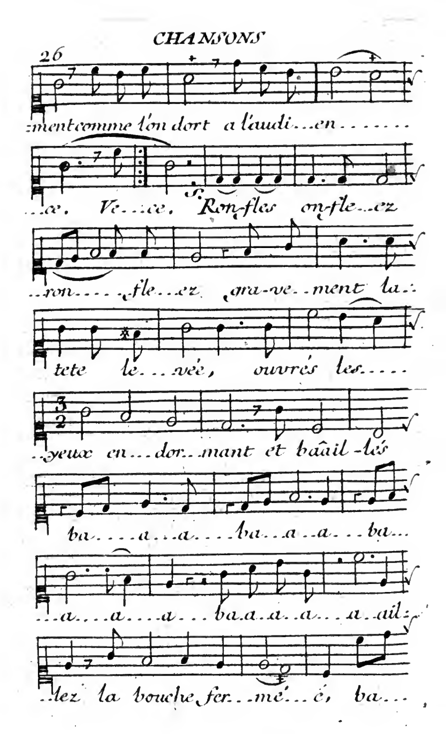

point ma ta-ba tie..re, point de ta...
..bac, hé las! plaisir, Santé, rai...
..son, viva..ci...té, tout avec
mon tabac est resté sur ma...table.
a..mi se cou...rable le..
tien est il bon? de tes table!
il est parfu..mé! a..de-sim, ad..
..sim, a..de Simple ta..bac je
on Ekrnue
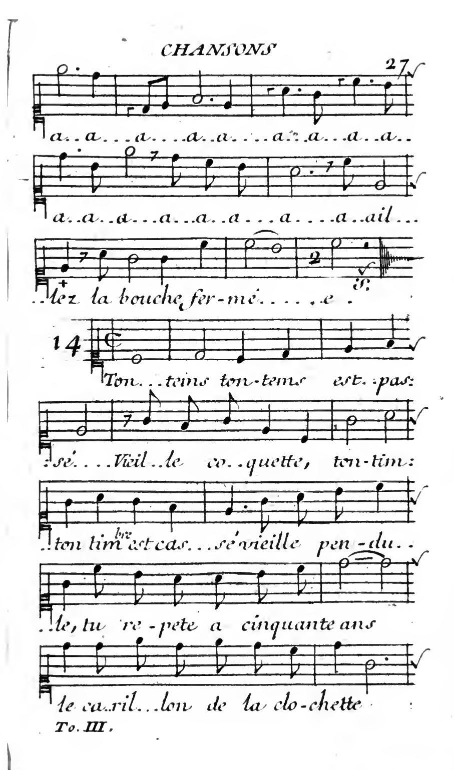

Suis ac..cou...tu...mé. cet autre
est plus a gré....a..ble, ah
q.l est ai....mable! ah
ah quelle vo...lup.té! ah
q.l est ai...ma..ble ah
ah quelle vo..lup...té!
Dieu du ta..bac que tes au-tels soient
en cen..sés par les mortels, que du plus
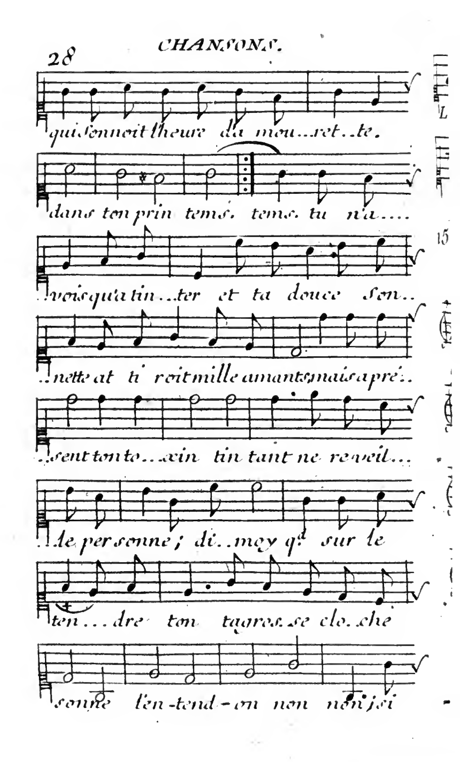

Noir pe..tun, mil.le pi..pes fu..:
mantes. . .te fournis-sent d'en cens,
que lesbeautés les plus char..:
mantes se bar. . .bouil. . . lent. . . :
. . :de tes presents que tes doyens en :
chi-fre. . .nés chan. . .tent du-nez
: tes plaisirs for. .ce. . . .nez,
et que po: te rendre pro: pi:
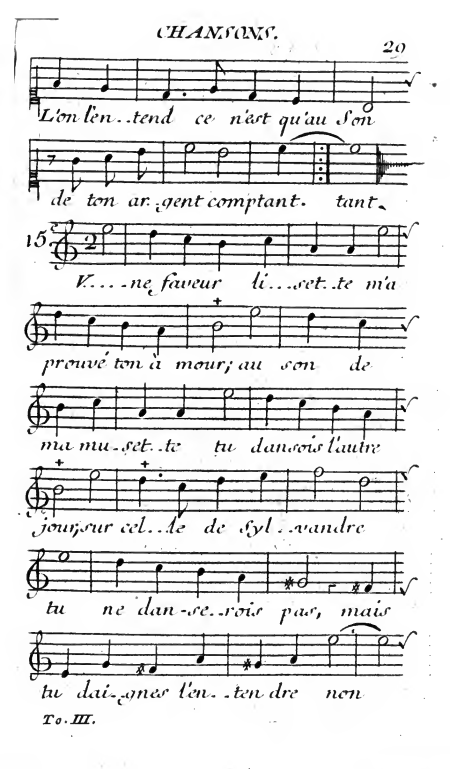

..ce ton temple..re...ten...tis-se d'E..
..ter.nue-ments et de re.. ni i-fle....
..ments ton temple..re..ten-tis-se d'E...
..ternuements et de re...ni..i-flements.
12
Quand on a beu la teste
tourne tourne tourne, a jeun la
te...te tourne aussi, a tout mor-
tels la te-te tourne tour-ne
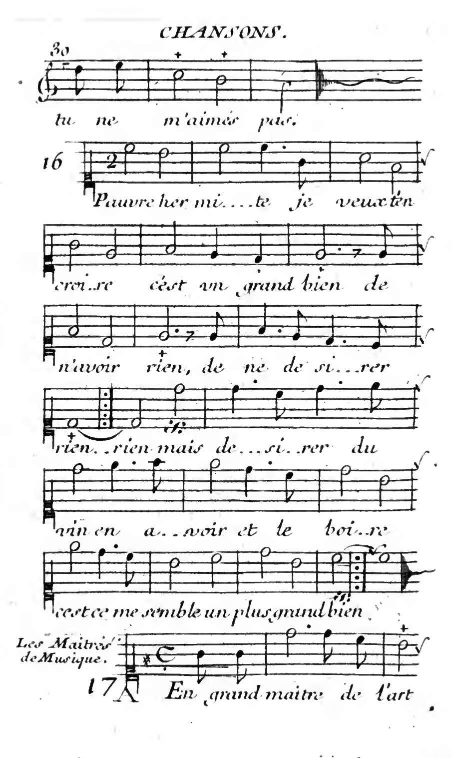

Tour.-ne, le sa-ge. nous le
dit ain..sy, et moy je dis
quand la té..te me tourne, sa-ge
m'y je dis, heureux ce..luy dont
la té...te ne tour.-ne
qu'atable a-vec ses a..mis.
13.e
Ve..nez admi-rer ma sci..
..en-ce, j'a-prens a dor..mir sçavam-
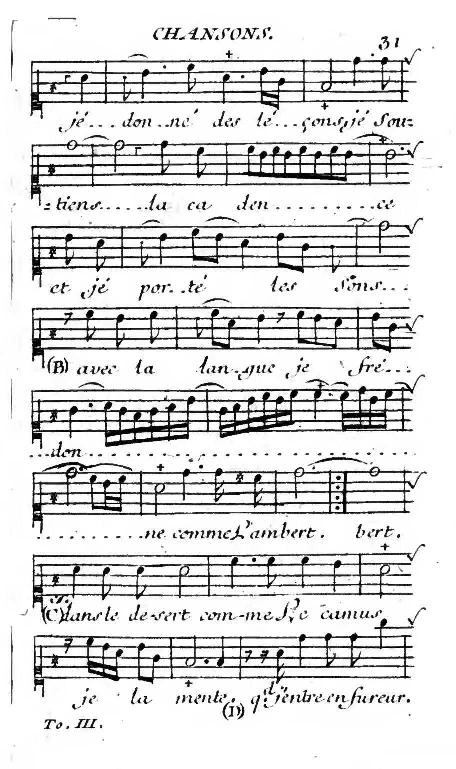

:ment comme l'on dort a l'audi...en.......
...ce. Ve...ce. Ron-fles on-fle...ez
..ron.....fle...ez gra-ve..ment la..
tete le...vée, ouvrés les.....
..yeux en...dor..mant et bâail-lés
ba....a...a....ba...a..a...ba...
..a....a....a...ba.a..a..a....a..ail:
..lez la bouche fer...mé...é, ba...
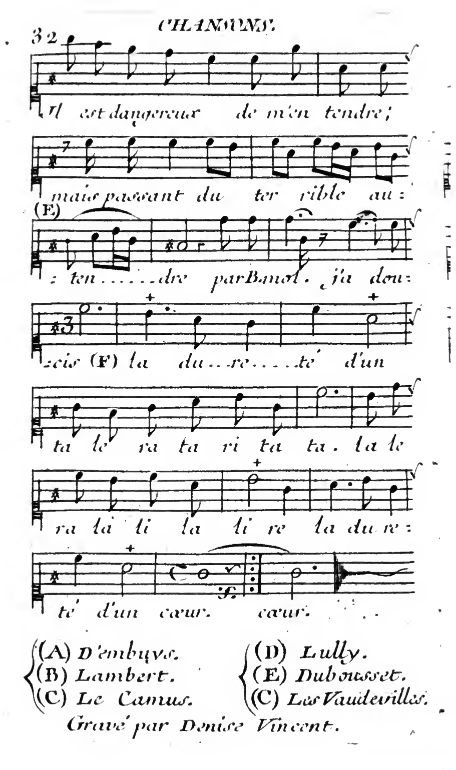

a..a...a...a..a....a.:.a...a..a..
a..a..a...a...a..a....a....a..ail...
..lez la bouche fer-mé.....e.
14
Ton...teins ton-tems est..pas:
:sé....Vieil..le co..quette, ton-tim:
..ton tim bre est cas...sé vieille pen-du..
..le, tu re-pete a cinquante ans
le ca..ril..lon de la clo-chette
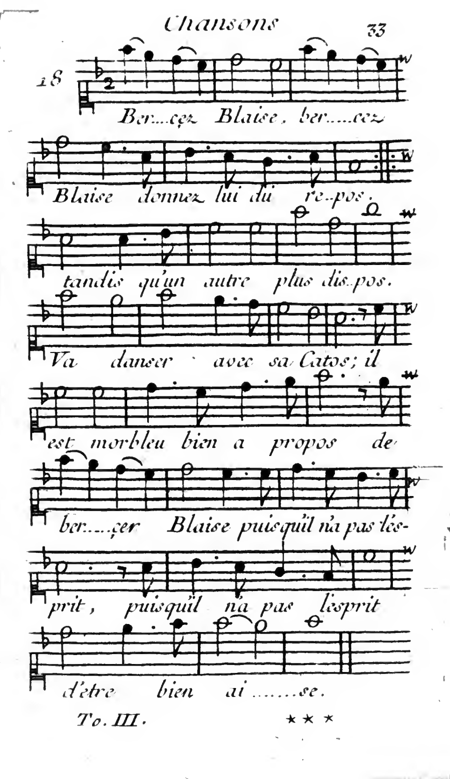

qui sonnoit l'heure du mou..ret..te.
dans ton prin tems. tems. tu n'a....
..vois qu'a tin..ter et ta douce son..
..nette at ti roit mille amants mais apré..
..sent ton to..xin tin tant ne reveil..
..le per sonne; di..moy qd sur le
ten... dre ton tagros.se clo..che
sonne l'en-tend-on non non si


L'on l'en..tend ce n'est qu'au son
de ton ar.gent comptant. tant
15
V....ne faveur li...set.te m'a
prouvé ton à mour; au son de
ma mu-set.te tu dansois l'autre
jour, sur cel..le de Syl..vandre
tu ne dan-se..rois pas, mais
tu dai-gnes l'en..ten dre non
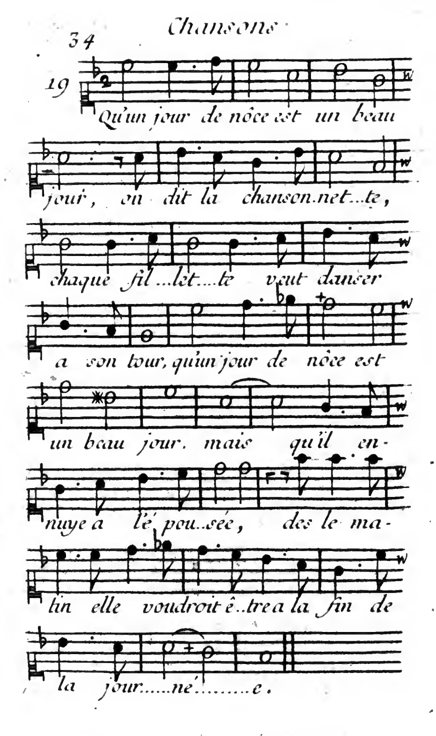

30
tu ne m'aimés pas.
16
Pauvre her mi....te je veux t'en
croi.re c'est un grand bien de
n'avoir rien, de ne de si...rer
rien..rien mais de...si..rer du
vin en a...voir et le boi..re
c'est ce me semble un plus grand bien.
Les Maitres de Musique.
17
En grand maitre de l'art
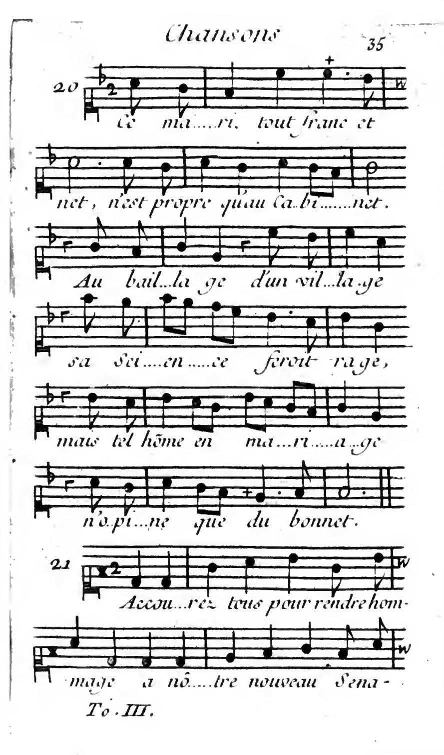

jé... don.né des lé...çons,jé Sou:
:tiens.....la ca den..........ce
et jé por.té les Sons...
(B) avec la lan.gue je fré...
..don..........
..........ne comme Lambert. bert.
(C) dans le de-sert com-me Sic camus
je la mente, (D) qu'entre en fureur.

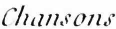

32
CHANSONS.
Il est dangereux de m'en tendre;
mais passant du ter rible au:
(E)
: ten.....dre par B mot. j'a dou:
:ceis (F) la du...re....té d'un
ta le ra ta ri ta ta. la le
ra la li la li re la du re:
té d'un cœur. cœur.
(A) D'embuys.
(B) Lambert.
(C) Le Camus.
(D) Lully.
(E) Dubousset.
(C) Les Vaudevilles.
Gravé par Denise Vincent.


18
Ber....çez Blaise, ber.....cez
Blaise donnez lui du re..pos.
tandis qu'un autre plus dis..pos.
Va danser avec sa Catos; il
est morbleu bien a propos de
ber.....çer Blaise puisquil n'a pas l'es-
prit, puisquil n'a pas l'esprit
d'etre bien ai.......se.

***


19
Qu'un jour de nôce est un beau
jour, on dit la chanson.net...te,
chaque fil...let....te veut danser
a son tour, qu'un jour de nôce est
un beau jour. mais qu'il en-
nuye a l'é pou..sée, des le ma-
tin elle voudroit ê..tre a la fin de
la jour......né.........e.


20
Ce ma....ri. tout franc et
net, n'est propre qu'au Ca.bi.......net.
Au bail...la ge d'un vil...la.ge
sa Sei....en.....ce feroit ra ge,
mais tel hôme en ma...ri.....a..ge
n'o.pi...ne que du bonnet.
21
Accou...rez tous pour rendre hom-
mage a nô.....tre nouveau Sena-



teur. il est frais cueilli du Villa ge
et nous en aurons la primeur.
rien n'est si doux que le pre.lu..de
d'un ap...prentif gouverneur, avant
qu'il ait pris l'habi......tu de de fai-
re le grand seigneur.

Fin





